



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

MAGILL'S

MODERN FRENCH SERIES.

I.

GRACIEUX DE SARCEY.

Inde T 1679.730.820

Publications of CHRISTOPHER SOWER COMPANY, Philadelphia.

THE NORMAL SERIES OF MATHEMATICS.

BY EDWARD BROOKS, A. M., PH. D.,

SUPERINTENDENT OF PUBLIC INSTRUCTION, PHILADELPHIA.

This Series has had an extraordinary success, and is used in very many of the best known

The time for

B1

B1

B1

B1

The Pro

ver

The E

tha

mo

The N

It

the

can

The N

cot

etc

edi

The

B

B

For

bounc

B

B

In the

thorough

science to practical business.

This union is here made not a mere nominal one, but a scientific reality. Key, 98 cts.

Brooks's Normal Higher Arithmetic.

Original, complete and practical. It abounds with striking novelties, presented with the utmost clearness and simplicity, all calculated to make the student a *master of the theory of Arithmetic*. It also represents the actual business as practiced in the counting-houses of merchants, custom-houses, and other mercantile companies.

Harvard College Library



THE GIFT OF
CHARLES HALL GRANDGENT
CLASS OF 1883
PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES
EMERITUS

Publications of CHRISTOPHER SOWER COMPANY, Philadelphia.

Brooks's Normal Geometry and Trigonometry.

By the aid of Brooks's Geometry the principles of this beautiful science can be easily acquired in one term. It is so condensed that the amount of matter is reduced one half, and yet the chain of logic is preserved intact. The subject is made interesting and practical by the introduction of Theorems for original demonstration, Practical Problems, Mensuration, etc., in their appropriate places. The success of the work is very remarkable. Key, \$1.05*.

Brooks's Plane and Solid Geometry. Complete. Brooks's Plane and Spherical Trigonometry.

In these new works the subjects have been fully developed with all the clear reasoning, broad analyses, and lucid explanation for which the author has become famous. Newest methods are used. Colleges and schools of the highest grade will find them works they have been wanting.

Brooks's Normal Algebra.

The many novelties, scientific arrangement, clear and concise definitions and principles, and masterly treatment contained in this work make it extremely popular. Each topic is so clearly and fully developed that the next follows easily and naturally. Young pupils can handle it, and should take it up before studying Higher Arithmetic. It can be readily mastered in one term, and only needs introduction to make it indispensable. Key, \$1.05*.

Peterson's Familiar Science. 12mo.

Peterson's Familiar Science. 18mo.

This popular application of science to every-day results is universally liked, and has an immense circulation. No school should be without it. Inexperienced teachers have no difficulty in teaching it.

Griffin's Lecture Notes on Chemistry. Griffin's Natural Philosophy.

BY LA ROY F. GRIFFIN,

LATE PROF. OF NATURAL SCIENCES AND ASTRONOMY, LAKE FOREST UNIVERSITY, ILL.

Professor Griffin presents his subject simply, clearly and logically, his definitions are brief and clear, and his experiments vivid and impressive, so that the subject is easily mastered. The latest applications of the science to Electric Lights, Telephone, Phonograph, Electro-Plating, Magnetic Engines, Telegraphing, etc., are lucidly explained.

Reading French Grammar.

Irregular French Verbs with their Inflections.

BY ED. H. MAGILL, Ex-President of Swarthmore College.

Sheppard's Text-Book of the Constitution.

Sheppard's First-Book of the Constitution.

The ablest jurists and professors in the country, of all political denominations, have given these works their most unqualified approval. Every young voter should be master of their contents.

Montgomery's Industrial Drawing.

This consists of a series of Drawing Books, comprising a Primary and Intermediate Course.

The system is self-teaching, is carefully graded and is easily taught.



3 2044 102 862 109





FRANCISQUE SARCEY.

MODERN FRENCH SERIES.

I.

LE PIANO DE JEANNE

AND

QUI PERD GAGNE.

BY

FRANCISQUE SARCEY.

ANNOTATED FOR SCHOOLS AND COLLEGES, WITH A
BIOGRAPHICAL SKETCH OF THE AUTHOR,

BY

EDWARD H. MAGILL, A. M., LL. D.,

EX-PRESIDENT OF SWARTHMORE COLLEGE, AND PROFESSOR OF THE FRENCH
LANGUAGE AND LITERATURE IN THE SAME; AND AUTHOR OF "A FRENCH
GRAMMAR," "FRENCH READER," "FRENCH PROSE AND POETRY,"
"A READING FRENCH GRAMMAR," ETC.

PHILADELPHIA:
CHRISTOPHER SOWER COMPANY,
614 ARCH STREET.

Edna T 1679.730.800

MARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
CHARLES HALL GRANDGENT
JANUARY 14, 1933

COPYRIGHT, 1893,
BY CHRISTOPHER SOWER COMPANY.

PREFACE.

THIS volume is prepared by the kind consent of the author, and is the first of a projected series of the productions of some of the abler writers in France of the present generation. The language, therefore, is that which is now in common use and made familiar by the journals of Paris to-day. These volumes are intended especially for practice in *rapid reading*, in translation first, and, in the later stages of the course, in the original, without either oral or mental translation, so far as is possible. This is believed by the Editor to be by far the best practical method of becoming familiar with the modern languages under the conditions now presented by the crowded *curricula* of our schools and colleges. In accordance with this view, the copious notes given at the close of the volume bear chiefly upon the terse and idiomatic translation of all passages which present especial difficulty. Certain references are given to the Editor's "Reading French Grammar," but these are comparatively few, grammar being properly made a *means* of translation or interpretation, rather than an *end* in itself. Teachers are advised to combine sight-reading with every lesson recited, beginning by a very rapid translation of a fixed portion previously assigned, and going on beyond that as far as the time will permit. Through the earlier stages of the course one lesson a week may be profitably devoted to *dictées* and special grammatical drill. But it should never be forgotten that intelligent and fluent translation, or understanding the text without translation, is the great object of this study, and that it is not a wise expenditure of time to attempt to impart a writing and speaking knowledge of French in school or college.

The amusing stories of "Le Piano de Jeanne" and "Qui Perd Gagne" have been selected because of the pure and excellent style of their author, who has spent so many years of his life in analyzing and criticising the productions of others, and also because they will be found of sufficient interest to attract the student to read them for the sake of the stories themselves. It is very desirable to secure rapid reading as early as possible, in order to obtain a wide vocabulary and a facility in reproducing idiomatic French in good idiomatic English, which will prepare the way for reading *volumes* instead of *pages* in the time that can be allotted to French in a school and college course. In the entire "Modern French Series" now projected this object will be kept prominently in view.

EDWARD H. MAGILL.

SWARTHMORE COLLEGE,
Swarthmore, Penna., 1st mo., 1893. }

BIOGRAPHICAL NOTICE.

FRANCISQUE SARCEY, a distinguished critic and a romance-writer of considerable note, is the son of a schoolmaster of Dourdan, a small town some thirty miles from Paris. It was his father's cherished project to make of him an artist, either a painter, a sculptor, or a musician. The father's own inclination was toward the last of these, and Sarcey spent some years of his early life in a vain attempt to become an expert in the science of music. To this end various masters were employed, of whom he gives an amusing account in his interesting volume entitled "*Souvenirs de Jeunesse*." His father at last gave up his cherished project, remarking, "Ah! bien, si Francisque devient jamais musicien, il fera chaud!" He entered the Lycée Charlemagne in Paris, where he made a brilliant record as a student, sharing the honors with Edmond About, who became his lifelong friend, and who was instrumental later in introducing him to the literary world. They both entered the École Normale in 1848. They counted among their classmates names that have since become well known in France: Taine, the author of "*Histoire de la Littérature Anglaise*;" Levasseur, the well-known lecturer at the Collège de France and writer on Political Science; Paul Albert, the distinguished lecturer at the Sorbonne and author of "*Histoire de la Littérature Française*;" Heinrich, Dean of the Faculty at Lyons and author of "*Histoire de la Littérature Allemande*;" and various other noted names, some of them of scarcely less note. After proudly enumerating them in his "*Souvenirs*," with a characteristic sentence upon each, he closes by saying: "But I stop here; there has been only one Homer in the world capable of placing the plume of

a brilliant epithet upon each of his interminable list of warriors."

At the close of his course at the École Normale he and his most intimate friend, About, were separated, he entering as a professor at one of the *lycées*, while About went to the École Française d'Athènes, where he wrote his first work of note, entitled *Grèce contemporaine*. At this period there was a species of degrading submission demanded of those engaged in the work of public instruction, most galling to the independent spirit of Sarcey, who clearly had not yet found his proper life-work. A spirited circular, in which he ridiculed an order to the professors to cut off their moustaches, was the cause of his removal to a distant *lycée* at Lesneven, Finisterre, without any advancement. He afterward changed several times, generally advancing, until he reached a professorship of philosophy. Being dissatisfied with his work, he secured a year's leave of absence and went to Paris, where About secured for him a place as writer on the daily newspaper known as *Le Figaro*. The next year, having secured permanent work as a dramatic critic, he resigned his professorship, and his place in life was at last found. In his new position he has gradually gained in strength and popularity, and he may now justly be considered as one of the critics whose judgment has most weight. Nor have his criticisms been confined to the drama alone, but there have been few works of a literary character published in France in the past twenty-five years that have not come under the notice of his ready and prolific pen.

He has written several romances that have been well received, passing through numerous editions. One that he himself regards as among his best is a psychological study upon the character of an erratic and most unhappy member of his class in the École Normale—a work which he undertook at the request of About, and which is entitled *Étienne Moret*. Among his writings of this character, *Le Piano de Jeanne* and *Qui Perd Gagne*, here presented, occupy an honorable place.

Sarcey has also occupied a prominent position as a lecturer upon educational topics for the past twenty years. His last

work, recently published, entitled "*Souvenirs d'Âge Mûr*," is chiefly an account of his experience in this field, treating of the "*conférence*" and the "*conférencier*." He holds somewhat peculiar views as to the true road to the highest success as a lecturer, and his work must prove of great interest and value to the young who are looking forward to a preparation for work in that field, new in this country, of university extension.

When the greatest dramatist of this century—next to Scribe, if not ranking before him—Émile Augier, died in 1889, Sarcey's friends urged him to secure the presentation of his name for Augier's vacant chair in the French Academy: For a time he was dazzled with this prospect, but he at length decided to withdraw his name for honorable reasons. These he gave in full in a published letter, which he closed by saying: "I have but one ambition: it is that upon my tomb there be placed this inscription, which shall sum up my life:

'SARCEY, PROFESSEUR ET JOURNALISTE.'

Who is not reminded, by this simple desire, of the striking and appropriate inscription upon the tomb of the greatest genius of France of the present century, Victor Hugo, in that mausoleum of great men, the Panthéon?—

GÉNIE ET BONTÉ.

MONSIEUR AMAURY DUVAL.

MON CHER AMAURY,

Permettez-moi de vous dédier ce livre. Il vous rappellera sans doute des souvenirs qui nous sont bien chers à tous deux.

5

C'est de madame votre sœur, la bonne et spirituelle madame Guyet-Desfontaines, que je tiens la première des histoires qui composent ce volume.

Vous souvient-il de ces charmantes causeries de l'après-dîner, dans ce fumoir où elle n'admettait qu'un petit nombre d'intimes, et d'où les ennuyeux étaient si sévèrement exclus?

C'est là qu'un soir elle me conta le *Piano de Jeanne* avec cette vivacité et cette bonne grâce dont elle animait toujours la conversation.

15

Comme son histoire était vraie, elle n'avait pas de dénouement. Vous savez que dans la vie réelle rien ne se termine jamais, et que les événements s'en vont d'un cours ininterrompu, le flot poussant le flot, jusqu'à l'abîme éternel où ils sont emportés sans retour, selon le mot de votre cher Lamartine.

Elle avait imaginé un dénouement que je n'approuvai pas; j'en proposai un autre à mon tour, qui ne lui agréa point. Une discussion s'ensuivit, où nous ne voulûmes céder, ni l'un ni l'autre.

25

C'est alors que, par badinage, elle me défia à une sorte de combat singulier. Nous écrivions tous deux le récit

qu'elle venait de faire, en le terminant chacun à notre façon.

Hélas ! mon pauvre ami, que tout cela est loin ! Un abîme de tristesse nous sépare de ce temps heureux, où nous nous amusions de si bon cœur à ces bagatelles. Celle qui était l'âme et la joie de ces réunions nous a quittés pour jamais ; un autre l'a suivie, dont la perte nous a été tout aussi douloureuse et plus inattendue encore.

10 Il n'y a, mon cher ami, que le travail pour nous consoler de deuils si cruels. Tandis que vous achevez dans le silence de l'atelier ce vaste ensemble de peintures décoratives que le public parisien aura bientôt la bonne fortune d'admirer, je me suis mis à écrire cette nouvelle,
15 dont notre chère et vieille amie m'avait fourni le sujet, et l'ai fait suivre de quelques autres.

Je ne puis me défendre, en les publiant, d'un regret et d'un chagrin. Elle ne les lira pas ! Il me semble que ces contes lui auraient plu ; ils sont gais, et elle
20 aimait le franc rire.

. Vous comprendrez ce sentiment, vous qu'elle soutenait dans vos doutes et qu'elle encourageait dans vos espérances d'artiste, d'une si sincère et si chaude admiration.

Je vous le dis tout bas : en vous dédiant ce livre, c'est
25 à elle que je pensais rendre un dernier témoignage de tendre affection ; et je suis sûr que vous ne m'en voudrez pas d'avoir ainsi associé son nom au vôtre.

Je vous serre la main.

Votre ami,

FRANCISQUE SARCEY.

LE PIANO DE JEANNE.

I.

DEUX heures venaient de sonner à l'horloge de la paroisse. . . . Ne vous effrayez pas, cher lecteur. Ce début n'est pas si noir que vous le supposez peut-être. Il n'a d'autre intention que de vous apprendre en effet qu'il est deux heures quand mon récit commence ; 5 et remarquez encore, symptôme plus rassurant, que ces deux heures qui venaient de sonner sont celles de l'après-midi ; une heure bienveillante, comme vous savez, où le crime, ami des ténèbres, se sauve du soleil et se cache ; où les honnêtes gens vaquent sans crainte à leurs affaires 10 ou à leurs plaisirs.

Et comme vos inquiétudes se fussent encore mieux dissipées, si vous aviez pu voir l'honnête et digne visage de la vieille Marguerite, l'air d'aimable abandon avec lequel elle agitait son plumeau sur les meubles, et le ton 15 de conviction joviale dont elle s'écria :

— Deux heures ! bon ! monsieur va commencer sa musique.

Un impérieux coup de sonnette retentit :

— Qu'est ce que je disais ? grommela Marguerite en 20 souriant.

Et tout aussitôt une voix furieuse éclata dans la maison :

— Marguerite! Marguerite! criait-elle.

— On y va, monsieur, on y va, dit Marguerite.

Et sans se presser, en femme habituée à ces algarades, elle poussa la porte du salon, où son maître se promenait

5 à grands pas :

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda-t-elle, toujours la même chose ?

Le maître, d'un geste violent de la main, lui désigna la croisée ouverte :

10 — Fermez cette fenêtre, Marguerite, fermez-la ; ou je ne réponds de rien.

— C'est le piano, n'est-ce pas ?

— Fermez la fenêtre !

— Oui, je sais bien, c'est le piano. Mais puisque
15 c'est tous les jours à recommencer, est-ce que vous ne feriez pas mieux, monsieur, de vous y habituer tout de suite ? ça a-t-il du bon sens de se mettre dans des états pareils ? et pourquoi ? je vous le demande.

— Fermez la fenêtre !

20 — Pour un méchant piano qui ne fait pas déjà tant de bruit !

Au moment où Marguerite excusait le malencontreux piano, dont les sons arrivaient par bouffées à travers la croisée ouverte, des gammes ascendantes et descendantes
25 s'échappant d'un second piano entrèrent, avec un coup de vent, dans la chambre comme une volée d'oiseaux effarouchés.

— Cela va bien, très bien, parfaitement bien, disait entre ses dents le maître de Marguerite, qui arpentaient
30 rageusement le salon en frappant sur sa tabatière.

— Mais, monsieur, observait la vieille bonne, puisque c'est toujours la même chose, vous ne pouvez pourtant pas vous priver de soleil et de grand air, pour deux méchants pianos.

35 Elle n'avait pas plus tôt achevé la phrase, que

l'air de *Viens, gentille dame!* s'envola d'un troisième piano. . . .

— Ils sont trois! s'écria le malheureux au désespoir. Ils sont trois à cette heure! c'est à en devenir fou. 5

Il se jeta sur la fenêtre et la ferma lui-même avec emportement. Mais les sons arrivaient, distincts encore bien qu'affaiblis, à travers la fragile barrière de vitres frémissantes. Les uns venaient des étages supérieurs, les autres montaient d'en bas, et tous se mêlant au hasard 10 formaient une insupportable cacophonie.

— Eh bien! monsieur, disait Marguerite d'une voix conciliante, quand vous vous tournerez les sangs, à quoi ça sert-il, puisque c'est toujours la même chose?

— Marguerite, mon habit, mon chapeau, ma canne! 15

— Pourquoi faire?

— Pour sortir. Veux-tu que je reste ici à écouter ce trio de pianos en délire?

Il prêta l'oreille un instant.

— Et ils sont faux, les misérables! une pluie de 20 fausses notes! c'est à faire frémir la nature!

— Et, comme ça, vous allez? . . . interrogea Marguerite.

— Je vais comme un homme à bout de patience.

— Non, je vous demande où vous allez. 25

— Où je vais? où je vais? Je vais chercher un autre logement.

— Ne dites donc pas ça, monsieur. Voilà six mois que vous voulez changer d'appartement, et qu'en fin de compte vous restez dans le vôtre. Pianos à part, il est 30 commode. Nous y mangerons encore plus d'une fois la soupe.

— C'est ce qui vous trompe, Marguerite. Demain, j'en aurai loué un autre. On m'en a indiqué un dans l'île Saint-Louis. . . 35

— Dans l'île Saint-Louis ! . . . s'écria Marguerite épouvantée.

— Oui, Marguerite, dans l'île Saint-Louis, une île qui n'est pas inhabitée, ni sauvage, mais où n'ont point
5 encore pénétré les pianos de la civilisation moderne.

— Vous n'avez pas encore donné congé.

— Je donnerai congé dès aujourd'hui. Je paierai un trimestre s'il le faut, et ne me rompez plus la tête ; vous
êtes à vous toute seule plus insupportable que quatre
10 pianos réunis.

Et saisissant d'un mouvement brusque la canne et le chapeau qu'il avait demandés, il sortit avec fracas.

Marguerite le regarda longtemps descendre l'escalier :

— Qu'est-ce qu'a donc monsieur ? demanda-t-elle. Il
15 est comme un lion. Il ne se connaît plus.

M. Valdreck marchait d'un pas rapide. C'était un vieillard d'une soixantaine d'années environ, mais très vert et vigoureux pour son âge. Ses cheveux, relevés en touffes grises tout autour de son front lui donnaient
20 tout à fait grand air. Il avait le visage grognon ; mais ses yeux reluisaient, à travers ses sourcils épais et tombants, d'une bonté aimable et spirituelle ; la bouche un peu grasse et large marquait je ne sais quel goût de sensualité, qui, décelant de jolis appétits de gourmandise, tempérait la mauvaise humeur de cette physionomie froncée partout de rides peu avenantes. Le nez
25 était gros, franchement ouvert, et les ailes en palpaient d'un léger mouvement très caractéristique, comme si c'eût été le nez du cousin Pons, humant le plat couvert
30 d'un dîner prié. Les artistes ont de ces figures à la fois maussades et jouisseuses.

Valdreck était musicien, et musicien de génie. Mais, parmi les fées qui l'avaient doué à son berceau, il faut croire qu'il s'en était glissé une méchante qui avait juré
35 de rendre inutiles les dons de toutes les autres. Valdreck

n'avait jamais pu réussir pleinement auprès du grand public. Il était tenu en haute estime par ses confrères, admiré des connaisseurs ; il n'avait jamais goûté des douceurs de la popularité. Il avait composé des symphonies, dont quelques-unes avaient eu l'honneur d'être 5 jouées par l'orchestre du Conservatoire ; il avait publié une foule de morceaux de musique de chambre, qui tous avaient fait les délices des amateurs ; il comptait même dans son bagage quelques romances que toutes les femmes avaient chantées d'une voix plus ou moins juste, en 10 se pâmant de tendresse, et deux opéras-comiques, dont un en trois actes, qui avaient poussé jusqu'à la soixantième représentation, avec un succès très honorable.

Comment n'était-il pas arrivé à se former, de tant de succès dans tous les genres, une grande célébrité ? per- 15 sonne ne l'a jamais su, et lui moins que personne. Vous avez vu souvent dans un foyer de grosses bûches, toutes rouges, qui répandent une bonne chaleur ; il suffit, pour qu'elles s'égaient d'une jolie flamme, d'un coup de pincette qui les frappe. Peut-être le talent de Valdreck 20 n'avait-il jamais reçu cette secousse ; peut-être n'avait-il jamais eu de chance ; peut-être encore la fierté de son esprit et la sauvagerie de son caractère l'avaient-elles écarté des sentiers où se cueillent les fleurs banales de la réclame. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'avait 25 pas empli son mérite et qu'il était resté à mi-chemin de la gloire.

Il le sentait, et il en était quelque peu chagriné. Il avait l'âme trop haute pour éprouver la moindre jalousie contre les maîtres qui, sans avoir son talent, réussissaient 30 mieux que lui. Mais son imagination était comme noircie d'un mécontentement général, qui s'exhalait en boutades humoristiques, toutes pleines de mépris pour la plupart, mais sans amertume, où il semblait que la gaieté surnageât encore. Cette gaieté, qui avait été le fonds premier 35

de sa nature, se retrouvait tout entière quand il lui arrivait d'être à table, avec trois ou quatre amis, devant un bon dîner, bien servi et fourni d'excellents vins.

Il s'y connaissait, et c'était plaisir de voir s'éclaircir peu à peu tous les plis grognons de son visage : ce qu'il n'adoucissait point par exemple, c'était le ton bourru qu'il s'était accoutumé de prendre, et il bougonnait des éloges à la cuisinière de la même voix qui lui servait à grogner contre le faux goût des musicastres et de leurs admirateurs.

Il était professeur au Conservatoire, et professeur respecté ; car il adorait son art, qui était une religion pour lui, et il mettait tout son cœur à ses leçons. Il n'en donnait jamais en ville ; il consacrait à la composition la meilleure part de sa vie, qui était fort retirée et très studieuse. On le voyait sans cesse, en robe de chambre, se promener dans son appartement, rêvant à quelque mélodie ; quand il avait achevé la phrase musicale, il se la jouait sur le piano, mais si doucement que l'on eût dit qu'il l'écoutait de la bouche d'un sylphe, la lui chuchotant à l'oreille. Rien ne lui était plus désagréable que d'être dérangé lorsqu'il donnait ainsi audience à cette voix mystérieuse de l'inspiration. Au moindre bruit, le démon familier s'envolait, et le pauvre musicien, agacé, irrité, énervé, n'avait d'autre ressource que de puiser dans sa tabatière d'énormes prises, qu'il engouffrait avec désespoir dans les vastes profondeurs de son nez.

On comprend que le piano—le piano des autres, bien entendu—fût devenu sa bête noire. Aux premiers temps de son installation dans l'appartement qu'il habitait, il n'en avait point trop souffert. Le piano, sans être un meuble fort rare, ne s'était pas encore mis à la portée de toutes les bourses ; on n'en comptait guère qu'un par maison, et dans celle où il demeurait, cet un-là, c'était le sien ; il n'y avait rien à dire. Un vieux proverbe

assure qu'à chacun plaît l'odeur de son propre dîner ; mais à mesure que le progrès—oh ! le progrès ! l'affreux progrès !—avait multiplié ces engins de tapage diurne, ils avaient envahi tous les étages de l'immeuble où Valdreck conversait, à voix basse, avec sa pensée. Sous ses 5 pieds un Pleyel, sur sa tête un Erard, et jusque dans la loge du concierge un sabot de rebut, très capable encore de faire son bruit, quoiqu'il y manquât quelques notes. Oh ! si elles avaient manqué toutes ! . . .

La maison n'avait plus été tenable. La musique—ou 10 tout au moins ce que les habituées du piano appellent de ce nom—commençait dès le matin. Le matin ! l'heure de la rêverie, l'heure où les idées s'éveillent plus fraîches et chantent dans le cerveau reposé !

A dix heures le charivari s'arrêtait ; mais c'était pour 15 reprendre juste à deux heures, et ne plus finir qu'à six. Une effroyable orgie de gammes incessantes, au travers desquelles partaient les airs en vogue, ceux que les orgues de Barbarie s'obstinent à moudre sous les fenêtres, ceux dont la banalité écoeure et révolte. 20

Aux premières notes, Valdreck entraînait en fureur, et il ne décolérait plus de la journée. La vieille Marguerite l'écoutait dire : elle se moquait de lui, selon l'occasion, ou le rabrouait. Elle avait son franc-parler avec lui. C'était un cordon-bleu qui savait les faibles de son maître, 25 et lui cuisinait, pour lui tout seul, de bons petits plats dignes d'être servis sur la table d'un archevêque. Elle était attachée à l'appartement pour l'unique raison qu'elle y avait ses habitudes, et qu'un déménagement est toujours un ennui. Et puis, qui sait ? peut-être 30 avait-elle l'oreille moins sensible que son maître, et tous ces pianos l'égayaient-ils ?

Elle le regarda partir sans en être bien inquiète. Elle l'avait déjà vu si souvent s'en aller, dans la même disposition d'esprit, et revenir, le soir, au logis, bredouille 35

et calmé ! elle pensait qu'il en serait toujours de même. Mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, et c'est ce jour-là que la providence avait marqué pour ouvrir à Valdreck de nouvelles destinées, et me donner, 5 à moi, le sujet d'une histoire.

II.

VALDRECK se dirigea vers la rue Mongivet (je vous avertis de ne point chercher la rue Mongivet sur les plans de Paris, on a oublié de l'y mettre). Il s'arrêta devant le numéro 14. C'était la maison qu'on lui avait indiquée. Elle lui plut tout aussitôt par son air patriarcal. C'était 5 un corps de bâtiment qui s'élevait au fond d'une cour silencieuse ; à droite et à gauche de vastes jardins ; en avant sur la rue, un simple rez-de-chaussée, où logeait le concierge, mais qui paraissait une demeure bien somptueuse pour un fonctionnaire du cordon. 10

Valdreck entra dans la loge, qui était une fort belle chambre coquettement meublée.

— C'est le second qui est à louer, madame ? demanda le musicien.

La dame, qui était en train de tricoter dans un vaste 15 fauteuil, leva la tête, ficha son aiguille dans ses cheveux, qui tombaient en grosses boucles blanches sur son visage, et regarda longuement l'aspirant locataire.

— C'est vous qui voulez louer ?

— Apparemment, madame. 20

— Pour vous ?

— Pour moi, sans doute, si l'appartement me plaît.

— A la bonne heure. Mais il faut que vous me plaisiez d'abord.

— Ah ! 25

— C'est comme cela, mon cher monsieur ; et avancez à l'ordre.

Les types excentriques ne déplaissent point à Valdreck, qui était artiste jusqu'au bout des ongles. Cette bonne dame, avec ses airs d'importance, piqua sa curiosité.

5 — Ainsi, dit-il, c'est la règle de la maison que les locataires doivent plaire à madame la concierge?

— Un peu, mon neveu. Il faut qu'on me plaise. C'est que, voyez-vous, je suis la concierge, sans l'être; je suis la concierge et je ne la suis pas. C'est moi qui
10 garde la porte, si vous voulez. Mais je suis la propriétaire, et Justine ne vous montrera l'appartement que si vous faites mon affaire. Et d'abord, comment vous nomme-t-on?

Valdreck donna son nom.

15 — Attendez donc . . . mais je connais ce nom-là. Je l'ai vu quelque part. Est-ce que ce n'est pas vous qui avez fait une pièce qu'on joue à l'Opéra-Comique?

— Précisément.

— Un musicien alors? interrogea-t-elle avec une nu-
20 ance de dédain.

— Vous l'avez dit, et de plus professeur au Conservatoire.

— Oh! ça, c'est différent; professeur au Conservatoire! voilà qui va bien. Et puis vous êtes un homme
25 d'âge. Point d'enfants?

— Ni femme ni enfants.

— Point de chiens, de chats, ni d'oiseaux?

— Aucune bête nuisible.

— Je crois que vous m'irez, vous . . . , et puis vous
30 me donnerez des billets pour l'Opéra-Comique.

— Pardon, madame, interrompit Valdreck légèrement inquiet, est-ce que vous aimeriez la musique?

— Je l'aime, sans l'aimer; je l'aime et je ne l'aime pas. Je l'aime, mais je ne veux pas qu'on en fasse
35 chez moi. Seulement, vous comprenez que du moment

qu'il s'agit d'aller au spectacle pour rien, c'est toujours ça de gagné.

Valdreck respira. Tomber sur une propriétaire qui gardait elle-même sa maison et qui détestait le piano, c'était une double bonne fortune. Un horizon de félicités se découvrit à ses yeux enchantés. Il resta quelque temps à faire la conversation avec son hôtesse; il apprit en dix minutes qu'elle s'appelait madame Simonneau; qu'elle possédait vingt mille livres de rente; qu'elle n'avait plus qu'un neveu, un mauvais garnement, officier en Afrique, qui la faisait endéver, mais qui l'adorait; qu'elle avait fait sa fortune en vendant des choux à la halle, et beaucoup d'autres particularités tout aussi intéressantes.

Sur l'invitation de sa maîtresse, Justine précéda Valdreck, un trousseau de clefs en mains, et le mena voir l'appartement. C'était juste ce qui convenait au maître. Il fut avant tout séduit par la vue d'un immense salon, très haut de plafond, dont les larges fenêtres ouvraient d'un côté sur la cour solitaire, et de l'autre, sur un jardin. Il pourrait là se promener tout à son aise, et composer sans crainte d'être interrompu par aucun bruit. Cependant, il crut bon de prendre ses précautions.

— Qui est-ce qui demeure au-dessus? 25

— Un vieux monsieur, avec sa bonne. C'est un ancien noble qui a eu des malheurs. On dit qu'il a émigré sous Robespierre, mais j'en ignore, parce qu'il n'est pas causeur.

— Il n'a point de fille ni de nièce? 30

— Non monsieur. Personne ne lui en connaît; il est sa famille à lui tout seul.

— Et au premier?

— L'appartement est inoccupé.

— Pourquoi? 35

— Parce que les locataires qui se sont présentés n'ont pas plu à madame. Et puis je crois que madame se réserve cet appartement pour le retour de son neveu. Elle logera son neveu au rez-de-chaussée, et prendra le
5 premier elle-même.

— Est-ce que le neveu joue de quelque instrument ?

— Que voulez-vous dire ?

— Du piano, par exemple ?

— J'ai idée qu'il ne joue que du sabre, le brave gar-
10 çon ; mais il en joue bien.

— Passe pour le sabre.

Valdreck était aux anges. Ce logis était une trouvaille. Il ne s'agissait plus que d'en savoir le prix.

— C'est deux mille francs et pas un liard avec.

15 — Pas un liard avec, soit, dit le musicien ; mais quelques liards en moins, qu'en diriez-vous ?

— On ne surfait pas ici. Madame Simonneau n'a jamais rabbattu un centime ni sur ses choux ni sur ses loyers.

20 Deux mille francs ! c'était cinq cents francs de plus que Valdreck n'avait l'intention de mettre à son loyer. Il n'était pas riche, et cinq cents francs sont une affaire dans un petit ménage. Il essaya quelque temps d'obtenir une diminution ; cent francs lui auraient suffi ; mais
25 la veuve fut inflexible, et Valdreck donna sa parole. Il revint à la maison, un peu inquiet de l'accueil qu'il allait recevoir de Marguerite.

Aussi n'osa-t-il point, le soir même, parler à sa vieille gouvernante du coup de tête qu'il avait fait. Il remit,
30 pour lui avouer son équipée, au jour où sa signature apposée au dos du contrat rendrait la chose définitive. Le lendemain même il avait signé son bail, et il s'en ouvrit à sa bonne, à sa chère, à son excellente Marguerite.

Elle recula, comme si elle venait de recevoir un coup
35 en pleine poitrine.

— C'est du propre! monsieur, s'écria-t-elle. Vous louez autre part, et vous n'avez pas donné congé ici.

— C'est juste, ma fille. Je n'y avais pas pensé. Nous paierons le trimestre et tout sera dit.

— Et tout sera dit! Il paraît qu'à cette heure vous 5
avez des mille et des cents! Vous ne songeriez pas à augmenter mes gages, mais vous vous mettez deux appartements sur le dos et vous criez misère! Vous avez douze ans avec votre barbe grise! C'est dégoûtant, foi d'honnête femme! 10

Dégoûtant ou non, il fallut bien déménager. Ce furent des journées très douloureuses pour le brave musicien et fort cruelles pour sa domestique. Il s'esquiva dès le matin, et il errait comme une âme en peine dans les environs. Il lui était impossible de surveiller aucun de 15
ces apprêts, et pourtant il sentait un invincible besoin de s'assurer que chaque meuble était à sa place, que ses partitions et ses manuscrits ne couraient aucun risque d'être perdus. Pour Marguerite, elle se multipliait, grondait, tempêtait, faisant à elle seule la besogne de 20
trois hommes et parlant comme six femmes. Quand son maître s'avisait par hasard de s'aventurer dans la poussière de ce déménagement improvisé, elle ne manquait pas de l'inviter, par les épaules, à sortir, à ne pas la gêner plus longtemps. 25

Il voulait donc sa mort! Il ne pouvait pas rester tranquille! On n'avait jamais vu tatillon pareil! Le pauvre professeur secouait les oreilles et retournait à sa promenade.

Tout a une fin en ce monde. Le jour vint où l'appartement fut rangé, les meubles en ordre et les parquets 30
propres comme des sous blancs. Ce matin-là, Marguerite cuisina de ses propres mains un joli petit déjeuner à son maître, qui s'oublia longuement à table, en buvant son café à petits coups. Il restait en face de la fenêtre 35

CT 1

lications of



1 2 3

ORMAL

SUPERIN
is Series has ha
N
n

le
fo
b
b
b
b
b
Pr
st
E
a
o
N
it
te
in
N
st
to
di



C.

e
b
b
r
e
l
l

ience to practical
ic reality. Key.

rooks's I
al, complete and
arness and simp
ric. It also re
ants, custom-ho

— Fermez votre piano, ma chère Marguerite, lui disait Valdreck, en souriant.

— Vous mourrez sur la paille, et ce sera bien fait !

La vieille Marguerite avait quelque peu raison, il faut 5 l'avouer. Le brave musicien ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était allé un peu vite en besogne. Mais l'obligation où il se trouva de payer les notes de réparations et d'embellissements eut un bon côté. Elle le força à travailler sérieusement. C'était un voluptueux en art, comme dans 10 le reste. Il attendait volontiers l'inspiration, et caressait longuement les mélodies écloses de son cerveau, comme un fumeur d'Orient laisse échapper de ses lèvres, avec une lenteur savante et molle, la fumée diaprée du chibouck. Le pressant aiguillon de la nécessité le poussa 15 hors de ses goûts de rêverie et de farniente.

Il sentit le besoin de faire des démarches. C'était pour lui la plus cruelle des corvées. Il s'y résigna. Il obtint qu'un de ses opéras, reçu depuis longtemps, fût mis à l'étude, et une fois la chose en train, sa vie tout 20 entière fut absorbée par les répétitions dans la journée, et le soir par les retouches à exécuter. Il restait quelquefois très avant dans la nuit à son piano, et quand Marguerite, inquiète de cette fièvre de travail, lui faisait remarquer l'heure :

25 — Minuit, déjà ! s'écriait-il. Et personne ne se plaint du bruit que je fais ! Comprends-tu, Marguerite, la joie de n'avoir pas de voisins ?

— Dame ! monsieur, vous en avez tout de même ; mais ils ne disent rien. Ce sont de braves gens ; car 30 vous devez joliment les ennuyer.

— Marguerite ! dit sévèrement le vieux musicien choqué.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que Marguerite se trompait. Que le vieux gentilhomme du troisième eût un 35 certain plaisir à écouter le piano du maître, ce n'était

pas le plus étrange de l'affaire. Mais madame Simonneau elle-même avait fini par prendre goût à la musique. Elle était si ravie et si fière d'avoir pour locataire un homme dont le nom était dans les gazettes qu'elle s'était réconciliée avec l'art qu'il professait. Elle avait lu dans son journal qu'on jouerait bientôt à l'Opéra-Comique une pièce de lui. Cette nouvelle l'avait remplie d'orgueil et de joie. Elle l'avait répandue dans tout le quartier, et avait cent fois répété en se rengorgeant qu'elle assisterait à la première représentation. 5 10

Le soir, elle laissait scrupuleusement sa fenêtre ouverte, et retirait les boules de coton qui fleurissaient dans ses vieilles oreilles, pour pomper avec plus de conscience, et sans en perdre un seul, les sons qui s'échappaient de chez son voisin. Elle avait fini par apprendre par cœur les principaux morceaux, et en fredonnait quelques phrases tous les jours, en poursuivant son tricot. Quand, par hasard, une amie l'interrompait pour lui dire : 15

— Tiens ! qu'est-ce que vous chantez donc là, madame Simonneau ? je ne connais pas ça ! 20

Elle crevait dans sa peau.

— Je crois bien, disait-elle, baissant la voix et d'un air mystérieux, je crois bien que vous ne le connaissez pas. C'est tiré de l'opéra qu'on va jouer, vous savez bien, l'opéra de notre célèbre compositeur, qui est mon locataire et mon ami. Mais, chut ! ne le répétez pas ; il ne faut point qu'on en sache une note avant le grand jour. 25

— Mais vous, pourtant, madame Simonneau, vous le chantez. . . . 30

— Oh ! moi, c'est autre chose, et puis, c'est sans le faire exprès.

Parfois, sous la porte cochère de la maison s'engouffrait un léger bruissement de soie. Une jolie tête de femme, passant par le vasistas, demandait : 35

— Monsieur Valdreck, s'il vous plaît.

Madame Simonneau clignait de l'œil, en répondant la phrase traditionnelle :

— Au second, au fond de la cour, porte en face.

- 5 Ce regard, chargé de mystère et de malice, voulait dire : C'est une actrice ! quelque Phryné du chant, qui vient répéter son rôle !

Ces jours-là, elle veillait elle-même autour du repos de son voisin comme le dragon au seuil du jardin des
10 Hespérides. Si par hasard quelque visiteur se présentait :

— M. Valdreck n'y est pas, disait-elle sans avoir reçu aucun ordre.

— Mais j'entends son piano, insistait l'importun.

- 15 — Quand on vous dit qu'il n'y est pas !

Madame Simonneau attendait l'actrice au débouché de l'escalier ; elle la suivait des yeux dans la cour ; elle la regardait monter en voiture. En France, l'air du théâtre est chargé d'émanations capiteuses ; il suffisait d'une
20 bouffée pour griser l'antique madame Simonneau.

Sa vanité fut au comble lorsque son locataire, entrant un matin dans sa loge, lui dit avec sa brusquerie ordinaire :

- Vous plairait-il, madame Simonneau, entendre une
25 répétition générale ?

Elle pâlit : une première représentation, c'était déjà une primeur bien tentante ! Mais une répétition générale ! être admise à l'honneur de juger, avant tout le monde, l'ouvrage nouveau ! S'asseoir dans une stalle
30 d'orchestre en qualité d'amie de l'auteur ! Pouvoir dire le lendemain : J'y étais. J'avais bien annoncé que ce morceau était un chef-d'œuvre, que ce finale irait aux nues ! C'était à en avoir la cervelle tournée.

L'opéra du maître obtint un de ces succès de critiques
35 et de dilettantes que l'on distingue des succès d'argent

en les appelant : succès d'estime. Mais le retentissement en fut assez fort et assez long, après tout, pour justifier les bruyantes explosions d'enthousiasme dont madame Simonneau se montra prodigue. Valdreck, après cet ouvrage, resta dans cette discrète pénombre dont sa 5 réputation clandestine avait toujours été enveloppée. Il continua d'être estimé des amateurs et indifférent à la foule. Mais il passa grand homme aux yeux de madame Simonneau.

Cette vénérable douairière se prit pour la musique 10 d'une passion dont les éclats faisaient sourire le vieux musicien. Elle avait cherché à se lier d'amitié avec la revêche Marguerite, pour obtenir la permission d'écouter, tout en causant dans la cuisine, le piano du maître, tandis qu'il étudiait ou composait au salon. Mais la ter- 15 rible gouvernante n'était pas commode à apprivoiser, et madame Simonneau y avait perdu toutes ses avances.

— Ah ! disait-elle parfois en soupirant à son locataire, quel malheur qu'on ne m'ait pas fait apprendre le piano quand j'étais jeune ! Je pourrais jouer toutes les belles 20 choses que vous composez.

— C'est dommage, en effet ! répondait imperturbablement Valdreck, qui riait dans sa barbe.

Un matin, comme il était en train de prendre son café, et qu'il en humait le parfum à petits coups, la bonne 25 dame entra et lui dit après les premiers compliments :

— Ma foi ! monsieur Valdreck, je vous ménageais une petite surprise, qui vous eût été bien agréable. Mais je vous aime tant que je ne peux pas me tenir. Le secret me dérange. Il faut que je vous prévienne. 30

Le musicien pensa que sa propriétaire lui avait confectionné quelqu'une de ces friandises dont elle n'était pas chiche : comme pâtisseries, confitures, sirops ou liqueurs. Il accueillit donc cette ouverture avec un regard bienveillant et un sourire humide de reconnaissance. 35

— Quel est donc ce grand mystère ? demanda-t-il.

— Vous savez bien l'appartement qui est au-dessous de vous ?

— Parfaitement, madame Simonneau. Il est vacant.

5 — Eh bien ! il ne l'est plus. Je l'ai loué.

Valdreck recula, comme un homme mordu par une vipère :

— Et à qui, s'il vous plaît ? demanda-t-il avec anxiété.

— C'est là que je vous attendais. Je l'ai loué. . . .

10 Et ici elle s'arrêta par une suspension savante, comme une mère qui laisse flotter un polichinelle aux yeux de son bébé, avant de le lui mettre dans la main.

— A qui ? répéta le musicien avec impatience.

— A qui ! s'écria orgueilleusement madame Simon-
15 neau, à un artiste, à un chanteur de la Renaissance, à M. Couperose.

— Et vous avez fait cela ?

La voix de Valdreck était si altérée, son visage si flamboyant, que madame Simonneau recula d'épou-
20 vante.

— Qu'avez-vous ? lui dit-elle. On dirait que vous êtes furieux. Mais c'est lui qui m'a assuré, quand je lui ai prononcé votre nom, que vous seriez enchanté de l'avoir pour voisin, et qu'il serait ravi d'être le vôtre.
25 L'affaire est conclue, et j'ai donné ma parole. Il emménage au terme prochain.

Valdreck tomba anéanti sur sa chaise.

— Non, madame, cela n'est pas possible, murmura-t-il. Vous ne voudrez pas me faire ce chagrin. Il faut rési-
30 lier.

— Mais puisque je vous dis que c'est un chanteur ; vous irez très bien ensemble ; il chantera toute la journée, il vous jouera du piano. . . .

Valdreck bondit comme un de ces diables qu'un res-
35 sort lance hors d'une boîte à joujoux. Il était si furieux

qu'il sentit bien que si l'entretien se prolongeait, il ne pourrait se contenir et accablerait d'épithètes désagréables sa pauvre propriétaire, qui croyait avoir fait pour le mieux.

— C'est bien, madame, lui dit-il en la congédiant, nous 5
reparlerons de cela plus tard, ce soir, si vous voulez. J'ai
un travail pressé qui me réclame.

IV.

Et quand elle fut partie :

— Marguerite ! cria-t-il, Marguerite !

La bonne reconnut la voix dont il lui disait au temps jadis :

5 Ferme la fenêtre !

Elle accourut.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda-t-elle, effarée.
Le feu est-il à la maison ?

— Hélas ! c'est bien pis ! l'invasion des pianos com-
10 mence. Le premier vient d'être loué à un imbécile de
musicastre.

— Dame ! ça devait arriver un jour, répliqua philo-
sophiquement Marguerite.

— Ah ! j'en mourrai, ma fille !

15 — Mais non, vous n'en mourrez pas. Et puis, il y a
peut-être moyen d'arranger cela. Tant qu'un mariage
n'est pas fait, il peut se rompre. C'est encore plus vrai
d'un bail ; tant qu'il n'est pas signé, on peut revenir
dessus.

20 — Au fait, tu as raison, Marguerite. Il doit y avoir
un moyen d'échapper à cette catastrophe.

Et, s'enfonçant dans son fauteuil, Valdreck se plongeait
dans les réflexions les plus profondes.

Il demeura longtemps enseveli dans ses pensées, qui
25 n'étaient point couleur de rose. Marguerite tournait
autour de lui, guignant de l'œil un moment opportun
pour rentrer en matière. Le silence pesait fort à

l'excellente vieille, qui n'avait pas sa langue dans sa poche.

— Je vous l'avais bien dit, monsieur. . . .

Le maître se leva impétueusement :

— Je vous l'avais bien dit ! s'écria-t-il, imitant l'intonation de Marguerite. Ah ! parbleu ! j'attendais cette phrase absurde. Eh bien ! qu'est-ce que tu m'avais dit ? 5

— Que ça n'avait pas le sens commun de faire tant de dépenses pour un appartement où vous n'étiez pas sûr de 10 rester. Nous allons encore être obligés de déguerpir ! Quel dommage ! une maison si tranquille ! un si bel appartement ! tous les meubles faits exprès ! monsieur ne retrouvera jamais rien de pareil !

— Te tairas-tu, maudite bavarde !

15

Valdreck voulut se mettre à son piano ; mais l'inquiétude faisait trembler ses doigts ; il était agité, nerveux. Il redescendit chez madame Simonneau :

— Voyons ! madame Simonneau, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire-là entre nous, 20 à l'amiable ?

— Mais j'ai donné ma parole ! j'ai reçu le denier à Dieu !

— Si ce n'est que votre denier à Dieu, je vous le rendrai. 25

— Oui, mais mon appartement, me le louerez-vous ?

Ce mot, tombé au hasard de la conversation, illumina le musicien d'une idée soudaine.

— Pourquoi ne vous le louerais-je pas ? demanda-t-il.

— Parce que vous n'en avez que faire. Le vôtre n'est 30 déjà que trop grand pour vous.

— C'est ce qui vous trompe, madame Simonneau. J'aime être au large, et je ne sais plus où fourrer mes livres.

— Vous plaisantez ?

35

— Je ne plaisante point ; si je louais votre premier, me donneriez-vous la préférence ?

— Assurément. Mais vous avez beau être artiste, vous n'êtes pas assez fou pour vous mettre deux loyers
5 sur les bras.

— Cela ne regarde que moi. Quel était le prix dont vous êtes convenue avec ce chanteur, que le ciel confonde !

La dame tira de sa poche un papier timbré plié en
10 quatre :

Voilà le bail, dit-elle, que j'avais déjà préparé.

— Donnez-le, je vous prie.

Valdreck y jeta un coup d'œil ; d'un trait de plume rageuse il biffa le nom de son ennemi, y substitua le
15 sien, signa au bas de la feuille :

— Voilà qui est fait ! signez à votre tour.

— C'est pour rire, n'est-ce pas ?

— Signez donc, répéta-t-il d'un air si grognon, si hérissé, que la propriétaire ne put s'empêcher de lui dire :

20 — Oh ! quel visage méchant vous nous faites !

Et elle signa.

Il n'y avait plus à s'en dédire. Valdreck poussa un soupir de soulagement. Mais en remontant l'escalier, au moment de sonner à sa porte, il trembla à l'idée de
25 l'aveu qu'il faudrait faire à Marguerite. Le cœur lui manqua ; il tourna les talons, descendit à pas de loup, comme un voleur pris en faute, et se faufila, en rasant les murailles, par la porte ouverte.

Une fois dans la rue, il ouvrit, selon son habitude de
30 parler tout haut, tout seul, un libre cours à son indignation.

— La vieille folle ! répétait-il, quelle idée s'est-elle allée mettre en tête d'aimer la musique ! à son âge ! et avec sa voix ! C'est qu'elle n'y entend rien, la malheureuse !
35 reuse ! pas d'oreille, et elle bat toujours la mesure à

contre temps. Ah! je t'en donnerai, à toi, des billets d'Opéra-Comique! Viens m'en demander, tu seras bien reçue! car c'est moi, triple brute, qui lui ai fourré ce vertigo en cervelle! Elle n'avait point l'intention de louer son premier; non, elle ne l'aurait jamais loué; 5 elle le gardait pour elle; il a fallu que j'eusse la bêtise d'écouter ses balivernes sur l'art et les artistes. Si l'on m'y reprend!

Le digne musicien broda sur ce thème des variations à l'infini, les entrecoupant de gestes qui faisaient retourner les passants. Mais il ne s'en souciait guère. La faim l'avertit qu'il était l'heure de rentrer au logis. Il n'y avait plus moyen de tarder davantage. Il allait se trouver face à face avec la terrible gouvernante et subir le flux de ses reproches. 15

Il cherchait une entrée en matière pour lui faire avaler plus doucement la pilule. Mais elle ne le laissa pas longtemps en peine. Il la vit qui l'attendait au haut de l'escalier, les bras croisés, l'air méprisant :

— Eh bien! vous en faites de belles! est-il possible 20 qu'à cinquante ans un homme n'ait pas le sens d'une oie! d'une oie, entendez-vous! Une oie aurait refusé de signer, j'en ai gardé dans ma jeunesse, et je sais ce que je dis. . . .

Le pauvre homme passa, en renflant le dos, sous ce déluge d'imprécations. Il sentait sa culpabilité et ne répondait rien. Il fit ce soir-là tout ce qu'il put, afin d'ama- 25 dourer Marguerite: il trouva son potage exquis, ses perdreaux cuits à point et savoureux; il proclama son gratin un chef-d'œuvre, et lui demanda avec des larmes 30 de reconnaissance dans la voix où elle achetait son fromage.

— Tenez! lui dit enfin Marguerite radoucie, voulez-vous savoir la conclusion de tout ça? c'est que vous êtes un enfant. Vous avez quatre ans. 35

Le bruit de cette histoire se répandit, comme bien vous pensez, dans tout le voisinage, et l'on convint, dans une bonne partie de l'île Saint-Louis, que les artistes seraient toujours des originaux, et des mange-
5 tout, que les vieillards mêmes n'étaient pas exempts du petit coup de marteau. Si M. Valdreck, lorsqu'il sortait, n'avait pas été absorbé par les préoccupations de son art, il aurait surpris plus d'une fois attachés sur lui des regards de compassion et de dédain.

10 Le courroux de Marguerite s'apaisa peu à peu et d'autant plus aisément qu'elle imagina de transformer le salon vide du dessous en un vaste fruitier, où elle conservait, par des procédés spéciaux, connus d'elle seule, des raisins, des poires et des pommes qui faisai-
15 ent l'admiration de son maître et de ses amis. Madame Simonneau ne tarda pas non plus à rentrer en grâce : elle remarqua pourtant, non sans un certain chagrin mêlé de surprise, qu'on ne lui offrait plus de places de théâtre. . . . Elle se hasarda un matin à en demander :

20 — Est-ce que vous n'avez pas aujourd'hui dans vos poches quelque billet d'Opéra-Comique qui traîne ?

— Non, madame, mais il y a séance à l'Institut, et si vous voulez deux billets. . . .

— Comment donc ? avec plaisir.

25 — C'est que l'Institut . . . hum ! peut-être allez-vous bien vous ennuyer ?

— M'ennuyer, mon cher ! . . . mais on ne doit entendre là que des gens d'esprit !

Valdreck la regarda en dessous, elle était parfaitement
30 sérieuse.

— J'aime mieux cela ! grommela-t-il entre ses dents. La littérature fait moins de bruit que la musique.

Et il s'en alla tout guilleret.

Il dînait en ville ce jour-là, et rentra chez lui passé
35 onze heures du soir. Comme Justine lui donnait son

bougeoir, il aperçut dans la loge une fort jolie jeune fille qu'il n'avait pas encore vue. Elle paraissait avoir de vingt à vingt-cinq ans; tête sérieuse et fine, de grands yeux doux et clairs, une taille élancée, un je ne sais quel air aristocratique répandu sur toute sa personne. 5

— Mademoiselle rentre bien tard, lui disait Justine.

— Oui, répondit-elle d'une voix harmonieuse et vibrante; ma tante avait du monde, des amis m'ont ramenée. Veuillez me donner mon bougeoir.

— La bonne a oublié de le descendre. 10

— Comment vais-je faire? dit-elle embarrassée.

Valdreck s'approcha galamment:

— Si mademoiselle veut accepter le secours du mien, j'aurai l'honneur de la reconduire jusqu'à sa porte. Elle loge sans doute au troisième au-dessus de chez moi? 15

— Oui, monsieur, chez mon parrain.

— Il me semble que c'est la première fois que j'ai le plaisir de vous voir.

— Je n'y suis en effet que depuis deux jours. J'ai eu le malheur de perdre mon excellent père. 20

D'un geste élégant, elle montra ses vêtements noirs, et essuya une larme qui jaillissait de ses beaux yeux:

— Il a légué la pauvre orpheline à M. Mirecourt, mon parrain, qui a bien voulu accepter la succession. Mais pardon, monsieur, nous voici arrivés. Il ne me reste plus 25 qu'à vous remercier de votre obligeance.

Elle ouvrit la porte et prit congé avec une longue et aimable révérence de Valdreck, qui restait sur le palier, son bougeoir à la main, immobile de surprise et d'enchantement. 30

Beauté, rayon divin, qui sait pourquoi l'on t'aime?

s'écriait le poète de *Jocelyn*. Ce divin rayon, se posant sur les yeux de l'égoïste, le détourna de penser aux suites probables de l'intrusion d'une demoiselle de vingt 34

ans dans la maison. Il oublia son horreur du piano, pour ne rêver qu'au charme de cette courte et subite apparition.

— Une belle enfant, murmura-t-il en redescendant
5 l'étage, une bien belle enfant, en vérité!

Il se coucha tout rêveur, et les songes qui sortent par la porte d'ivoire peuplèrent son sommeil de fantômes radieux et de célestes sourires.

Il fut étonné lui-même en se levant le lendemain de
10 penser encore à cet incident, qui était de si peu de conséquence. Il se surprit à attendre avec une certaine impatience l'heure du déjeuner. C'est que Marguerite avait l'habitude de tourner autour de lui, pendant qu'il était à table, et de lui conter les menus commérages du
15 quartier.

V.

VALDRECK mangeait peu à déjeuner, comme tous les Parisiens. Mais il était gourmet, et il eût renvoyé ignominieusement une côtelette dont le sang rouge n'eût pas jailli sous le couteau. Il dégustait lentement, et à petits coups, son café que Marguerite lui confectionnait à la 5 mode d'Orient, après avoir brûlé elle-même juste ce qui devait servir à la consommation du jour.

Il acheva cette opération délicate sans que Marguerite, dont la langue n'avait pas arrêté, eût touché un seul mot du sujet qui seul pouvait l'intéresser. Il vit bien qu'il 10 faudrait y venir lui-même :

— Eh bien ! dit-il d'un ton d'indifférence jouée, il paraît que nous avons une nouvelle voisine, à cette heure.

La vanne de l'écluse était levée ; le torrent se précipita vers cette ouverture. Valdreck apprit que la demoiselle s'appelait Jeanne, qu'elle était d'une bonne famille, quoique de fort petite noblesse, qu'elle était restée, par la mort successive de son père et de sa mère, sur le pavé de Paris, sa tante, la seule parente 20 qui lui demeurât, ne se souciant pas de la prendre à sa charge ; mais qu'elle avait trouvé un asile chez M. de Mirecourt, un honnête et digne monsieur, qui par malheur n'était pas riche et ne pourrait jamais lui donner de dot.

— Et sans dot, ajouta sentencieusement Marguerite, 25 vieille fille enragée de l'être, vous savez, monsieur,

qu'eût-on autant de bonnes qualités qu'un évêque en bénirait, on ne se marie pas. Les hommes sont si égoïstes ! voyez-vous, le meilleur n'en vaut rien. Je ne dis pas ça pour vous. . . .

5 — C'est bon ! taisez-vous.

Valdreck voulut se mettre au travail ; mais ses doigts erraient machinalement sur les touches d'ivoire, sans que la pensée parvint à se préciser et à se formuler en phrases mélodiques. Il était inquiet, agité.

10 — Qu'est-ce que j'ai donc ? se demanda-t-il.

Et comme il s'était levé, et que selon son habitude, il arpentait sa vaste chambre, à grands pas, il fut tout à coup tiré de sa rêverie par un son étrange qui semblait partir du plafond. C'était quelque chose de sec et
15 d'aigre, qu'il lui fut impossible au premier moment de rattacher à aucune cause connue. D'autres sons succédèrent à celui-là, aussi maigres et aussi criards. Il écouta de toutes ses oreilles.

— Mais c'est une gamme ! s'écria-t-il, terrifié ; une
20 gamme ! et l'instrument est faux !

Quel était cet instrument ? ce n'était pas à coup sûr un piano. Une mandoline peut-être. Jouerait-elle de la mandoline ? une sueur froide lui passa par tout le corps. C'en était donc fait encore une fois de son
25 repos.

A ce moment, on sonna chez lui.

— Monsieur, dit Marguerite, c'est la bonne du vieux monsieur d'au-dessus qui vient de la part de mademoiselle demander à monsieur si ça ne le gêne pas pour son
30 travail qu'elle fasse de la musique.

La bonne écoutait derrière.

— De quel instrument joue donc votre maîtresse ?

— Je ne sais pas au juste ; c'est une sorte de grande boîte, avec une queue en pointe, toute peinte en or et en
35 vert, tout ça très vieux, très passé.

— C'est un clavecin, s'écria Valdreck.

— Oui, je crois qu'ils appellent ça comme vous dites.

Un clavecin ! il y avait bien longtemps que Valdreck désirait posséder cette curiosité devenue rare. Il en avait longtemps marchandé un qui était une merveille 5 d'élégance, et que le vendeur prétendait avoir appartenu à la reine Marie-Antoinette. Quel est le clavecin aujourd'hui qui n'a pas appartenu peu ou prou à l'aimable reine ? Mais le bijou était trop cher pour sa pauvre bourse de musicien. Il l'avait vu, avec un regret mor- 10 tel, passer entre les mains profanes d'un simple collectionneur millionnaire. Et il y en avait un si près de lui, et il l'ignorait ! Il lui prit une irrésistible envie de le voir, si bien que quand la bonne lui demanda ce qu'il faudrait répondre à mademoiselle : 15

— Dites que je vais moi-même lui porter ma réponse.

Il s'habilla en un tour de main. Marguerite, si accoutumée qu'elle fût à ses boutades, paraissait interloquée de cet empressement. Mais elle avait toujours une explication toute prête à se donner, c'est que tous 20 les artistes sont des toqués. Elle avait l'habitude de traduire cette pensée profonde par un geste expressif qui consistait à se toucher le front du bout de son index, et en branlant la tête.

Valdreck trouva M. de Mirecourt au coin de sa che- 25 minée, en douillette puce, bien enfoncé dans un grand fauteuil. La jeune fille était debout à l'autre angle du foyer ; on le reçut cordialement, et l'on commença de se répandre en excuses. Mais il n'était pas homme à s'attarder aux vains compliments de la politesse ordinaire. 30 Il alla droit au clavecin, qu'il avait, du premier coup d'œil, aperçu le long de la muraille.

— Vous regardez ce meuble, lui dit le vieillard. C'est pour moi un précieux et tendre souvenir de ma jeunesse. 35

— Il est admirable ! murmurait Valdreck. C'est un chef-d'œuvre ! un pur chef-d'œuvre !

Il souleva le couvercle ; les parois intérieures de l'instrument étaient agrémentées de peintures charmantes, 5 dans le style du dix-huitième siècle ; des amours se jouant à travers des guirlandes de fleurs.

— Voulez-vous me permettre de l'essayer ? dit-il ; c'est une envie d'enfant, excusez-la.

Le vieux gentilhomme fit un geste d'assentiment ; Val- 10 dreck esquissa quelques accords plaqués :

— Il a bien peu de son, n'est-ce pas ? demanda M. de Mirecourt.

Mais le vieux musicien n'écoutait plus. Une fois en présence de ce clavecin, qui lui rappelait des mélodies 15 lointaines, il se sentit transporté par l'imagination au milieu de ce monde spirituel et charmant qu'avaient enchanté les mélodies naïves du *Devin du Village*. Il choisit, parmi les airs qui lui remontèrent à la mémoire, un menuet d'une simplicité délicieuse et d'une grâce 20 exquise, qu'il joua avec une habileté consommée. Du menuet, il passa, sans y prendre garde, à un vieil air de Boccherini, dont le charme suranné s'harmonisait à merveille avec cet antique instrument. Il avait lui-même composé sur des poésies du siècle précédent quelques 25 motifs pastichés des maîtres de la même époque ; car il excellait dans ces sortes d'imitations. Il exécuta un de ces morceaux d'une tendresse à la fois naïve et passionnée, et, sous ses doigts, la voix grêle du clavecin prenait l'accent qu'il dut avoir quand le neveu de Rameau, 30 s'abandonnant à son enthousiasme, tirait des larmes des yeux de Diderot.

Quand il se leva, M. de Mirecourt vint au-devant de lui.

— Merci, monsieur, lui dit-il, merci. Vous m'avez 35 rappelé de bien charmants et de bien douloureux sou-

venirs. Je n'aurais jamais cru que ce vieil ami pût encore une fois me rendre si heureux.

La jeune fille, elle, ne trouvait pas un mot pour exprimer son admiration. Mais sa physionomie parlait pour elle. Tant que le maître avait joué, elle était restée 5 là, près de lui, ne respirant pas, suspendue à la mélodie qui s'échappait de ses doigts, et comme enivrée de musique ; lorsqu'il eut cessé, sans dire une parole, elle tendit la main à Valdreck et pencha son front vers lui, comme si elle le lui offrait. 10

Ce front était si blanc et si pur, le visage tout entier rayonnait d'un si noble enthousiasme, que, par un mouvement instinctif, Valdreck, se baissant vers elle, l'effleura de ses lèvres. Elle se releva rougissante :

— Oh ! que je voudrais jouer ainsi ! s'écria-t-elle. 15

Ce mot tomba comme une douche d'eau glacée sur l'exaltation de Valdreck :

— Est-ce que vous savez le piano ? demanda-t-il, non sans une certaine anxiété.

— Un peu, bien peu ; et je serais très fâchée de mon 20 ignorance, car mon parrain adore la musique, si, en ouvrant nos fenêtres, il n'avait le bonheur de pouvoir écouter les mélodies d'un maître incomparable.

Valdreck s'inclina sans répondre.

— Cette aimable enfant, reprit M. de Mirecourt, a le 25 sentiment de la musique. Ce qui lui manque, c'est l'exercice, c'est le métier. C'est une triste chose, hélas ! que de n'être pas riche ! j'hésitais hier à faire une aussi grosse dépense que celle d'un piano ; mais le plaisir que nous avons pris tous deux à vous entendre me décide. Elle 30 aura un piano et je lui donnerai un maître. . . .

Valdreck fit un mouvement d'effroi.

— Je crains bien, monsieur, continua le vieillard, qui n'avait rien vu, que ce ne soit abuser de votre complaisance. Mais ne pourriez-vous pas nous aider de vos 35

conseils dans le choix d'un piano, et plus encore d'un professeur?

Valdreck regarda la jeune fille; ses yeux tout pleins d'une interrogation muette étaient si beaux que le
5 pauvre musicien ferma les siens pour ne pas les voir. Ainsi c'était lui que l'on chargeait du soin d'introduire un piano dans la maison, lui qui s'était sauvé de cet instrument de supplice jusqu'au fond de l'île Saint-Louis! Quel malin plaisir le destin prenait-il à le
10 mettre en contradiction avec lui-même, à le rendre ridicule à ses propres yeux!

— Je crois, monsieur, dit-il, que pour le moment, il est assez inutile de se mettre en frais d'un Pleyel ou d'un Érard. Ce clavecin suffit. Pour un professeur,
15 c'est une autre affaire, et si vous me le permettez, c'est moi qui donnerai des leçons à mademoiselle votre pupille.

— Votre offre, monsieur, est si obligeamment faite et de si bon cœur, j'en suis si heureux pour mon enfant,
20 que je ne me sens pas le courage de la refuser. Je vous prierai de régler vous-même les conditions.

— N'achevez pas, interrompit Valdreck. Je ne veux d'autre cachet que le plaisir de voisiner quelquefois en si aimable compagnie.

25 — Je ne sais si je dois accepter. . . .

— J'accepte, moi, mon père, dit la jeune fille d'un ton pénétré tout ensemble et résolu.

— Du moment que cette petite fille accepte, il ne me reste plus qu'à vous remercier. Ce sont les enfants qui
30 commandent aujourd'hui.

— A demain donc, si vous voulez, mademoiselle, dit Valdreck, prenant congé.

Pauvre Valdreck! il revint de cette visite dans un état de trouble que l'on ne saurait imaginer. C'était sa
35 vie tout entière qui allait être bouleversée par cet inci-

dent imprévu. Amoureux ? non, il ne l'était pas, il ne pouvait pas l'être. A son âge, et d'une jeune fille de vingt-trois ans, cela eût été ridicule. Pourquoi donc le préoccupait-elle à ce point ?

A force d'y réfléchir, et de tourner la situation sous 5 toutes ses faces, il en arriva à se persuader que son inquiétude d'esprit en cette affaire n'avait d'autre cause que la crainte du piano et des dérangements qu'il apporte au travail. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'à bien examiner la chose, cette explication était 10 vraie pour une bonne part.

VI.

LE cœur humain est une machine singulièrement compliquée. Les rouages qui mettent nos sentiments en jeu sont si nombreux et si enchevêtrés que le plus subtil moraliste hésite souvent à désigner le ressort d'où part
5 tel ou tel mouvement.

Valdreck était enchanté de connaître cette jeune fille et ravi de lui donner des leçons. Et cependant (arrangez cela si vous pouvez), il était furieux contre elle, et se promettait de les lui faire payer cher. Il s'excusait à ses yeux de la promesse qu'il avait imprudemment laissée échapper, en se disant que c'était pour lui
10 la seule façon de se réserver les heures de silence qu'il lui plairait, puisqu'il resterait le maître de diriger à sa fantaisie les études de la jeune fille. Et pour se prouver
15 à lui-même que c'était là le seul motif de son offre, il résolut d'être extrêmement rigoureux avec ce joli petit démon qui l'avait ensorcelé, de ne songer qu'à ses propres convenances, en ayant l'air de s'occuper d'elle.

Dès le premier jour, il donna à son orgueil d'homme
20 la satisfaction d'exécuter ce projet viril.

— Mademoiselle, dit-il à sa nouvelle élève, la première condition pour apprendre le piano, c'est de savoir l'harmonie, dont les lois se peuvent enseigner, sans le secours d'aucun instrument, dans les livres. Les études pratiques
25 ne doivent venir qu'ensuite, et encore ne les faut-il ni longues, ni répétées. Ainsi une heure d'exercices le matin, à dix heures, par exemple, (c'était l'heure de

son déjeuner), une autre à cinq heures du soir (c'était l'heure où il sortait pour aller dans le monde), c'est tout ce dont vous avez besoin pour l'instant.

Il développa longuement ce thème. La jeune fille l'écoutait, pensive ; son air méditatif signifiait assurément : Pourquoi notre excellent voisin me dit-il un tas de balivernes, dont il ne pense pas le premier mot ? Qu'y a-t-il là-dessous ? La femme la plus sotte (et ce n'était pas le cas de notre amie Jeanne) est plus fine encore dans son petit doigt que l'homme le plus malin, 5 fût-il un grand artiste dans toute sa personne. Elle n'opposa pourtant point de résistance aux désirs de son nouveau maître ; elle accepta toutes ses conditions avec reconnaissance, et ne sembla point prendre garde au ton bourru dont elles étaient faites. 15

Valdreck commença de donner des leçons d'harmonie. Il s'était juré que ses leçons seraient sèches, c'est-à-dire sans aucun accompagnement de musique exécutée au piano. Mais, quoi ! la jeune fille levait sur lui, au milieu d'une démonstration, des regards qui disaient si éloquemment : La théorie est difficile, et ne se comprend bien que si la pratique vient au secours ! Le brave musicien ne résistait pas à cette prière muette ; il se mettait au clavecin, puis, cédant la place à son élève, il lui donnait les indications nécessaires. Cette petite comédie ne 25 dura pas longtemps. Il arriva bientôt que Valdreck, à peine entré, la faisait asseoir devant le clavier, et l'écoutait jouer des exercices, de simples exercices.

Rien n'était plaisant comme de le voir commencer ses préparatifs, lorsque, à la fin de son déjeuner, il regardait 30 la pendule et voyant arriver l'heure de la leçon, il faisait les gros yeux et grognait de tout son cœur :

— Allons, bon ! encore du temps perdu ! Quel ennui ! Petite péronnelle. . . .

— Mais, monsieur, lui disait Marguerite, ne geignez 35

donc pas comme ça. Vous faites semblant d'être fâché : au fond, vous n'en pensez pas un mot. Je vous vois bien, moi, surveiller l'aiguille de l'horloge, et vous êtes enchanté quand elle marque l'heure du berceur. II

5 — Taisez-vous, Marguerite ; c'est ce qu'il faut que je vous dise.

— Je me tais, mais je pense ce que je pense.

La sottise ! se disait Valdreck en montant l'escalier quatre à quatre. Et cependant, le fait n'était pas si simple : à mesure qu'il donnait plus de leçons, il y prenait plus de plaisir, il les prolongeait, et c'était quelquefois son écolière, qui, honteuse de lui dérober un temps si précieux, l'avertissait de l'heure écoulée.

L'homme est toujours ingénieux à se trouver de spécieux prétextes aux actions dont il ne veut pas voir en face la véritable cause. Valdreck se rassura en pensant que l'écolière qui lui avait été imposée par le hasard était merveilleusement douée, qu'elle lui ferait honneur, et que c'était plaisir d'avoir affaire à des natures si exceptionnelles.

Il ne pouvait néanmoins se défendre d'une certaine inquiétude. Par une anomalie qui lui semblait inexplicable, les sons aigres du clavecin, passant à travers son plancher, troublaient son travail sans lui être désagréables à lui-même. Il se surprenait à les écouter avec ravissement. Ils interrompaient la mélodie qui commençait à poindre dans son cerveau, et il en éprouvait une secrète satisfaction. Bien mieux, s'ils tardaient à se faire entendre, il sentait je ne sais quel vide insupportable, il s'enfonçait dans un noir chagrin. Vous imaginez aisément que la jeune fille ne s'était pas longtemps enfermée dans les bornes rigoureuses que son maître lui avait prescrites. Elle se mettait à jouer quand la fantaisie lui en prenait, et il ne lui en savait pas mauvais gré, et il regrettait qu'elle ne lui prît pas plus souvent.

La pensée de ce clavecin le tourmentait par une sorte d'obsession qui lui rendait tout travail impossible.

Il put d'y échapper.

— Marguerite, dit-il un jour à sa vieille bonne, est-ce que tu ne trouves pas que nous serions beaucoup mieux 5 installés au premier qu'au second ? D'abord, il y aurait un étage de moins à monter.

— Avec ça que vous ne grimpez pas tous les jours au troisième comme un écureuil !

— Ce n'est pas pour moi que je parle, ma bonne Mar- 10 guerite, mais pour toi, dont les jambes sont vieilles.

— Dites donc plutôt tout de suite que c'est ce satané orgue de Barbarie du troisième qui vous chiffonne. Vous n'osez pas vous en plaindre parce que c'est la petite qui 15 en joue ! Ce serait moi, par supposition, qui tournerais la manivelle, vous me donneriez mon compte ; c'est cette autre chipie, vous prenez la porte. Les hommes sont toujours des hommes.

Marguerite ajouta sur ce thème beaucoup de fioritures qui auraient pu faire soupçonner qu'elle avait jadis formé, 20 sur le cœur de son maître, des desseins que le succès n'avait pas couronnés, mais cette bavarde était bonne fille. Elle remontra au musicien que, s'il était absurde de déménager, rien n'était plus simple que d'installer au premier un cabinet de travail, dont tout l'ameublement 25 consisterait en un fauteuil, deux chaises et un piano.

Les choses furent ainsi arrangées ; mais le pauvre compositeur ne recouvra pas sa tranquillité perdue. Il est très vrai qu'il n'entendait plus les notes du clavecin, mais ce silence lui était encore plus pénible. Au moins, 30 quand le son arrivait autrefois jusqu'à ses oreilles, avait-il à qui se prendre et sur quoi décharger sa mauvaise humeur. Il avait le droit de se soulager en malédictions. Mais le proverbe a raison qui affirme que là où il n'y a rien, le roi perd ses droits. Valdreck arpentait 35

la chambre en puisant avec rage de larges prises dans sa tabatière ; puis, n'en pouvant plus, furieux contre lui-même, il prenait son chapeau et s'en allait en frappant les portes avec violence.

5 — Le pauvre cher homme n'a plus sa tête, disait Marguerite.

Et madame Simonneau, et Justine sa domestique, et la fruitière du coin, et l'épicière d'en face, et les commères du voisinage répétaient toutes en chœur :

10 — Le pauvre cher homme n'a plus sa tête.

Il n'y avait que Jeanne qui ne se fût aperçue de rien : l'innocente enfant ne se doutait guère du désordre que ce malheureux clavecin avait jeté dans le cœur de son vieux maître. Elle l'eût bien volontiers échangé contre

15 un piano neuf, d'Érard ou de Pleyel. Un piano, c'était son rêve secret ! Elle n'avait osé s'en ouvrir à personne ; elle savait son parrain trop pauvre pour hasarder une si grosse dépense, elle voulait lui épargner la douleur d'un refus.

20 Les notes sèches de son éternel clavecin finirent par l'agacer ; quelques touches cessèrent de rendre des sons ; ce fut le coup de grâce. Une après-midi, Valdreck la trouva boudant sur sa chaise et pleurant presque. Elle se mit à la leçon d'un air contraint ; elle ne savait pas
25 le morceau qu'on lui avait donné à étudier :

— Il me semble, mademoiselle, que vous vous relâchez un peu de votre ardeur première, lui dit le musicien ; seriez-vous malade ?

Elle ne put s'empêcher de répondre :

30 — C'est ce clavecin qui est malade, et bien malade.

Le mot lui avait échappé, elle rougit ; puis des larmes coulèrent de ses yeux :

— Pardonnez-moi, je vous prie, dit-elle, ce mouvement de chagrin ; j'ai tort. C'est une triste façon de vous
35 remercier des bontés charmantes que vous avez toujours

eues pour moi. Mais enfin, tout mal a son bon côté, et je ne vous dérangerai plus de votre travail, en vous importunant, comme je faisais, par nos exercices. Si vous voulez le permettre, je suis un peu souffrante aujourd'hui, nous en resterons là.

5

Valdreck laissa la jeune fille aux mains de son vieux parrain, qui s'empressait autour d'elle, et se retira consterné. Il y avait tant d'accablement sur son visage et dans sa contenance, que Marguerite, le voyant tomber sur son fauteuil, lui demanda de son air de compassion narquoise :

— Voyons ! qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Il y a, dit Valdreck, répondant bien plus à sa propre pensée qu'à la gouvernante, il y a qu'elle ne jouera plus du clavecin.

15

— Eh bien ! vous devez être enchanté, puisque vous ne pouvez pas le souffrir.

On eût dit que ces mots éveillaient Valdreck en sursaut.

— Veux-tu bien te sauver à ta cuisine ! s'écria-t-il.

20

Au fait, Marguerite avait raison. Il aurait dû être enchanté : il était au comble de ses vœux, il recouvrait le silence, la paix et le travail. N'était-ce pas ce qu'il avait toujours désiré, ce qu'il était venu chercher au fond de l'île Saint-Louis ? N'était-ce pas pour jouir de cette tranquillité qu'il avait loué deux appartements ? Il n'avait qu'à ne se plus mêler de la chose. Ce n'était pas sa faute si elle n'avait pas de quoi se payer un piano.

25

— Et elle va pleurer ! s'écria-t-il. J'ai vu des larmes dans ses yeux. Pauvre fille ! Je ne suis donc qu'un vieil égoïste ! je sacrifie à mes manies le bonheur de cette aimable créature ! elle n'a pas d'autre plaisir au monde et je le lui enlève ! C'est qu'elle est douée, la chère enfant ! elle est artiste ! et je lui refuse un piano ! un méchant piano ! . . .

35

VII.

COMME il en était là de ses réflexions, Marguerite entra.

— Monsieur aura-t-il quelqu'un à dîner ? demanda-t-elle.

— Et pourquoi aurais-je quelqu'un à dîner ? répondit-
5 il d'un ton bourru.

— Dame ! c'est que ce jour-là . . . , souvent . . .
monsieur. . . .

— De quel jour parlez-vous ? sempiternelle bavarde !

— Enfin, quoi ! c'est votre fête aujourd'hui, et j'avais
10 pensé. . . .

— Ah ! c'est ma fête ! s'écria-t-il ; eh bien ! je vais me
la payer !

Et se jetant sur son chapeau, il sortit comme un trait.

— Décidément, il a quelque chose . . . murmura Mar-
15 guerite.

Le lendemain, Valdreck marqua plus d'inquiétude qu'il n'en avait jamais montré. A chaque instant il ouvrait la fenêtre et se penchait en dehors ; il semblait écouter si personne ne venait. D'autres fois, il se glis-
20 sait à pas de loup sur le palier, et regardait par-dessus la rampe, interrogeant l'espace. Tous ces tours avaient excité au plus haut point la curiosité de Marguerite, qui guignait son maître du coin de l'œil et se touchait le front en branlant la tête.

25 Tout à coup, le bruit d'une voiture s'arrêtant devant la porte cochère le fit tressaillir ; il bondit jusqu'à la porte suivi de Marguerite, que l'inquiétude dévorait. II

arriva assez à temps pour voir deux hommes qui débarquaient avec soin du fond de leur voiture une caisse de piano.

— Doucement, répétait Valdreck, doucement.

L'opération ne fut pas plus tôt terminée et le piano à 5 terre que Valdreck s'écria avec colère :

— Mais il y a erreur ! ce n'est pas le piano que j'ai choisi.

— C'est celui-là qu'on nous a dit d'apporter.

— Je n'en veux pas ! remportez-le. 10

Une voix de femme intervint, la propre voix de madame Simonneau, qui, au bruit, accourait essoufflée :

— Remporter mon piano ! s'écria-t-elle, et pourquoi cela ?

— Votre piano, madame ! demanda le musicien stupé- 15 fait.

— Eh ! oui ! mon piano. Est-ce que je n'ai plus le droit à présent d'avoir un piano comme tout le monde ? Par ici, mes amis, par ici.

Elle indiquait aux hommes de peine la porte du rez-de-chaussée. Valdreck courut à la dame et, lui serrant le bras avec force :

— Pour qui ce piano, madame ? pour qui ? ce n'est pas pour vous, j'imagine.

— Naturellement. Quelle bêtise ! c'est pour mon 25 neveu. . . .

— Quel neveu ?

— Vous savez bien . . . , mon neveu . . . , celui qui est à l'armée d'Afrique . . . , un fier gars. . . .

Et s'interrompant pour parler aux hommes : 30

— Là . . . , disait-elle, le long de cette muraille . . . prenez garde de rien abîmer.

Elle releva le couvercle :

Il est vraiment beau tout de même, dit-elle en l'admi- rant. 35

— Votre neveu ?

— Qui vous parle de mon neveu ? le piano, un Burkhardt, mon cher, douze cents francs ; payé comptant, rien que cela. Voulez-vous l'essayer, pour voir ?

5 A cette proposition, qui avait l'air d'une amère ironie, Valdreck bondit en arrière.

— Ce neveu est donc musicien ? s'écria-t-il impétueusement.

— Un peu, mon neveu ! répondit-elle en riant de tout
10 son cœur à sa plaisanterie.

— Il emporte alors un piano dans son sac de soldat ?

— Quelle bêtise ! non, il joue de la flûte.

— Et c'est pour cela que vous lui achetez un piano ?

— Qui peut le plus peut le moins. C'est autrement
15 difficile de jouer des airs en soufflant dans un petit trou que de taper sur ce râtelier d'Anglaise. Tenez ! moi, je n'ai jamais appris ; eh bien ! je sais *Au clair de la lune* avec un doigt. Vous allez voir, c'est très gentil.

Valdreck se précipita sur le piano, qu'il ferma avec
20 violence, et marchant sur la pauvre femme, qui reculait d'instinct :

— Mais, madame, s'écria-t-il, voilà des choses qui ne se font pas ! Quoi ! je viens chez vous, au fond de l'île Saint-Louis, dans une maison d'air respectable, j'y loue
25 deux appartements, et vous achetez un piano !

— Mais ça n'a pas le moindre rapport !

— Pas le moindre rapport ! Mais si je me suis mis deux loyers sur les bras, c'est uniquement pour ne pas avoir de piano sur ma tête ni sous mes pieds, le piano
30 est un vice rédhibitoire.

— Vous en jouez toute la journée !

— C'est précisément pour cela que je ne veux pas que personne autre en joue. Moi, mon bruit ne m'incommode pas. Celui des voisins m'est odieux. Si ce piano reste ici,
35 je déchire mon bail, je déménage, c'est une trahison.

— Vous êtes un drôle de particulier ! vous faites semblant d'adorer le piano : on en achète un pour vous être agréable ; et vous vous enlevez comme une soupe au lait. Est-ce que sans vous j'aurais jamais songé à donner mon bon argent contre cette grande guimbarde ? C'est pour 5
vous ce que j'en ai fait. Je m'étais dit : il aime le piano, mon neveu va venir. . . .

— Allez à tous les diables, avec votre neveu et votre piano. Je ne sais qui me retient de le mettre en pièces.

— Ah ! mais, pas de ça, Lisette ! un piano de douze 10
cents francs !

Et elle se jeta résolûment devant son Burkhart, les mains tendues, prête à le défendre, jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Le bruit d'une voiture qui s'arrêta à la porte d'entrée 15
la tira de cette posture belliqueuse, et mit fin à la scène. Elle alla voir ce qu'il y avait de nouveau :

— Tiens ! s'écria-t-elle étonnée, on dirait encore une
voiture à piano. On se trompe, sans doute. Je n'en ai
demandé qu'un. 20

L'homme qui conduisait sauta à bas du siège.

— Mademoiselle Jeanne d'Esgrigny, est-ce ici ? de-
manda-t-il.

— Oui, monsieur, au troisième.

A ce moment Valdreck se montra : 25

— Ah ! c'est vous, monsieur Valdreck, lui dit l'homme
avec une bonhomie joyeuse. Le patron m'a chargé de
vous dire que vous auriez un fameux piano, tout ce qu'il
y a de plus sterling en fait de piano, et pour pas cher,
vous pouvez vous en vanter. 30

— C'est bon ! c'est bon ! disait Valdreck, baissant le
nez, du ton d'un homme qui veut en finir vite. Faites
votre commission, j'ai à sortir.

Madame Simonneau écoutait, stupéfaite. Elle hésitait
à comprendre. Elle interrogeait d'un long regard Mar- 35

guerite, qui, répétant son geste familier, porta son index à son front en levant les épaules. Elle finit par éclater de rire.

— Ainsi, dit-elle, prenant le bras de Valdreck, qu'elle
5 fit tourner sur lui-même comme un toton, ainsi le piano vous dérange, et vous en achetez pour les demoiselles. Il paraît que le piano des nièces vous est moins désagréable que celui des neveux. Sous vos pieds, il n'en faut pas ; mais sur votre tête, ça vous va très bien. Si je vous
10 menaçais pourtant de mettre le vôtre en morceaux, qu'est-ce que vous diriez ?

Hélas ! Valdreck ne disait rien ; il avait tout doucement détaché son bras de l'étau où le serrait l'ex-marchande de carottes, et il s'était esquivé, la mine un peu
15 piteuse. Il ne connaissait d'autre recours, dans les embarras de la vie, que de se détendre les nerfs et de se calmer le sang par un rapide tour de promenade.

Il ne rentra que pour l'heure du dîner, se défila le long du mur pour n'être pas aperçu de la terrible
20 madame Simonneau, ouvrit sans bruit la porte de son appartement, et se glissa, d'un pas suspendu, dans son cabinet de travail. Arrivé là, il ne put retenir un cri : un cri d'admiration et de joie. Au milieu de la chambre se dressait le clavecin de Marie-Antoinette, ce clavecin,
25 le secret objet de ses convoitises d'artiste.

Sur la table de l'instrument s'étalait, dans un vase de vieux sèvres, dont il lui était arrivé un jour de louer l'élégance, un énorme bouquet de roses qui embaumaient.

30 Au vase était accotée une carte, sur laquelle Valdreck déchiffra ces mots, écrits d'une petite écriture serrée et fine :

“ Mademoiselle Jeanne d'Esgrigny prie son digne maître, M. Valdreck, d'accepter cet humble souvenir d'une
35 profonde reconnaissance et d'une sincère affection.”

Le pauvre homme jeta autour de lui un regard soup-
 çonneux pour s'assurer qu'il n'était point épié par Mar-
 guerite ; il baisa les lignes tracées par la main blanche
 de sa petite amie et qui lui apportaient comme un par-
 fum d'elle ; et, sans plus songer à tous ses ennuis de la 5
 journée, il s'assit devant son clavecin.

Il y avait longtemps qu'il cherchait une mélodie qui
 pût s'adapter à ces vers délicieux de Malherbe :

Ils s'en vont, ces rois de ma vie,
 Ces yeux, ces beaux yeux,
 Dont l'éclat fait pâlir d'envie
 Ceux mêmes des cieux.

10

Il n'avait jamais rien pu trouver d'assez expressif,
 rien qui satisfît son goût d'artiste. A peine eut-il
 essayé un accord, que la phrase mélodique jaillit tout 15
 entière sous ses doigts, une phrase inspirée, d'une mélan-
 colie inexprimable, qui est restée un des plus aimables
 bijoux de l'art contemporain. Il se hâta de la transcrire,
 mit les paroles au-dessous, puis la date, l'heure, et signa.

Quelle idée lui passa par le cerveau ? Je ne sais ; 20
 mais il écarta du doigt la feuille humide et demeura
 quelque temps perdu dans ses rêveries. Il reprit le
 papier et, en tête du morceau, il écrivit rapidement :

— *A mademoiselle Jeanne d'Esgrigny.*

Et sonnait Marguerite :

25

— Porte cela au troisième, lui dit-il.

— Oh ! monsieur ! . . . fit Marguerite d'un air scan-
 dalisé.

— Pas un mot, ou je vous chasse ; entendez-vous ? je
 vous chasse. 30

— C'est bien, on y va, dit Marguerite.

La soirée fut charmante ce jour-là : l'air était tiède, et
 le soleil illuminait les toits de ses rayons de feu. Val-
 dreck ouvrit sa fenêtre et s'accouda sur la barre d'appui. 34

Il n'était pas là depuis dix minutes, qu'il eut l'ineffable bonheur d'entendre une voix jeune, fraîche, émue, qui chantait avec une charmante gaucherie d'accent :

5 Ils s'en vont, ces rois de ma vie,
 Ces yeux, ces beaux yeux, '
 Dont l'éclat fait pâlir d'envie
 Ceux mêmes des cieux.

Tout son cœur se fondit ; il s'abîma dans la contemplation du ciel, où commençait à poindre un blanchâtre
10 croissant de lune. Il s'égarait déjà dans les plaines sacrées de la fantaisie, cueillant sur son chemin les étoiles d'or qu'il y rencontrait, quand un bruit sec le rappela cruellement à la réalité.

De l'appartement du dessous montait l'air de *Au clair*
15 *de la lune*, joué d'un seul doigt sur le piano de madame Simonneau. Il se rejeta en arrière, et comme Marguerite entraît au même moment, portant le café sur un plateau :

— Veux-tu bien fermer la fenêtre ! s'écria-t-il, furieux.
20 — Allons ! voilà encore monsieur dans ses lubies, soupira Marguerite.

Et elle ferma la fenêtre.

VIII.

LE terrible neveu de madame Simonneau ne tarda guère à faire son apparition. Un soir que tout dormait dans la maison silencieuse, le rez-de-chaussée retentit d'éclats de voix qui montèrent d'étage en étage, annonçant la nouvelle depuis trois jours attendue. C'était la 5 bonne dame qui installait à grand fracas le capitaine dans l'appartement qu'elle lui avait réservé. Elle ne laissait pas d'être, dans toutes les circonstances de la vie, expansive et bruyante. Vous jugez si un événement aussi considérable mit sa cervelle à l'envers et sa 10 langue en mouvement. Ce fut, durant plus d'une heure, un remue-ménage de malles traînées par les chambres, de fauteuils changés de place, de portes ouvertes et fermées avec violence, d'exclamations de joie, de gros baisers sonores, et pour couronner le tout, de gammes s'envolant 15 du piano qu'on semblait essayer.

Valdreck se tournait et se retournait rageusement entre ses draps :—C'est lui, se disait-il, le voilà, ce misérable croquenote, ce flûtiste de malheur, ce maudit zouave ! Mais que font les Arabes, qu'ils ne lui ont pas 20 envoyé une bonne balle quelque part ! Enfin ! ce ne sera qu'un moment à passer ! Son congé ne saurait être long ! L'Algérie le réclame, ce guerrier ! il faudra bien qu'il reparte ! le tout est de ne pas le voir d'ici-là, de le fuir comme la peste ! et quand il se sera remis en 25 route, bon voyage ! on reprendra le paisible train de vie si malencontreusement interrompu par ce fâcheux.

Sur cette idée consolante Valdreck se rendormit. Il déjeuna même de grand appétit, sans plus songer à l'incident de la nuit dernière qu'on ne se préoccupe d'un mauvais rêve dissipé par les premiers rayons du matin.

5 Il fut tiré de sa quiétude par un coup de sonnette :

— Monsieur, revint dire Marguerite, qui était allée ouvrir, c'est le voisin d'en bas qui demande à parler à monsieur.

— Le voisin d'en bas ?

10 — Oui, monsieur.

— Et tu as répondu, j'imagine, que je n'étais pas chez moi !

— Non, monsieur.

— Comment ? non ! Tu sais bien que je n'y suis dans
15 l'après-midi pour personne ; et pour lui, jamais.

— Comment voulez-vous que je lui dise que vous n'y êtes pas ? Il habite au-dessous de vous, il sait bien que vous y êtes. Ce serait une malhonnêteté. Et puis il est très gentil, ce militaire. Je vous assure que vous aurez

20 plaisir à le voir.

— Allons ! dis-lui d'entrer, vieille sotte, puisqu'il n'y a plus moyen de faire autrement.

Valdreck s'arma de son visage le plus grognon, de son ton le plus bougonnant, il se hérissa en boule pour bien
25 montrer à cet indiscret visiteur combien sa politesse lui était importune.

— Monsieur Charles Férot, annonça la bonne.

Celui qui portait ce nom n'était rien moins que le soudard qu'avait rêvé le maître de musique dans un
30 accès de méchante humeur. C'était un grand beau jeune homme, qui marquait trente ans à peine, de taille svelte, aisé en sa démarche, l'œil intelligent, ouvert, et d'une pénétrante douceur qui était d'autant plus remarquable que sur le visage bronzé par le soleil éclatait une fierté
35 mâle. Le regard d'un rêveur sous le front d'un soldat.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit le jeune officier, de forcer ainsi votre porte sans être connu de vous, sans même vous avoir été présenté par madame Simonneau, qui est ma tante, et j'ajouterai, monsieur, une de vos plus ferventes admiratrices. Mais j'ai cru comprendre 5 à un mot qui lui est échappé dans la conversation d'hier, que le bruit du piano, vous dérangeant de vos occupations, vous était incommode. Je serais désolé de troubler en rien votre travail, et c'est pour cela que je viens tout franchement, tout simplement, vous de- 10 mander s'il vous est plus agréable que ce piano, fort mal à propos acheté par ma tante, à mon intention, reste sévèrement fermé tout le temps que j'aurai l'honneur de rester le voisin d'un des plus illustres maîtres de l'art moderne. 15

Tout est sujet d'agacement aux gens mal disposés. Aussi fut-ce d'un air affreusement maussade que Valdreck répondit :

— Je n'ai pas le droit d'exiger ce sacrifice.

— Le sacrifice est bien léger ; je voudrais, monsieur, 20 qu'il fût plus grand pour avoir plus de plaisir encore à vous le faire.

— Oh ! mon Dieu ! grommela Valdreck toujours irrité, le piano . . . la flûte . . . vous sentez, c'est tout un pour moi : entre les bruits désagréables, je ne fais pas de 25 différence.

— Je vois, dit l'officier en souriant, que ma chère tante a gardé l'habitude très hygiénique de ne pas se laisser étouffer par un secret. Elle vous a parlé de mon faible pour la flûte. 30

— Je savais bien que jouer de la flûte était une maladie, j'ignorais encore qu'on dût la tenir secrète.

— Il n'y a en effet rien de secret dans la maladie dont je suis affligé. Que voulez-vous, monsieur, il faut pardonner aux militaires leur goût pour ces distractions 35

charmantes qui leur aident à supporter les longues heures de l'exil et de la solitude. Quand on se trouve relégué toute une saison dans un coin perdu de l'Afrique, sans autre conversation que le hurlement lointain des chacals, sans autre amusement qu'une alerte, qui vient par intervalles rompre la monotonie de l'existence, un ciel implacablement bleu sur la tête, et devant les yeux l'éternelle et chagrinante vue d'un paysage aride, ce serait à mourir d'ennui si par quelque artifice on n'ouvrait pas à l'imagination des horizons plus variés et plus vastes. Aux uns la rêverie suffit, d'autres préfèrent se livrer à la fée aux yeux verts ; quelques-uns portent dans leur poche un volume de poésies cent fois lues ; moi, j'avais une flûte.

Je sais bien qu'on se représente malaisément un officier français jouant de la flûte comme un simple berger d'Arcadie. Mais là-bas, sur la lisière du Sahara algérien, on est moins sensible au ridicule. Je vous assure que mes camarades ne riaient point de mon pauvre instrument, les soldats le connaissaient bien ; il les avait fait danser plus d'une fois sur des airs de France. Un jour, dans la mêlée d'un combat, il m'arriva de le perdre. Un Arabe s'en était emparé. Ce fut désespoir chez mes hommes. Ils se lancèrent à la poursuite des fuyards, et après une course de tous les diables, ils me rapportèrent ma flûte, avec l'Arabe qui l'avait enlevée. Ce jour-là, je leur jouai en récompense tout ce qu'ils voulurent, et je puis vous assurer que jamais soliste ne fut applaudi de meilleur cœur et par de plus braves gens. Je crois même que j'eus l'honneur de faire la conquête de l'Arabe, car nous vîmes tous tomber des larmes de ses yeux, tandis qu'il écoutait un des airs de son pays, que j'avais transcrits pour la flûte.

— Ah ! dit Valdreck, vous vous êtes occupé de musique arabe ?

— Mais oui, je me suis amusé à recueillir la plupart des mélodies nationales de l'Orient, et quoiqu'elles soient assez difficiles à noter, car nous manquons de signes pour exprimer quelques intervalles de ton fort en usage chez eux, je me flatte d'avoir mené à bien ce petit travail. 5
Je vous demanderai la permission de vous le communiquer, s'il peut vous être agréable.

Valdreck répondit qu'il serait en effet bien aise de consulter ce manuscrit. Il s'occupait en ce moment même d'une grande composition musicale qu'il voulait 10 revêtir des couleurs de l'Orient. Rien ne pouvait lui être plus agréable que cette offre. La glace se trouva donc rompue entre les deux voisins, et l'on continua de part et d'autre, avec moins de gêne, la conversation commencée non sans quelque aigreur. Le maître pria le 15 jeune officier de se mettre au piano et de lui jouer une des mélodies de son répertoire arabe. L'autre ne se fit pas prier et il chanta d'une voix très juste, en s'accompagnant lui-même, les paroles qui servaient de texte à l'air. Valdreck l'écouta avec un plaisir visible, et quand 20 l'autre eut fini, au lieu de perdre son temps en compliments vains, il s'assit à son tour sur le tabouret, sans plus faire attention à son hôte, reprit le thème qu'il venait d'entendre, et, s'abandonnant à la verve de son inspiration, il l'enrichit de développements nouveaux, et 25 improvisa une délicieuse fantaisie, toute parfumée des rêves de l'Orient.

— Bravo, maître, bravo, s'écria Férot avec transport quand, après avoir frappé la dernière note, il eut fermé le piano. 30

— Oui, c'est assez gentil, dit Valdreck satisfait.

Ils causèrent quelques instants encore. Le jeune officier trouva moyen d'entremêler l'entretien de quelques éloges délicats à l'adresse du musicien, et qui lui furent d'autant plus sensibles qu'ils semblaient partir d'un 35

homme à la fois compétent et sincère. Il témoigna son chagrin de n'avoir pas vu la dernière œuvre de Valdreck, la seule qu'il n'eût pas le plaisir de connaître. Elle avait été représentée tandis qu'il vivait
5 en Algérie, loin du monde civilisé. Valdreck promit que le jour où l'Opéra-Comique la donnerait, il enverrait une loge à madame Simonneau, et tous deux se séparèrent, enchantés l'un de l'autre, après s'être donné une cordiale poignée de main.

10 — Eh bien ! dit Valdreck à Marguerite, le soir même en dinant, il est très aimable, ce garçon ; il sait la musique, et pourvu qu'il n'en fasse pas, ce sera un voisin charmant.

Trois jours se passèrent, durant lesquels flûte et
15 piano restèrent absolument muets. Valdreck n'eut de nouvelles de son obligeant voisin que grâce à un cahier de musique que le jeune officier lui fit passer, avec un court billet d'envoi, par l'intermédiaire de Justine, la femme de chambre de sa tante. Valdreck
20 nageait dans la joie ; il avait repris le cours de ses occupations quotidiennes et recouvré toute la sérénité de sa vie ordinaire : ses inquiétudes avaient disparu.

On apporta un beau matin à madame Simonneau une
25 lettre ainsi conçue :

“ Chère Madame,

“ L'Opéra-Comique donne ce soir la pièce de votre serviteur. Monsieur votre neveu a bien voulu me témoigner le désir de la voir. Je pense que vous
30 aurez quelque plaisir à l'accompagner. J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint un coupon de loge, dont toutes les places restent à votre disposition. Je me ferai un plaisir d'aller, dans un des entr'actes, vous présenter
34 mes respects et mes amitiés.

“Je vous prie d’agréer, avec mes excuses pour l’algarade de l’autre jour, l’assurance de mes meilleurs sentiments.

“Votre vieux musicien,

“VALDRECK.” 5

IX.

LES joues de madame Simonneau s'empourprèrent de joie et d'orgueil à la lecture de ce billet. Elle s'engouffra, comme une trombe, chez son neveu, et lui tendit la lettre qu'elle venait de recevoir.

5 — Il y six places, lui dit-elle; qui allons-nous emmener?

— Mais je crois me rappeler que les loges de six places dans les théâtres parisiens ressemblent assez à ces salons de cent couverts, où l'on tient vingt-cinq en
10 se serrant un peu; nous ferons bien de n'emmener qu'une personne avec nous, et de garder la quatrième place pour M. Valdreck, s'il lui prend fantaisie de venir entendre un acte dans sa loge.

— Tu ne connais pas le père Valdreck! c'est un vieux
15 loup, une espèce de maniaque! il se fourre toujours, tout seul, dans un fond de trou sombre pour écouter sa musique. Il ne viendra pas, tu peux en être sûr. Il a trop peur des compliments. Le jour de la répétition générale—car j'ai assisté à la répétition générale (il vou-
20 lait avoir mon avis)—il s'était caché dans l'ombre d'une baignoire; personne n'a pu le découvrir. C'est un original. S'il vient dans l'entr'acte, comme il le promet, ce sera tout le bout du monde. Il nous reste donc deux places à offrir. Si nous emmenions la petite voisine d'en
25 haut?

— Qu'est-ce que c'est que la petite voisine d'en haut?

— Mademoiselle Jeanne d'Esgrigny, dont tu entends

le piano une partie de la journée. Car, à elle tout lui est permis. Elle a droit de faire du bruit tant qu'elle veut. Ça n'incommodé pas ce hibou de Valdreck.

— Emmenons mademoiselle Jeanne, dit Férot, qui préférerait encore une inconnue jeune et bien élevée aux 5 caricatures qui ornaient le salon de sa tante.

— C'est qu'elle a déjà vu la pièce une fois, objecta madame Simonneau.

— Ce n'est pas une raison, ma tante. Un opéra ne se goûte bien qu'après trois ou quatre auditions, quand on 10 est déjà familiarisé avec l'œuvre.

— Ça, c'est vrai. Ainsi, moi, j'ai déjà vu deux fois la *Dame blanche*; eh bien! tu me croiras si tu veux, je la reverrais une troisième.

— C'est que toi, ma tante, tu as le goût de la musique, 15 dit le jeune homme avec un sérieux parfait.

— Ça, c'est encore vrai. Mais la petite aussi, il faut lui rendre justice, elle a du goût. Eh bien! c'est dit: je m'en vais lui offrir de l'emmenner avec son vieux bon-homme de parrain. Il ne viendra pas; il ne peut plus 20 bouger, mais il me la confiera volontiers. Il aime que sa fille s'amuse. Elle n'a pas déjà tant de distractions, la pauvre chère enfant! Et quant à la quatrième place...

— A tout hasard, laissons-la libre pour M. Valdreck, interrompit le neveu, qui se défiait, non sans raison, des 25 amis de sa tante.

Et il écrivit tout de suite au vieux musicien, pour le remercier, un mot aimable, où il le prévenait qu'on lui garderait une place dans sa loge, avec une secrète espérance qu'il voudrait bien ne pas s'en tenir à la lettre de 30 sa promesse et leur donner mieux qu'un entr'acte.

— Compte là-dessus! maugréa Valdreck en lisant ce billet.

Le soir venu, il alla, selon son habitude, s'enfouir dans le fond d'une baignoire, d'où il pouvait suivre à 35

la fois sans être beaucoup troublé et la représentation de l'œuvre sur la scène et les impressions qui se reflétaient sur le visage des spectateurs. Il commença de fouiller les loges avec sa lorgnette, et tout à coup il tressaillit.

- 5 Il venait d'apercevoir Jeanne, fraîche, rose, avec cette animation des yeux et cet éclat du teint que donne aux jeunes filles le plaisir toujours nouveau du spectacle. Il n'était pas grand clerc en fait de toilette, et il lui aurait été bien difficile d'analyser celle que portait Jeanne.
- 10 Mais elle lui parut charmante, et il se fût volontiers abîmé dans la contemplation de cette aimable personne, qu'il pouvait se donner le plaisir de regarder longuement, dont il lui était permis de s'enivrer en silence, si une pensée importune ne se fût tout à coup
- 15 dressée devant son esprit, sous forme de point d'interrogation.

— Pourquoi donc était-elle de la partie ? quel besoin madame Simonneau avait-elle de la convier à cette représentation ? à quel sentiment secret avait-elle obéi ?

- 20 Tandis qu'il s'ingéniait à résoudre ces questions, l'officier, qui était sorti un moment, entra dans la loge, et Valdreck le vit qui offrait à la jeune fille un objet qui lui fit l'effet d'être une boîte de bonbons. Jeanne remercia d'un sourire, ouvrit la boîte, et la présenta à la
- 25 tante. . . .

- Oh ! la tante ! c'était elle évidemment qui avait eu cette déplorable idée de réunir ainsi, dans la même loge, tout un soir, ces deux jeunes gens qui ne se connaissaient pas, qui ne se seraient sans doute jamais connus sans
- 30 cette circonstance. L'extravagante ! la folle ! la sotte ! elle étranglait dans une affreuse robe verte, trop serrée à la taille ; son visage, d'un cramoisi apoplectique, éclatait comme une rouge pivoine, sous un chapeau d'un bleu cru, que surmontait un oiseau de paradis. Les
- 35 hommes de l'orchestre se la montraient en souriant.

Valdreck, à la voir de loin respirer avec force, comme une personne sanglée dans un corset trop étroit, se flatta un instant de l'espérance que la toile ne se lèverait pas avant qu'un coup de sang eût coupé court aux pressentiments funestes dont il venait de se sentir atteint.

5

Mais le chef d'orchestre prit son bâton et l'ouverture tout entière s'acheva sans qu'aucun accident se fût produit. La toile se leva, et le vieux musicien, qui connaissait de reste la partition, garda sa lorgnette obstinément braquée sur le couple qui avait le privilège de le préoc- 10
cuper. La jeune fille écoutait avec une attention profonde : les passions exprimées sur la scène se reflétaient sur son beau visage ; parfois elle riait d'un joli et franc rire qui découvrait ses dents blanches, et souvent il passait comme un éclair de flamme dans ses yeux humides. 15
Il n'y avait pas à en douter ; elle était tout entière à l'œuvre.

Mais le jeune homme ! Ah ! le jeune homme, il s'était placé, comme la bienséance lui en faisait un devoir, juste derrière sa tante ; mais au lieu de regarder droit devant 20
lui, par-dessus l'oiseau de paradis qui s'envolait du chapeau de la vénérable douairière, pourquoi tenait-il ses yeux obstinément fixés dans une direction où il rencontrait, non l'acteur en scène, mais trois ou quatre petits groupes de poils follets, qui se jouaient sur la nuque 25
baissée de Jeanne ? Ce léger duvet de cheveux blonds, gentiment frisés, Valdreck le connaissait bien, pour l'avoir souvent admiré, tandis qu'il se tenait derrière son élève assise au piano. La vue sans doute en appartenait à tout le monde, et ce n'était pas là un lot réservé pour 30
lui seul ; d'où vient pourtant qu'il éprouva je ne sais quel cuisant déplaisir à constater cette attention persistante ? pourquoi se surprit-il grommelant tout le long de l'acte de muettes imprécations contre ceux qui s'en viennent au théâtre pour ne pas écouter ; qui pré- 35

tendent aimer la musique et qui pensent à autre chose, quand on en joue?

A la chute du rideau, Jeanne prit sa lorgnette et parcourut la salle. Ce geste rasséréna Valdreck et jeta
5 un doux baume sur sa blessure.

— C'est moi qu'elle cherche, se dit-il.

C'était lui en effet. Il eut bonne envie de monter faire une visite à ces dames. Mais au moment de se faire ouvrir la loge, il se trouva pris de je ne sais
10 quelle inquiétude, mêlée de fausse honte. Il eut peur, tout comme un collégien, redescendit sans entrer, et courut se renfermer à nouveau dans son observatoire.

Le deuxième acte du *Tonnelier de Nuremberg* est le meilleur des trois, et l'un des plus aimables joyaux de
15 l'opéra-comique français. Il s'y trouve un duo d'amour, d'une couleur rêveuse, qui, le premier soir, excita de longs transports dans le public, que l'on bîsse encore toutes les fois que les artistes savent le faire valoir, et qui, même après être devenu populaire, n'a encore rien
20 perdu de son charme. Il a résisté aux orgues de Barbarie.

Aux premières mesures de la ritournelle qui ouvrait la mélodie, l'horrible madame Simonneau se mit à dodeliner la tête, à battre la mesure, avec l'air capable d'une
25 femme qui a déjà vu la pièce, et elle poussa Jeanne du coude en guise de mystérieux avertissement. Valdreck la donnait de bon cœur à tous les diables; mais il eut la satisfaction de voir que tout le remue-ménage de cette vieille folle ne tirait pas Jeanne de l'extase où elle sem-
30 blait plongée. La jeune fille écoutait avec ardeur et ravissement: elle s'imprégnait de cette musique, et au dernier vers:

Je t'aime à mourir pour toi!

34 son cœur parut déborder; elle tourna les yeux, comme

si elle voulait trouver une âme où décharger le trop-plein de son émotion, et rencontra ceux du jeune officier, qui brillaient tout humides du même attendrissement ; ce ne fut qu'un éclair, elle se retourna, en rougissant beaucoup, et s'enfonça le visage dans son mouchoir. L'autre essuya 5 prestement, d'un revers de main, une larme qui venait d'éclore au bord de ses paupières, et cacha sa confusion derrière l'oiseau de paradis de sa tante.

Cette larme tomba, comme une goutte de feu, sur le cœur du pauvre Valdreck. Ainsi donc, c'était lui qui 10 avait donné cette loge, pour qu'ils se prissent d'amour l'un pour l'autre ; c'était lui dont la musique servait d'intermédiaire à cette passion naissante ; c'était lui qui avait fiancé leurs deux cœurs, en attendant sans doute qu'il joignît leurs mains. Il y avait là de quoi s'arra- 15 cher les cheveux !

Ses cheveux, hélas ! ils étaient tout gris. Ils lui disaient, ces cheveux de malheur, qu'il faut laisser l'amour aux jeunes gens ; et voici que les beaux vers de Racan, auxquels il avait jadis essayé d'adapter un 20 récitatif, lui remontaient à la mémoire :

Tircis, il s'en va temps de prendre ta retraite ;

La course de tes jours est plus d'à moitié faite. . . .

Les notes de ce récitatif chantèrent dans son cerveau ; qu'elles lui parurent faibles et dénuées de sentiment ! 25 elles n'exprimaient qu'une mélancolie douce ; elles auraient dû être empreintes d'une douleur amère, poignante, inexorable. Il souffrait comme un damné.

Mais pourquoi souffrait-il ? il aurait dû être ravi au contraire. N'est-ce pas un privilège sacré de l'art 30 d'ouvrir l'âme des initiés et même parfois des profanes aux émotions tendres, de faire jaillir du fond de leurs cœurs la source de l'idéal ? N'est-ce pas une des plus poétiques légendes qu'ait inventées l'imagination hu- 34

maine, celle de Francesca de Rimini, à qui l'amour fut révélé par un poëme lu à deux ? Lui aussi, il avait accompli ce miracle charmant d'éveiller l'alouette qui allait accompagner de ses chants les transports de Romeo et Juliette. Y a-t-il pour un véritable artiste un triomphe qui soit à la fois plus doux et plus grand ? D'où vient donc qu'il y sentait je ne sais quel arrière-goût d'amertume ? pourquoi ne pouvait-il tenir en place, s'agitant sur sa chaise, et ne se décidant pas néanmoins à sortir !

Le second entr'acte s'écoula au milieu de ces réflexions moroses et de ces cruelles perplexités. Il ne put prendre sur lui d'aller dans cette loge, pour y jouer peut-être le rôle de ce triste personnage que les Italiens, dans leur langue faite exclusivement pour l'amour, ont nommé le *terzo incommodo*. Il s'enfuit brusquement du théâtre, quand la toile se leva sur le troisième acte, qui était, comme il arrive presque toujours dans les opéras-comiques, le plus faible des trois. Il rentra chez lui, tout barbouillé d'une mélancolie noire, à laquelle il ne comprenait rien, et se promena longtemps par la chambre, en proie à un sombre chagrin que la nuit, rayée à peine par une seule bougie, semblait rendre plus épais encore.

Il entendit grincer dans la serrure la clef de la grosse porte d'entrée, qui tourna avec bruit sur ses gonds ; à la suite, des éclats de rire, un murmure d'adieux au bas de l'escalier, puis un bruit léger de pas sur les marches, le frôlement d'une porte ouverte avec précaution, puis plus rien. Il n'avait plus qu'à se coucher ; il se déshabilla et souffla sa lumière. Mais voilà que, dans l'obscurité, un bruissement de sons étouffés monta vers lui ; c'était comme la plainte vague du piano effleuré par une aile d'oiseau craintif. Il retint son souffle et tendit l'oreille. Il reconnut dans ce

vapoureux soupir de la nuit quelques notes de sa mélodie :

Je t'aime à mourir pour toi !

— L'animal ! s'écria-t-il, furieux, est-ce qu'on joue du piano à des heures pareilles, dans une maison honnête ! 5

Et il frappa du poing sur sa table de nuit avec tant de force que les meubles tremblèrent sur leur base, avec un bruit de vaisselle remuée.

La voix du piano s'éteignit sur-le-champ et tout rentra dans le silence. Mais le pauvre Valdreck n'en dormit pas 10 davantage.

X.

Le lendemain était jour de leçon. Il monta donc, non sans un terrible battement de cœur, chez sa voisine :

— Je crains, lui dit-il en entrant, que vous ne soyez trop fatiguée pour faire vos exercices aujourd'hui.

- 5 — Fatiguée, s'écria-t-elle. Et pourquoi donc, cher maître ? Une musique comme la vôtre ranime, au contraire, et donne des forces, cela est divin : jamais je ne me suis sentie plus heureuse et plus gaie. Je vous aime et vous suis reconnaissante d'avoir un si beau génie ; j'ai
10 pleuré de tout mon cœur hier, et ces larmes m'étaient douces ; elles m'ont rafraîchi le sang. Toute la nuit, le délicieux duo du second acte m'a bourdonné aux oreilles ; je l'ai retenu, je le sais presque.

Et s'asseyant au piano, elle se mit à jouer :

- 15 Je t'aime à mourir pour toi !

Et tandis qu'elle tâtonnait, cherchant les notes, on entendit monter à travers le plafond, ou le long du treillage, par la croisée, une voix de flûte qui soupirait :

Je t'aime à mourir pour toi !

- 20 Elle précipita aussitôt la phrase, la jetant à pleine volée, comme si elle eût voulu couvrir à force de bruit le chant d'en bas, qui filtrait par des interstices secrets dans son appartement.

- Allons ! mademoiselle, des gammes, s'il vous plaît,
25 dit rudement Valdreck.

Si jamais leçon fut donnée et reçue sans goût, ce fut bien celle-là. La pensée du maître voltigeait dans les espaces ; on voyait aisément aux yeux ardents de l'élève, à ses mouvements rapides, à son inquiétude de gestes et de paroles, qu'une forte préoccupation l'avait jetée hors 5 de son naturel, qui était réservé et sauvage.

— Je crois que nous ferons bien d'en rester là, dit Valdreck. Vous me paraissez agitée et fiévreuse.

— Et vous, mon cher maître, aurait-elle pu répondre, vous êtes aujourd'hui bien maussade et désagréable. 10

Mais elle était trop contente qu'on la laissât seule pour élever la moindre objection. Et quand il fallut dire adieu à Valdreck, elle lui serra la main avec force dans un transport de reconnaissance.

Les jours qui suivirent furent cruels au pauvre musicien. Le temps n'était plus où il criait avec une fureur si comique l'ordre de fermer la fenêtre ; il la voulait toujours ouverte, au contraire, pour surveiller entre les deux pianos une correspondance qu'il soupçonnait sans la pouvoir jamais prendre en flagrant délit. 20

Tout lui était matière à défiance ; s'il entendait monter du rez-de-chaussée :

Mathilde, idole de mon âme,

— Ah ! le gredin, pensait-il.
Si c'était l'air de Boïeldieu :

25

Viens, gentille dame,
Viens, je t'attends,

Il frappait du pied avec colère :
— C'est trop fort, s'écriait-il, le polisson ! le scélérat !
Et d'en haut, on répondait :

30

O mon Fernand, tous les biens de la terre. . . .

N'y avait-il dans tout cela qu'une coïncidence for-

tuite? était-ce au contraire un échange de sentiments, qui s'envolaient, comme des pigeons voyageurs, d'une fenêtre à l'autre?

Il n'osait se prononcer, mais ce n'était plus une vie.

5 Le pauvre homme en était venu à ce point d'inquiétude jalouse qu'au moindre craquement des marches sur l'escalier, il se jetait dans un porte-manteau, dont la lucarne ouvrait sur le corridor, et qu'il y collait son œil. Deux fois Marguerite le surprit dans cette position ridicule.

10 — Que diable est-ce que vous faites là? lui demandait la brave fille.

— Je cherchais une redingote pour sortir.

— Il fallait m'appeler. Qu'est-ce qui vous prend maintenant de bousculer comme ça toutes vos affaires?

15 Et Marguerite, répétant son geste habituel, portait son index à son front, en branlant la tête.

— Il est décidément fou, disait-elle. Il maigrit, il jaunit, il ne travaille plus, il monte et descend dix fois par jour d'un de ses appartements à l'autre: tout ça
20 n'est pas naturel, mais que voulez-vous? tous les hommes sont faits du même bois; tant plus ils sont vieux, tant plus ils aiment les jeunesses. Si ce n'est pas pitié à son âge!

Et le malheureux Valdreck se répétait tout bas:

25 — A mon âge!

Un matin, madame Simonneau entra chez lui:

— Mon voisin, dit-elle, je n'y vais pas par quatre chemins; je suis franche comme l'osier. Une politesse en vaut une autre. Vous m'avez donné une loge; je viens
30 vous inviter à dîner pour demain soir.

Valdreck fit un haut-le-corps.

— Oh! mais, là, reprit l'ex-marchande de carottes, un dîner aux petits oignons, un dîner à s'en lécher les quatre doigts et le pouce, un dîner dont vous me direz des nou-
35 velles. Je sais que vous êtes gourmand, vous; mais, ce

n'est pas un vice d'aimer les bons morceaux. Vous aurez une dinde truffée, je ne vous dis que ça. Ce n'est pas une volaille comme celles qu'on vous vend chez les marchands, avec trois ou quatre ronds de flanelle noire sous la peau pour la frime ; c'est moi qui l'ai garnie de truffes, et je vous jure que c'est de l'ouvrage bien fait. La bête embaume. Chez moi, vous savez, il n'y a pas trente-six plats, et point de domestiques dans le dos. C'est moi qui sers avec Justine, mais ce que je sers est crânement servi. Je vous ferai manger des haricots rouges, trempés dans du bouillon ; c'est un rêve, voyez-vous. Pas distingué, si l'on veut, comme plat, les haricots rouges, mais qui ne connaît pas ça ne connaît rien.

— En effet . . . le haricot rouge . . . dit Valdreck qui était fort gastronome comme je vous l'ai dit, le haricot rouge a du bon. Mais qui avez-vous à votre dîner ?

— Nous, rien que nous . . . en tout petit comité, quoi ! . . . mon neveu, vous, la petite d'en haut avec son parrain. . . .

— Ah ! vous invitez mademoiselle Jeanne ?

— Naturellement, puisque c'est à propos de votre loge. Et puis . . . plus personne ; peut-être un cousin à moi. . . . Vous viendrez, n'est-ce pas ? Je compte sur vous.

Le premier mouvement de Valdreck avait été de refuser et les haricots rouges et la dinde truffée de madame Simonneau ; mais je ne sais quelle jalousie le mordit au cœur, sans qu'il pût analyser ce sentiment confus, et il accepta avec une assez vague arrière-pensée d'avoir l'œil sur les deux jeunes gens.

Une vingtaine de personnes étaient réunies dans le salon de madame Simonneau, quand il y entra. La brave femme, enchantée d'avoir un grand homme à sa table, avait convié le ban et l'arrière-ban de ses col-

lègues du temps jadis. On eut toutes les peines du monde à se placer autour de la table, qui était trop petite. Chacun s'insinua du mieux qu'il put sur sa chaise et commença de manger son potage de côté.

5 Valdreck se trouvait entre la maîtresse de la maison et mademoiselle Jeanne. Le neveu, en uniforme, leur faisait face.

Le début du repas fut très froid, comme il arrive toujours en ces sortes d'occasions. Peu à peu, le vin
10 délia les langues; l'apparition de la dinde truffée et l'appétissant fumet qu'elle répandit dans la salle à manger achevèrent d'égayer les convives, et firent jeter des cris d'admiration. Valdreck remarqua cependant que ni la voisine ni le jeune officier ne semblaient
15 prendre à ces éclats de joie bruyante qu'une part distraite et pénible, leur front à tous deux était voilé d'un nuage de mélancolie, et l'on eût dit qu'ils se forçaient pour sourire. Qu'avaient-ils donc? pourquoi cet air de tristesse discrète? Il ne tarda pas à avoir le mot
20 de l'énigme.

— Ce dîner, dit madame Simonneau, se trouve être un dîner d'adieu. Mon pauvre Charles vient de recevoir une lettre du ministre de la guerre; son congé, qui devait durer trois mois, est abrégé de deux.

25 — Ah! quel malheur! soupira Valdreck, qui rayonnait intérieurement de satisfaction; est-ce qu'il n'y a pas de remède?

— Pas ombre de remède, répondit l'officier. Il faudra que je me rembarque à la fin du mois.

30 Mademoiselle Jeanne, les yeux fichés sur son assiette, piquait avec ardeur des bribes de truffes qui nageaient dans la sauce.

— A la guerre comme à la guerre! dit la tante. Il ne faut pas que cela t'empêche de te bourrer de truffes,
35 mon neveu. Allons! encore une tournée.

Valdreck avait jusqu'alors mangé en silence, savourant avec béatitude, mais d'un air grognon, les plats cuisinés par sa propriétaire. Qui expliquera pourquoi sa langue, à partir de ce moment, se trouva déliée en même temps que son front s'éclaircissait ? La conversation tomba sur le théâtre, qui est le thème ordinaire des entretiens à Paris. Lui, qui n'avait point ce qu'on appelle de l'esprit, il fut ce soir-là intéressant et gai ; il raconta, avec une bonhomie narquoise, des anecdotes plaisantes sur les prétentions des acteurs, sur les rivalités des actrices. On le trouva charmant. 5 10

Au café, lorsqu'une maîtresse de maison le pria de jouer quelque chose, il avait l'habitude de refuser d'un ton sec et presque grincheux ; il se mit cette fois de lui-même au piano, joua tout ce qu'on voulut, et poussa la condescendance jusqu'à exécuter, lui, Valdreck, un quadrille qui fut suivi d'une valse. 15

Quelques couples s'élancèrent en tournoyant dans le salon ; le musicien aperçut tout à coup dans une glace l'officier et Jeanne : elle, penchée sur son épaule, et lui, enlaçant sa taille des bras, qui faisaient leur partie de valse dans ce concert ; il arrêta brusquement la mélodie.

— Oh ! mon cher maître, mon ami ! dit Jeanne se mettant presque à ses genoux, encore quelques mesures. . . . 25

Ses joues étaient empourprées de plaisir et ses yeux brillaient d'un éclat charmant. Valdreck la regarda avec un bienveillant sourire et reprit la valse interrompue. Que lui importait après tout ? Cet officier de malheur allait partir, c'était bien le moins qu'il jouît de son reste. 30

La soirée dansante se prolongea fort avant dans la nuit, et Valdreck resta jusqu'à la fin, contre ses habitudes.

— Je ne sais pas ce qu'a monsieur, disait Marguerite aux autres domestiques, qui passaient curieusement leur tête par les portes à demi ouvertes, il est enragé ce soir. Ah! c'est bien vrai que, depuis qu'il est venu loger ici, 5 le pauvre cher homme n'a plus sa tête.

A trois heures du matin, il reconduisit mademoiselle Jeanne jusqu'à sa porte, lui souhaita le bonsoir, s'en fut se mettre au lit, tout rasséréné, et dormit comme un bien-heureux.

XI.

IL fut tout aise de ne sentir nulle fatigue, en se levant, le lendemain. Il fit jouer les articulations de ses bras et de ses jambes; elles étaient en parfait état. Il se regarda dans la glace; il se trouva bon visage.

— Réponds-moi, Marguerite, dit-il à sa gouvernante, 5
est-ce que tu ne me trouves pas rajeuni, ce matin?

— Monsieur est frais comme une rose.

— N'est-ce pas que je ne suis pas déjà si vieux?

— Dame! monsieur est vieux sans l'être; il est vieux et il ne l'est pas. Il a un âge raisonnable. Je dis, moi, 10
que si monsieur voulait se marier, une femme bien saine s'en accommoderait encore très joliment.

— Tu crois!

— J'en suis sûre, répondit Marguerite, dont les yeux 15
s'étaient allumés et dont la voix tremblait.

Elle suivait de l'œil les mouvements de son maître, qui s'était mis, selon son habitude, à marcher à travers la chambre, en proie à une préoccupation profonde. Elle se plaça devant lui pour attirer son attention. Il s'arrêta en face de l'obstacle et leva la tête: 20

— Que fais-tu là? lui dit-il d'un ton étonné. Va à ta cuisine, ma bonne Marguerite, va!

Et il recommença sa promenade.

— Pourquoi non? se disait-il. Après tout, j'ai à peine
• cinquante ans. Cinquante ans! c'est la fleur de l'âge 25
mûr! on est en pleine possession de ses facultés, de son talent, de sa gloire; on est arrivé. Si je ne puis

- l'éblouir par les vaines séductions de la première jeunesse, je puis mettre à ses pieds une fortune honnête, un nom célèbre, une tendresse qui ne se démentira plus. Elle est raisonnable et sensée : elle sentira le prix de ces
- 5 avantages. Un mari plus jeune l'emmènerait loin de son parrain, qui l'a recueillie orpheline, qui lui a servi de second père, à qui elle doit sa reconnaissance et ses soins. Je la garderai ici, près de lui ; je la mettrai à même de payer sa dette de gratitude.
- 10 C'est là une raison qu'appréciera son bon cœur. Dans la position où elle est, et dans le cercle étroit où elle vit, il est impossible qu'elle ait rêvé un brillant mariage, comme tant d'autres jeunes filles qui se sont formé un irréalisable idéal de prince Charmant ; elle voit les
- 15 choses sous un jour plus sérieux. Elle aime la musique, elle admire la mienne, de l'admiration à l'amour, le pas est vite franchi. Qui sait ? peut-être suis-je trop modeste, et m'aime-t-elle peut-être au fond, sans en avoir conscience.
- 20 Et il se mit à repasser dans sa mémoire ces mille petites attentions délicates dont elle le comblait, ces mots charmants, tout empreints d'une tendresse reconnaissante, qui lui échappaient si naturellement, quand elle causait avec lui ; ces câlineries de voix et ces chatteries
- 25 de geste dont elle ouatait leur intimité, n'étaient-ce pas là des indices ? Qu'on refusât d'y voir de la passion, à la bonne heure ; mais une chaude et sincère affection, pour-quoi pas ? En fallait-il plus pour faire un ménage heureux ?
- 30 De rians tableaux de félicité conjugale passèrent devant ses yeux attendris et mouillés. Il la vit assise dans son grand fauteuil, les pieds sur les vastes chenets en tête de sphinx qui décoraient sa cheminée, brochant quelque ouvrage de parure, charmante sous l'abat-jour
- 35 de la lampe, tandis que lui, laisserait errer ses doigts sur

le piano en la regardant. Comme ce frais visage de femme illuminerait gaïement le salon morose ! Comme cette jeune voix d'oiseau l'emplirait d'un joli gazouillement !

— Le sort en est jeté, se dit-il, je vais prendre les 5 devants et faire ma demande.

Et il appela joyeusement Marguerite.

— Allons ! vite, tout ce qu'il faut pour m'habiller : ma cravate blanche, mon habit noir. . . .

— En plein jour ! C'est donc que vous êtes de noce ? 10

— Et pourquoi ne serais-je pas de noce, Marguerite ?

— Vous êtes tout de même bien drôle depuis quelque temps, allez !

Valdreck s'habilla avec un soin qui ne lui était pas ordinaire ; il prit une peine infinie à se faire devant la 15 glace un ample nœud de cravate, dont les coins bouffaient avec une correction majestueuse. Il vêtit ses mains, qu'il regardait avec complaisance (car il les avait belles), de gants gris-perle, prit sa canne à pomme d'or, et se dirigea vers la porte, quand retentit un coup de son- 20 nette.

— Au diable le fâcheux !

Le fâcheux n'était autre que le voisin d'en bas, qui s'arrêta muet de surprise à la vue de Valdreck dans tous 25 ses atours et prêt à sortir.

— Pardon ! balbutia-t-il, je vous dérange. C'est que la communication que j'ai à vous faire est de la dernière 30 importance et ne souffre aucun retard. Si vous avez dix minutes à me donner, il s'agit de mademoiselle Jeanne d'Esgrigny.

Ce nom opéra comme un talisman sur la mauvaise humeur de Valdreck. Elle fit tout aussitôt place à une curiosité inquiète. Quel pouvait être le mystère qui se cachait sous cette visite imprévue ?

Vous est-il arrivé parfois de recevoir une lettre dont 35

le timbre vous étonne et vous laisse incertain sur la personne de qui elle vient et sur ce qu'elle peut contenir ? Vous rappelez-vous comme au lieu d'ouvrir immédiatement l'enveloppe, vous la tourniez et retourniez dans
5 vos mains, étudiant la suscription, et cherchant, sur l'écriture, à deviner ce qu'il eût été si facile d'apprendre en la décachetant ? Eh bien ! Valdreck éprouva un sentiment analogue, tandis qu'il priait le jeune officier de s'asseoir. Il tâchait de lire par avance
10 sur son visage et dans sa contenance la vérité qui allait lui être révélée dans une minute, et durant cet examen, le cœur lui battait avec une force singulière.

— Monsieur, reprit le jeune homme, je pense ne vous apprendre rien de fort nouveau en vous avouant que
15 j'aime mademoiselle Jeanne d'Esgrigny, et que je l'aime comme elle mérite d'être aimée, éperdûment.

Valdreck esquissa un geste qui pouvait passer pour un geste d'acquiescement. La vérité est que c'était un geste tout machinal et qui ne devait pas avoir de signification
20 bien précise. Un homme à qui il serait tombé une cheminée sur la tête en eût fait un semblable.

— J'avoue que, jusqu'à ce jour, monsieur, poursuivait l'officier, je n'avais pas moi-même senti combien cette passion était forte. Je l'avais prise pour un goût fugi-
25 tif. La nécessité où je suis de repartir bientôt m'a ouvert les yeux. J'ai vu clair dans mon propre cœur. J'ai compris que mademoiselle Jeanne d'Esgrigny tenait en ses petites mains le destin de ma vie tout entière.

— Eh ! que voulez-vous que j'y fasse ? s'écria Valdreck
30 d'un ton bourru.

— Je vais vous le dire, si vous voulez bien le permettre. Je suis résolu, monsieur, à demander la main de mademoiselle Jeanne. Il serait plus simple, assurément, et plus conforme aux convenances que je chargeasse ma
35 chère tante de cette démarche officielle. Mais vous la

connaissez, ma pauvre tante ! c'est une brave femme, et qui m'aime bien. Je crains qu'avec sa brusquerie ordinaire, elle ne casse quelques vitres. Elle n'écrase que les œufs sur lesquels elle marche ; mais ce sont des œufs supérieurement écrasés. Vous vous êtes aperçu plus d'une fois qu'elle n'avait pas la main légère, et ces sortes d'affaires exigent une certaine délicatesse de langage dont elle est peu capable. 5

Valdreck se tournait et se retournait sur son fauteuil comme saint Laurent sur le gril : 10

— Enfin, monsieur ? interrogea-t-il avec une nuance d'impatience.

— Voici le service que j'attends de votre amitié. C'est par vous que j'ai connu mademoiselle d'Esgrigny, c'est vous dont la musique a été entre elle et moi le plus aimable et le plus charmant des traits d'union ; vous ne voudrez pas laisser, monsieur, votre œuvre inachevée. 15

Le vieux musicien tressaillit, comme si une vipère l'eût mordu au talon. L'officier rapprocha encore son fauteuil, et d'une voix plus pressante : 20

— Comprenez-moi bien, lui dit-il. Je ne prétends pas vous charger de la demande officielle. Elle regarde en effet ma tante. Tout ce que je réclame de votre bienveillance, c'est que vous consentiez à sonder mademoiselle Jeanne d'Esgrigny. Je sais qu'elle a en vous la plus parfaite confiance et qu'elle vous aime comme un père. 25

Valdreck fit la grimace, et l'officier, se méprenant à ce mouvement de physionomie, reprit avec plus de chaleur : 30

— Oui, monsieur, comme un père. Je vous en supplie, interrogez-la ; si elle ne m'est pas favorable, j'aime mieux ne pas risquer une demande qui serait mal accueillie. Je partirai au désespoir ; je me ferai tuer là-bas. Mais, si elle n'est point contraire à mes vœux. . . . 35

— Auriez-vous quelques indices ?

— Hier, il me semblait en avoir. Tandis que vous jouiez, au piano, cette valse enivrante, je ne sais si je me suis trompé, mais j'ai cru voir un encouragement
5 dans ses yeux. On s'abuse aisément quand on aime. Je suis en proie maintenant aux plus cruelles perplexités.

— Mais, monsieur, s'écria Valdreck de son air le plus hérissé, il est inouï que l'on vienne charger un tiers d'une
10 commission pareille. Je n'ai pas l'habitude de ces métiers-là. Eh ! que diable ! faites vos affaires vous-même, vous êtes assez grand garçon pour cela.

— Je n'ose pas, monsieur ! je n'oserai jamais !

— Un militaire ! dit en ricanant Valdreck.

15 — Militaire tant qu'il vous plaira ! qu'on m'envoie seul contre une compagnie de Bédouins, à la bonne heure ! Devant cette belle enfant, je tremble comme la feuille, et ma langue se sèche au palais. Mais vous, monsieur, vous êtes bon ; vous n'êtes pas encore assez
20 vieux pour ne plus comprendre la jeunesse ; si vous n'aimez plus aujourd'hui, vous avez aimé, vous prendrez pitié de ce que je souffre. Vous plaidez ma cause.

— Jamais ! jamais ! jamais ! allez-vous-en !

— Vous êtes bon, reprit l'officier.

25 A ce moment, Marguerite accourait du fond de sa cuisine, attirée par les éclats de voix de son maître :

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur ? s'écria-t-elle.

Elle arrivait à propos pour faire diversion. Valdreck
30 avait maintenant sur qui passer la fureur qui lui bouillonnait au fond de l'âme :

— Il y a que vous êtes une curieuse et une bavarde ! Voulez-vous bien retourner à vos fourneaux ! Est-ce qu'on se jette ainsi au travers de la conversation des
35 gens ? Filez vite, ou je vous chasse.

Et tout à coup, comme s'il se ravisait, avec un formidable coup de poing sur la table :

— Tonnerre de Brest ! . . . fermez-moi donc cette fenêtre ! on ne s'entend pas parler ici.

Et cependant le visage de l'officier s'était éclairci ; il 5 écoutait dans une extase béate :

— C'est elle, monsieur, dit-il à demi-voix, comme s'il se parlait à lui-même. Écoutez ! c'est elle !

Et il accompagna l'air du piano en fredonnant :

Ceux mêmes des cieux !

10

— Fichez-moi le camp, vous aussi ! cria Valdreck exaspéré, et il tomba sur son fauteuil.

Marguerite, voyant l'officier abasourdi, l'invita d'un clin d'œil à partir, et en guise d'explication, elle lui indiqua, de son geste habituel, que le pauvre homme 15 n'avait décidément plus sa tête à lui.

A peine l'officier se fut-il esquivé, que Valdreck se leva impétueusement.

— Je sors, cria-t-il d'un ton farouche à Marguerite. Je vais chercher un appartement. 20

— Vous en avez déjà deux !

— Eh bien ! ça en fera trois.

Si accoutumée que fût Marguerite aux frasques de son maître, elle ne put s'empêcher de témoigner par une mimique expressive de l'excès d'étonnement où la jetait 25 cette déclaration stupéfiante.

— Vous n'y pensez pas, monsieur ! s'écria-t-elle.

— Tu veux que je passe ma vie entre une flûte et un piano ! J'en ai assez de leurs roucoulements ! je m'en vais ! je déménage ! Comment ! je suis venu au fond du 30 Marais pour y chercher le calme, je me suis mis sur le dos six mille francs de loyers, j'ai dérangé toutes les habitudes de ma vie, l'ai donné des leçons de musique, et tout cela pour qu'un méchant freluquet m'assassine 34

de sa flûte et que cette petite péronnelle y joigne son piano !

— C'est vous qui le lui avez donné.

— Ah ! si c'était à refaire !

- 5 — Vous avez tort de vous mettre dans des états pareils. Voilà que vous êtes rouge comme une crête de coq ; un de ces jours vous aurez un coup de sang. Ces choses-là, c'est dangereux à votre âge.

- A votre âge ! Ce mot qu'il se répétait souvent, sans
10 oser y arrêter sa pensée, tomba comme une douche d'eau glacée sur l'exaltation du digne musicien. A votre âge ! oh ! la phrase cruelle ! Quel est l'homme de cinquante ans qui ne l'a au moins une fois entendue sonner à son oreille comme le glas lugubre des illusions mortes ! A
15 votre âge, cela veut dire : Souvenez-vous, mon ami, que vous n'êtes plus jeune, que vos forces ont baissé, que les vastes espoirs vous sont fermés désormais, que le sourire des femmes n'a plus pour vous de promesses. A votre âge ! vous avez cinquante ans, bonhomme, cinquante
20 ans, les cheveux rares, et la barbe grise ; l'éclat de vos yeux s'amortit, la paupière se relâche et se gonfle, le pas devient plus lourd, l'être tout entier s'affaisse et trahit la lassitude. Vous tournez à la ganache. C'est l'heure où les jeunes filles vous offrent leurs joues avec indifférence,
25 car vous ne comptez plus ; où les jeunes gens à qui vous parlez de vos fredaines passées vous en félicitent avec un ton de compassion railleuse : pauvre vieux, va !

- Cela est pourtant véritable que j'ai cinquante ans, se dit Valdreck, ou, s'il s'en manque de quelque chose,
30 c'est de si peu qu'il ne vaut pas la peine d'y prendre garde. Et elle, la chère enfant, elle n'en a que vingt-quatre, au plus ! Il est vrai que c'est une fille sérieuse, qui ne doit pas aimer les hommes trop jeunes.

- Et comme il en était là de sa pensée, une phrase de
35 Molière lui remonta à la mémoire. Il se rappela cette

scène de l'*Avare* où Frosine fait au vieil Harpagon l'éloge de la jeune fille qu'elle lui destine : une particularité de sa nature, dit l'entremetteuse, c'est qu'elle a une aversion effroyable pour les jeunes gens. Elle n'aime que les vieillards. Valdreck avait ri plus d'une 5 fois et du mot de Frosine et de la crédulité d'Harpagon.

— Serais-je donc aussi sot que lui ! se dit-il.

Il resta longtemps perdu dans ses réflexions ; elles étaient sans doute fort tristes, car une larme tomba de ses yeux, coula lentement sur sa joue et se perdit dans 10 les broussailles de sa barbe. Cette larme, c'était le dernier adieu à sa jeunesse, à ses espérances, à son pauvre amour ! Labruyère a écrit quelque part qu'il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir évité une sottise : Valdreck se leva tout rasséréné. Il avait pris son parti. 15 Il se dirigea vers la porte ; il trouva Marguerite qui lui barrait le passage.

— Mais, monsieur, lui dit-elle, vous n'allez pas, j'imagine, courir les appartements en tenue de bal !

— Qui parle de courir les appartements ? 20

— C'est vous qui m'avez dit tout à l'heure que vous vouliez déménager.

— Il n'est plus question de cela maintenant. Laissez-moi passer, Marguerite.

La brave femme leva les bras au ciel avec dés- 25 espoir :

— Quelle girouette ! grommela-t-elle en rentrant dans sa cuisine. Si j'y comprends un mot, je veux être pendue.

Valdreck monta chez sa voisine, qui vint lui ouvrir 30 elle-même, et dont le visage s'empourpra quand elle le vit dans ce costume significatif :

— Ma cravate blanche et mon habit noir vous étonnent ? lui dit-il gaiement. Faites-moi la grâce de me conduire près de votre tuteur, et je vous apprendrai, 35

en sa présence, l'importante raison qui m'a fait revêtir ces superbes atours.

La jeune fille passa rapidement devant lui, l'introduisit dans le salon, le fit asseoir, et l'on échangea les 5 premiers compliments. Elle le regardait avec un air de curiosité inquiète. Il semblait mettre une sorte de malice à prolonger les préparatifs de sa communication. C'était sa vengeance! Il puisa une prise dans sa tabatière, la pétrit longuement, et après l'avoir 10 aspirée:

— Il fait bien beau cette après-midi, dit-il d'un ton de raillerie douce.

— Oh! cela n'est pas gentil! s'écria Jeanne avec un joli petit air de désappointement, je grille d'impatience. 15 Parlez vite.

— Si pressée que cela, belle enfant! Oh! les jeunes filles! les jeunes filles! . . . Eh bien, oui, c'est de mariage qu'il s'agit, vous l'avez deviné. J'ai l'honneur, ma chère Jeanne, de vous demander votre 20 main. . . .

Il s'arrêta pour humer une nouvelle prise. Le visage de Jeanne marquait une telle angoisse qu'il ne put s'empêcher de sourire:

— Oh! ce n'est pas pour moi, rassurez-vous; je suis 25 un simple ambassadeur. . . . C'est M. Charles Férot qui aspire au bonheur de devenir votre mari, et c'est moi qui viens, tout bonnement, vous demander ce que vous pensez de sa recherche.

Jeanne se laissa tomber dans les bras de Valdreck et 30 l'embrassa sur les deux joues en murmurant tout bas: Vous êtes bon! je vous aime!

Et elle l'arrosait de ses pleurs. Le digne homme avait lui-même les larmes aux yeux, et ne croyez pas que c'étaient des pleurs de regret et de dépit, à voir 35 l'explosion de cette joie. Non, c'étaient de belles et

bonnes larmes d'attendrissement. Il faut le dire à l'honneur du brave musicien : il était heureux du bonheur qu'il apportait. Il tâcha de dissimuler cette faiblesse sous un air de gronderie :

— Allons ! petite fille, dit-il, vous chiffonnez mon 5
nœud de cravate, et vous gâtez mon beau gilet. Assez pleuré comme cela ! je m'en vais rendre réponse à ce pauvre garçon. Je l'ai un peu maltraité ce matin ; mais je crois bien que je n'aurai pas de longues excuses à lui faire. Il me pardonnera volontiers en faveur 10
de la bonne nouvelle.

Le soir de ce jour mémorable, Valdreck se trouvait, comme nous l'avons vu au commencement de ce récit, assis dans son grand fauteuil, en tête-à-tête avec une tasse de café brûlant, et la croisée ouverte. Marguerite 15
tournait à son habitude autour de lui.

— Faut-il fermer la fenêtre ? demanda-t-elle.

— C'est inutile à présent.

— Inutile ! vous ne craignez donc plus le bruit de la 20
musique ?

— Ils ont autre chose à faire, soupira mélancoliquement Valdreck.

Et il se mit à son piano et, d'une main distraite, il en parcourut les touches d'ivoire. Sa pensée était ailleurs ; et machinalement, sous ses doigts, vint à éclore le fa- 25
meux air qu'il avait tant poursuivi :

Ils s'en vont, ces rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux,
Dont l'éclat fait pâlir d'envie
Ceux mêmes des cieux.

30

A peine achevait-il la phrase qu'il entendit au-dessus de sa tête comme un bruit de croisée qui se fermait.

C'étaient les amoureux du troisième que dérangeait la 34
musique.

— Hélas ! pensa-t-il, c'est le dernier coup !

Il se leva avec dépit :

— Mon Dieu ! murmura-t-il tout haut, que l'on est bête de ne pas se marier jeune !

5 — C'est selon, répondit Marguerite, d'un air qu'elle essayait de rendre fin.

Valdreck aurait pu lui demander : selon quoi ? Mais comme il négligea de lui poser cette question bien simple, et se renfonça dans sa rêverie, je suis obligé de finir ce
10 récit sans pouvoir dire quelle avait été au juste l'idée de Marguerite, en parlant ainsi, et si même elle avait eu une idée.

QUI PERD GAGNE.

EN sortant du lycée, Georges Pimodat avait fait son droit comme tout le monde, parce qu'il faut bien faire quelque chose. Mais son ambition secrète n'était pas précisément de défendre la veuve et l'orphelin. Le titre d'avocat lui semblait utile à posséder, dans une société 5 qui a le respect des hiérarchies et la superstition des conditions sociales. Il avait fait une longue étude de toutes les carrières qui s'ouvrent aux espérances d'un jeune Français, dûment vacciné et pourvu de diplômes universitaires. Il n'en avait point trouvé qui fût à la fois 10 plus commode et plus lucrative que celle du mariage.

Et de fait, à le bien prendre, savez-vous un moyen plus prompt et plus agréable d'arriver à la fortune que d'épouser une riche et jolie fille? On lui dit : Je vous aime! elle met sa main dans la vôtre, et pour peu qu'elle 15 ait cinq cent mille francs de dot, on se réveille, le lendemain, avec vingt-cinq mille livres de rente. Rien à faire dans ce métier de mari; peu de chose tout au moins; et ce peu n'est pas toujours désagréable. Ah! c'est un joli rêve. 20

Notre ami Georges Pimodat l'avait fait plus d'une fois, tout en préparant ses examens. Millionnaire, c'était la seule profession pour laquelle il se sentit une aptitude bien marquée, ce que l'on appelle une vocation. 25

— Après tout, se disait-il, qu'y a-t-il là de si impossible? Je suis jeune; la nature m'a fait cadeau d'une

tournure passable, d'un visage qui ne déplaît point ; j'ai les yeux brillants, les dents belles et les cheveux qui bouclent. Mon père m'a laissé un nom sonore, Georges Pimodat, et le maire de ma commune, qui est un brave
5 homme, a bien voulu, sur mon acte de naissance, ajouter : *de Héricourt*, pour me distinguer des autres Pimodat, qui sont nombreux en Normandie. Je suis orphelin ; c'est une considération en pareille matière. Je ne dispose, il est vrai, que d'un fort mince capital ; mais encore n'ai-je
10 pas à résoudre tous les soirs le terrible problème du dîner. Et puis, où serait le mérite, si j'avais un million, d'en épouser un autre ? Il n'est pas besoin d'une grosse mise de fonds pour réussir ; il ne s'agit que de savoir manœuvrer adroitement la somme que l'on possède.
15 Avec le train que je mène, j'ai de quoi vivre trois ou quatre ans ; ce serait bien le diable si, d'ici là, je ne trouvais pas la femme rêvée.

Le malheur est que la femme, rêvée par Georges Pimodat de Héricourt, avait quelque ressemblance avec ce
20 petit oiseau qu'il est fort aisé de prendre quand on lui a mis un grain de sel sous la queue. Où la trouver d'abord ?

— Ce n'est pas à Paris qu'il faut que je cherche, avait pensé Georges. A Paris, il y a trop de presse autour des
25 héritières ; elles savent juste ce qu'elles valent, et vous jaugent, du premier coup, un homme avec l'infailible coup d'œil du commissaire-priseur. Avec une Parisienne il n'y a pas à compter sur quelque emportement subit de passion. Elle n'achète point chat en poche,
30 comme on dit, et si elle apporte deux cent cinquante mille francs de chaque main, c'est afin de pouvoir dépenser trente mille francs de toilette par an.

Paris est donc un mauvais champ d'opération. La province, au contraire, fourmille de jeunes héritières
35 modestement élevées par des parents qui dérobent de

leur mieux le secret de leur fortune ; elles ignorent qu'elles seront très riches un jour : ce sont les violettes du million. C'est à peine si elles se trahissent, sous l'humble vie qui les cache, par un léger parfum de dot. Il s'agissait d'en découvrir une, et en ce cas le 5 plan de Georges Pimodat était fait. Il saisirait l'occasion d'un de ces bals par souscription, ou d'une de ces grandes soirées à la sous-préfecture, qui réunissent toutes les notabilités de la ville, et mettent en branle toutes les 10 filles à marier. Il se ferait inviter, et, le soir même, il tomberait éperdûment amoureux de la belle. Cette passion, si soudaine, la flatterait d'autant mieux qu'elle ne pourrait être soupçonnée d'aucun vil calcul d'intérêt. Comment imaginer qu'un Parisien, débarqué la veille dans la sous-préfecture, eût pris ses renseignements d'a- 15 vance ? Georges ne pouvait manquer de lui plaire.

— Je me fais présenter à la mère, au père, à toute la famille ; je les séduis tous ; je tourne la tête à l'héritière ; elle me veut absolument ; elle mourra, si je ne suis son mari. On prend des renseignements sur moi ; le tout 20 est qu'ils ne soient pas absolument mauvais, et que je ne rencontre pas une opposition invincible. Je brusque le dénouement, la jeune fille m'y aide. . . .

Et poursuivant le songe que fit jadis Perrette, Georges se voyait déjà maître de gros pâturages, de bois om- 25 breux, maison des champs, grande chère et grand feu, et la chasse en automne, et de magnifiques réceptions d'hiver ; et si jamais il devenait ambitieux, les honneurs politiques, la députation, et puis un jour, qui sait ? Ministre ! . . . pourquoi pas ? tant d'autres l'avaient bien 30 été, qui ne le valaient pas !

Oui, mais il ne fallait pas renverser le pot de lait que l'on portait sur la tête. Car alors, adieu veau, vache, cochon, couvées ! Georges avait donc arrangé toute son existence en vue du résultat qu'il désirait at- 35

teindre. Il s'était héroïquement retranché toutes les dépenses qui ne sont point d'extérieur et d'apparat. Qu'avait-il à faire du confortable, intime et quotidien, lui, qui, jusqu'au grand jour du succès, était forcé de
5 sacrifier tout à la montre? Il habitait, au cinquième, une mansarde où il ne recevait personne, mais il était toujours habillé à la dernière mode et changeait de gants tous les soirs. Il déjeunait d'un petit pain trempé dans l'eau et dinait à trente-deux sous; mais quand il
10 invitait quelque ami en passe de devenir un homme influent, il le menait au Café anglais et jetait l'argent sans compter. Il faisait ses courses à pied et envoyait à une femme à la mode des bonbons dans une boîte de chez Tahan. Il s'était interdit le cigare, les provinciales nour-
15 rissant contre le tabac des préjugés de l'autre monde. Il ne cultivait, en fait de cartes, que le whist, et encore était-ce par complaisance. Il avait poussé la précaution jusqu'à se rompre au jeu de l'impromptu: il troussait fort proprement, en quelques minutes, un bouquet à
20 Chloris; là-bas, s'était-il dit, les femmes sont poétiques, elles aiment les vers, et surtout les vers qui parlent d'elles, les vers faits en leur honneur, sous leurs yeux.

Il sentait bien que la première question que lui adresserait un père farouche porterait sur son état: Que fait-
25 il? que gagne-t-il? Ces parents de province sont cruellement méticuleux. Avocat sans cause, c'eût été pour un futur beau-père un maigre régal. Un beau soir, messire Pimodat de Héricourt s'était fait présenter, entre deux contredanses, à M. le marquis de Valneuil, vénér-
30 able farceur, qui s'était rallié à l'Empire afin d'entrer au Sénat. Il s'était répandu en phrases sur le bonheur que ce serait à lui, jeune homme frais émoulu des écoles, mais plein d'avenir, d'apprendre la politique sous un si illustre maître.

35 De sa vie le marquis n'avait prononcé un discours, et

il n'écrivait pas vingt lettres dans un mois. Il fut néanmoins flatté de cette admiration, et nomma Georges Pimodat son secrétaire, sans appointements.

Notre héros avait fièrement répondu qu'il n'en désirait point ; qu'il était à son aise, et que le seul bonheur qu'il ambitionnât était celui de vivre dans l'intimité d'un de ces hommes rares qui tiennent en leurs mains puissantes les destinées des États. Il n'ajoutait pas que s'il eût reçu des appointements, il eût été obligé d'être exact ; et il tenait à rester libre à ses heures.

— Secrétaire du marquis de Valneuil ? c'est une position, cela, se répétait Georges. Ce titre jette de la poudre aux yeux. Sans compter que le marquis, le cas échéant, sera un protecteur. Il me paiera en bons renseignements fournis sur mon compte. Il me donnera un coup d'épaule si je veux entrer dans l'administration. Il me faudrait, à moi, pauvre diable, soulever des montagnes pour emporter seulement une sous-préfecture. Mais une fois sur le point d'épouser trente mille livres de rente, on me donnera aisément, sur la recommandation du marquis, la sous-préfecture pour faciliter le mariage ; et quand j'aurai la femme, je me passerai facilement de la sous-préfecture.

Comme vous le voyez, ce garçon ne raisonnait pas mal ; et il était de ceux qui poussent leur logique jusqu'au bout, c'est-à-dire qu'ils appliquent rigoureusement dans la pratique de la vie les principes qu'ils ont, en théorie, reconnus les meilleurs. Je ne le propose point comme exemple ; il devait prodigieusement s'ennuyer ; mais il faut, si l'on veut avoir le pied petit, souffrir des chaussures trop étroites.

Il avait donc tout prévu. Un point seul manquait à cette suite de déductions si bien enchaînées, et ce point, ai-je besoin de le signaler ? c'était la fille, ou, si vous aimez mieux, la dot. Peu importe au reste, puisque les

deux ne faisaient qu'un dans son esprit. Point de fille, point de mariage, et tout le raisonnement, tombant par terre, se cassait le nez.

Georges avait bien compris qu'il ne la trouverait pas
5 à lui tout seul. Il fallait que le hasard lui déterrât ce diamant sans tache. Mais il ne comptait que médiocrement sur le hasard. Il avait pour ami un garçon nommé Gustave Varnet, qui avait été longtemps son camarade au collège, et qui, depuis, cherchant une voie, s'était
10 fourré dans les assurances sur la vie. Ce Gustave Varnet était arrivé, dans une grande compagnie, au poste assez élevé d'inspecteur ; et il exploitait une douzaine de départements, dans la région du sud-est. Tous les contrats, consentis par les grands propriétaires de ce coin
15 de la province, lui passaient par les mains. Il était obligé, avant de les approuver, de prendre des renseignements sur la fortune des familles. Par le seul fait de sa position, sans vilain espionnage, il se trouvait posséder sur ce point délicat une foule de détails, que la
20 défiance provinciale laisse rarement tomber aux mains des étrangers.

C'était lui que Georges Pimodat avait chargé de regarder, de s'enquérir. Chargé n'est peut-être pas le mot juste. Les deux amis avaient, moitié sérieusement, moitié
25 par manière de raillerie, causé de ces projets caressés par l'un d'eux.

— Si jamais, avait dit Georges en riant, tu trouves cette perle au fond de quelque hùttrière départementale, tu me préviendras, n'est-ce pas ?

30 — Je te préviendrai.

— C'est convenu ?

— C'est convenu.

Et l'on s'était serré la main. Et Georges n'avait jamais écrit à son ami sans lui rappeler, en *post-scriptum* la
35 promesse solennellement jurée :

— Et la perle ? disait-il en badinant.

— Je la cherche, répondait l'autre.

Et cependant les jours se passaient, et le capital sur lequel vivaient les illusions de Georges se rétrécissait tous les jours, quand un matin son concierge entra chez lui, et lui remit une lettre, sur laquelle on lisait : *très pressée*. 5

Georges reconnut bien vite à l'écriture de la suscription qu'elle venait de son ami.

— C'est ma perle ! s'écria-t-il.

10

Et il ouvrit la lettre, tout pâle d'émotion.

“ Mon cher ami, lui écrivait l'inspecteur, je crois que j'ai déniché ton oiseau, trouvé ta perle rare. C'est une fille de vingt ans, dont il n'y aurait pas grand'chose à dire si monsieur son père n'était pas orné d'un joli mil- 15 lion en propriétés. Le million y est, je t'en donne ma parole, et peut-être quelques petits os de réjouissance, par-dessus le marché. Elle n'est ni belle ni laide, ni grande ni petite, ni blanche ni brune ; on pourrait refaire pour son compte la plaisanterie à l'usage de 20 tous les signalements de vaudeville : front ordinaire, nez ordinaire, bouche ordinaire, menton ordinaire. . . .

“ La dot même sera ordinaire. La fortune du père est une de ces fortunes clandestines, comme il y en a tant en province, qui s'est grossie lentement, à petit bruit, à force 25 d'économies patientes, et dont le notaire seul a pénétré le secret. Le bonhomme, qui doit être serré, ne donnera que peu d'argent comptant à sa fille, qui est pourtant fille unique. Mais en fait de père, il n'y a d'éternel que le Père éternel. Le tien a soixante-sept ans sonnés. On 30 peut donc épouser la jeune personne en fermant les yeux sur le chiffre de la dot, qui, en l'état, est de peu de conséquence.

“ L'infante a été élevée modestement, plus que modestement, car elle met elle-même la main au ménage, 35

et fait dans la maison la besogne de deux servantes. C'est ainsi que l'on dresse les filles de millionnaire dans les départements. Sait-elle qu'elle sera riche un jour? je l'ignore; ce qui est certain, c'est qu'elle ne
5 paraît pas se chagriner beaucoup de la lésinerie de monsieur son père à l'endroit de la dot. La petite est fière et a plus d'une fois déclaré qu'elle n'accepterait jamais un homme qui l'aurait choisie pour un autre motif que son mérite. Elle veut être aimée pour elle-
10 même. Le père, qui ne demande pas mieux que de la garder plus longtemps près de lui, l'entretient dans ces nobles sentiments.

"Ne me demande pas d'où me viennent ces renseignements. Je te les donne comme authentiques; il ne t'en
15 faut pas davantage. Ils répondent parfaitement, ce me semble, à ton programme.


"Tu arrives, comme le prince Charmant en personne; tu tombes éperdûment amoureux d'elle à première vue, tu lui declares ta flamme; on te prévient qu'il n'y a pas
20 de dot à espérer; c'est précisément ce que tu désires; en elle tu ne veux qu'elle; tu es en plein conte de fées; elle se monte l'imagination, elle te tend la main, et tout cela finit, comme chez Perrault et madame d'Aulnoy: Ils vécurent très heureux et eurent beaucoup d'enfants.

25 "Sur ce, je te serre la main et te souhaite bonne chance.

"Ton vieux camarade,

"YARNET."

"P. S.—Ah! pardon, j'oubliais un détail qui a bien
30 son importance: le père de la belle répond au nom harmonieux de Rivals; il habite une sous-préfecture de l'Yonne, Sens, et possède dans un bourg voisin, à Serbonne, une maison où il réside pendant l'été. Je
34 ne sais pas au juste le nom que la jeune personne



porte devant les anges ; mais c'est à toi de te le faire dire.

“ Ci-joint une lettre de recommandation pour madame Simonard, à qui j'ai parlé de toi. C'est une maison où l'on reçoit. Tu seras invité à son grand bal des Rois, 5 et dame ! le reste est dans ta main, comme dit le poète.”

Georges trouva en effet sous la même enveloppe une lettre d'introduction pour cette dame, chez qui il devait commencer ses opérations matrimoniales et ouvrir 10 le feu.

Son ami ne lui parlait point du prétexte à imaginer pour faire un tour à Sens et se présenter chez elle.

Heureusement le hasard lui en présenta un qui était fort plausible. M. de Valneuil, son patron, possédait 15 par là des bois de chasse.

— J'aurai l'air, se dit Georges, d'être venu les visiter de sa part, et même cette mission me posera dans l'esprit des provinciaux.

Il n'y avait plus que peu de jours avant l'échéance 20 des Rois : il passa en revue le bataillon de ses gilets, de ses pantalons et de ses habits ; c'était son arsenal de guerre. Il fourra dans sa malle tous les engins de séduction que fournissent et le chemisier et le parfumeur. 25

Il se regarda dans la glace qui surmontait sa cheminée, se sourit pour admirer ses dents, se passa les doigts dans les cheveux, s'examina pile et face :

— Et un beau nom avec cela ! murmura-t-il avec satisfaction. 30

Il était décidément fort content de sa petite personne.

Maître Georges Pimodat de Héricourt, se dit-il à lui-même, en forme d'encouragement, vous serez un grand sot si le mois prochain vous ne saluez pas dans votre 35

miroir la figure d'un millionnaire. Allons ! en route pour la Bourgogne.

Et il descendit l'escalier en fredonnant un couplet vainqueur. Sa malle suivait, sur l'épaule de son concierge.

Dans les petites villes, les maris sont un article rare et très demandé. On y compte moins de garçons que de filles à pourvoir. Les hommes, en général, ne tiennent par aucun lien au sol où ils sont nés ; ils émigrent, se dispersent, beaucoup vont à Paris, se jettent dans les fonctions publiques, et s'établissent où le hasard les a poussés. Ceux mêmes qui n'ont pas quitté le pays ne s'y marient pas tous ; quelques-uns préfèrent aux embarras de la famille le célibat et la vie d'estaminet. Où les jeunes filles sont attachées, il faut qu'elles broutent ; toutes ont grand appétit et bonne envie de ne pas mourir de faim. Elles n'ont d'espoir qu'aux fonctionnaires, tribus nomades d'épouseurs, que le gouvernement, toujours paternel, dirige sur les villes de province, pour y combler les vides de la population mâle. Lorsqu'on entre dans un bal de préfecture, on voit s'aligner sur deux ou trois rangs de banquettes de longues files de robes blanches ou roses : c'est le bataillon des filles à marier, qui passe en revue et parade.

Au milieu du salon, la foule des fonctionnaires se promène sans penser à mal. Les mères et les tantes sont par derrière, l'œil au guet, prêtes à fondre sur eux ; elles méditent sans cesse un enlèvement de Sabins.

Madame Simonard, qui va prendre une grande place en cette histoire, était depuis quinze ans, à Sens, leur auxiliaire toute dévouée dans ces expéditions patriotiques et morales. On la trouvait toujours, quand il fallait donner un coup de main ; elle se faisait de fête, même alors qu'on n'avait pas besoin de ses services. La

plupart des mariages qui eurent lieu à Sens de 1822 à 1837 se nouèrent dans son salon et par son entremise. Le salon de madame Simonard était devenu célèbre dans le département de l'Yonne ; le souvenir ne s'en est pas encore éteint aujourd'hui. Un vieil amateur des muses, dans une pièce de vers qui fit du bruit, l'avait surnommé : "le temple de Paphos." Ce nom lui était resté. On disait en badinant : aller en Paphos ; avoir ses entrées à Paphos. La réputation du salon Simonard était si bien établie que les hommes qui prétendaient garder leur cœur libre ne s'y hasardaient qu'avec circonspection. C'était s'afficher en quelque sorte que de le fréquenter assidûment. 5 10

Les plaisants vous demandaient : A quand le mariage ? On y entraît garçon ; il fallait se tenir bien ferme pour n'en pas sortir quelque peu marié. Il n'était point de résolution si dure dont la maîtresse du lieu ne finît par avoir raison. "Vous y viendrez, vous y viendrez," disait-elle aux récalcitrants ; on riait en l'écoutant dire, mais c'était elle qui riait toujours la dernière. 20

Ce donquichottisme conjugal, que Georges devait mettre à profit, paraîtra sans doute fort extraordinaire aux personnes qui ont passé leur vie entre l'Arc-de-Triomphe et la Barrière du Trône ; il n'étonnera point ceux qui connaissent les mœurs de la province. Quelques détails rétrospectifs sur madame Simonard éclaireront ce coin obscur de la vie provinciale, et feront comprendre comment un salon bourgeois de petite ville put devenir une sorte d'agence Foy départementale. 30

En 1818, M. Simonard, ancien capitaine aux lanciers de la garde, vint avec sa femme se retirer à Sens. Madame Simonard, qui comptait alors trente-sept printemps, était restée jeune et pouvait passer pour agréable. C'était une courte, ronde, vive et mignonne créature, qui se 35

roulait en pelote et frétillait sur son canapé, avec des mouvements de chatte. On l'y trouvait enveloppée d'un brouillard de gaze, où sa petite figure, grasse et rose, souriait comme une fraise dans de la crème fouettée. Elle
5 parlait beaucoup et avec feu ; un léger reste d'accent provençal donnait une certaine grâce à tout ce qu'elle disait.

Les chiffons et les commérages faisaient le fonds de sa conversation ordinaire ; dans le tête-à-tête, l'entretien tournait sans trop de peine au tendre, et n'en
10 sortait plus. Il ne lui déplaisait pas de savoir les secrets d'autrui ; mais elle ne gardait exactement que les siens. Si elle avait fait quelques heureux dans sa vie, elle ne s'en vantait point, et eût peut-être été dés-
15 obligée qu'on l'en félicitât.

Son mari, qui lui passait bien des petits caprices, n'admettait point que sa femme pût en avoir de grands. Il était jaloux et quelque peu brutal. Il avait eu longtemps affaire à des chevaux et n'avait pas usé toutes ses
20 cravaches à leur service.

Dix-huit mois après son arrivée à Sens, le vieux brave trépassa, convaincu que, dans sa longue carrière conjugale, il n'avait pas eu son Waterloo. Madame Simonard eut un chagrin décent : pour reconnaître le petit plaisir
25 que son mari venait de lui faire, elle le nomma d'emblée colonel. C'était un grade que le défunt avait toujours souhaité de son vivant.

Elle ferma sa porte au monde, et n'admit à la douceur de pleurer de temps à autre avec elle qu'un très jeune
30 sous-lieutenant au 25^e, qui lui prodigua durant trois années des consolations conformes à sa douleur. Le 25^e, en quittant la garnison de Sens, emporta les dernières amours de madame Simonard. Cette beauté, qui avait duré si longtemps souriante et fraîche, tomba tout d'un
35 coup ; elle passa sans transition de dix-huit à quarante

ans. C'est l'âge de la retraite, même pour les veuves de colonels. Madame Simonard vit bien qu'il fallait prendre la sienne. Elle songea un instant à se jeter dans la dévotion ; mais elle avait des principes : son éducation datait de 89. Elle apprit héroïquement le 5 whist et résolut de se faire un salon.

Elle n'avait rien de ce qu'il faut pour l'organiser et le tenir : peu de fortune, point d'autre esprit que l'esprit d'intrigue ; la distinction d'une vieille actrice, que le malheur des temps a forcée d'épouser un sous-préfet. 10 Mais elle fut servie par les circonstances ; elle trouva sous sa main ce que les maîtresses de maison les plus habiles réunissent avec tant de peine, un fonds d'habitués.

Les vieilles culottes de peau qu'avait connues son 15 mari se donnèrent tous les soirs rendez-vous chez elle. Quelques amateurs de whist, fonctionnaires en retraite pour la plupart, et quatre ou cinq douairières qui avaient depuis longtemps abdiqué la jeunesse, vinrent peu à peu grossir et compléter cette collection d'antiques. Les 20 tables de jeu se garnirent de crânes vénérables, qui lui saient dans l'ombre, par-dessus l'abat-jour des lampes. Il s'en exhala comme une odeur de siècles flétris.

Ces réunions, qui n'étaient point gaies, conquièrent assez vite, dans la bonne compagnie de l'endroit, une 25 grande réputation de sérieux. En France, depuis 89, l'esprit n'est plus de bon ton ; le rire est de mauvais goût. La gravité sert d'enseigne au mérite ou y supplée. Le salon de madame Simonard imposa par une incontestable gravité. Ce fut un titre pour un jeune 30 homme d'y être admis ; quelques jeunes femmes mêmes vinrent de loin en loin s'y faire marquer un bon point de conduite.

Un mauvais plaisant à qui l'on proposait de l'y présenter s'avisa de répondre qu'il n'était point assez vieux 35

pour entrer à l'Hôtel des Invalides. Il ne se releva jamais de ce mot, qui fut qualifié d'*attentatoire*. Madame Simonard devint, à Sens, une manière de personnage; on dut compter avec elle; son nom fit un
5 bruit dont elle fut dupe toute la première; elle se crut quelque chose. Il fallait l'entendre dire: "Mon salon, ma société;" elle en avait plein la bouche. Un bourgeois qui a pignon sur rue ne parle pas avec plus d'emphase de sa maison ou de ses terres. Ce salon, qui lui
10 rendait ses triomphes d'autrefois, lui tourna la tête; elle se prit pour lui d'une belle passion et en fit la grande affaire de sa vie.

Elle connaissait fort peu de monde, quand son mari la laissa veuve. Elle manœuvra si bien, avec tant de persévérance, d'adresse et de bonheur, qu'en dix-huit mois
15 elle eut l'art de se mettre en relations avec toute la ville. De bon gré, de vive force ou par ruse, il fallut qu'elle entrât dans l'intimité des gens qu'elle croyait propres à orner son salon, ou, comme elle disait parfois, ses salons.
20 Repoussée de front, elle revenait à la charge, et les attaquait de biais. Il n'était point de mine ni de batterie qu'elle ne fit jouer contre eux; elle les bombardait d'attentions et de petits services qui démontaient leur mauvais vouloir, et les poussait jusque dans leurs derniers
25 retranchements. Elle trouvait toujours en désespoir de cause, pour lui ouvrir traîtreusement la porte, quelque arrière-petit-cousin, quelque ami oublié, dont on ne se défiait pas. Une fois au cœur de la place, on ne l'en délogeait plus; il fallait se rendre. Son bonheur était
30 de pouvoir dire le soir à ses fidèles: "Nous aurons demain Madame * * *; elle m'a promis de venir." Les fidèles faisaient la grimace; toute nouvelle figure dérangeait leurs habitudes; ils n'aimaient point que l'on causât autour d'eux et répétaient dix fois par soirée que
35 whist veut dire silence. Mais elle ne tenait pas compte

de leur mauvaise humeur ; elle triomphait, se gonflait, éclatait dans sa peau.

Ce salon finit par devenir un des premiers salons bourgeois de Sens ; il eut son siècle de Périclès. Outre les soirées intimes, qui continuèrent comme par le passé, 5 madame Simonard imagina d'avoir de grandes réceptions tous les mercredis. Elle y invita la ville et les faubourgs. Les mères y conduisirent leurs filles ; les jeunes gens y vinrent naturellement à leur suite. Ce jour-là, on reléguait les burgraves du whist dans la 10 chambre à coucher. Tout ce qui n'avait point encore trente ans, la belle jeunesse, comme disait madame Simonard, s'asseyait autour d'une immense table ronde, et jouait au vingt-et-un. Quelques mariages ne tardèrent pas à poindre et à lever, à l'ombre de ce jeu inno- 15 cent. Madame Simonard, un peu par compassion naturelle pour les désespoirs amoureux, un peu aussi pour l'honneur de son salon, y mit discrètement la main ; elle eut le double plaisir de faire des heureux et d'attacher par la reconnaissance à ses réunions les jeunes couples 20 qu'elle avait mariés.

Ce succès l'encouragea. Le goût de l'intrigue, qui avait survécu chez elle à l'âge des intrigues, et qui depuis longtemps ne trouvait plus d'issue, la tourmentait comme la sang tourmente les jeunes filles. L'a- 25 mour, en s'enfuyant, lui avait jeté sur les bras une masse énorme de loisirs dont elle ne savait que faire. La vivacité toute provençale de son caractère ne pouvait s'accommoder d'une vie oisive et sans émotions, elle se lança impétueusement dans la voie que le hasard venait 30 de lui ouvrir.

Grâce à l'étendue de ses relations, elle savait quels étaient, dans un rayon de vingt lieues, les partis vraiment sortables ; elle aurait pu dire leurs noms, leurs parentés, leurs fortunes, leurs espérances. Elle prit soin de se tenir 35

au courant des fonctionnaires qui débarquaient dans la ville; elle se les fit présenter; elle s'enquit de leurs familles, de leurs appointements, de leurs prétentions, de leur moralité; elle dressa enfin avec la plus grande exactitude une carte matrimoniale de Sens et de ses environs et put, dès lors, opérer à coup sûr. Lorsqu'elle avait, dans sa sagesse, décidé qu'un mariage était convenable, elle se mettait résolûment à la besogne et se chargeait de l'affaire.

- 10 Elle allait s'entremettant, tracassant, portant et reportant des paroles, détruisant les objections, aplanissant les obstacles, faisant à des gens qu'elle connaissait peu l'éloge de gens qu'elle ne connaissait pas, poussant de tout son cœur à la roue, et ne prenant haleine qu'après être arrivée au terme. Rien ne la rebutait; elle était capable de tout pour réussir, même de discrétion, même d'esprit. C'était plaisir de la voir ainsi nager en pleine eau de démarches et d'intrigues; elle y était dans son élément.

- Cette passion qui fut la dernière de sa vie, ne fit que croître avec les années et se montra de jour en jour plus exigeante. Le menu fretin des mariages ordinaires ne suffit plus à la contenter; elle rêva des mariages impossibles, pour mieux goûter le charme de la lutte, la gloire du triomphe. On se rappelle ce personnage de Molière qui ne demandait que bonnes fièvres pourprées et maladies d'importance; c'était un artiste en médecine, plutôt qu'un médecin. Madame Simonard devint une artiste en mariages. Quand, par bonheur, il se présentait quelque cas extraordinaire, quelque projet d'union traversé d'obstacles insurmontables, elle pétillait de le mener à bien.

- C'était comme une comédie de société qui allait se jouer sous sa direction et pour son plaisir. Elle en traçait d'avance le canevas et compliquait l'intrigue à sa fantaisie. Elle en distribuait les rôles, qui ne pou-

vaient manquer d'être bien compris et bien rendus ; car il n'y a pas de meilleurs acteurs que ceux qui font leur personnage au naturel et de bonne foi. Elle se réservait à elle-même le rôle principal et la direction de l'ensemble. Il pouvait arriver que, dans le hasard de l'improvisation, l'ordre des scènes qu'elle avait établi fût dérangé 5 par le caprice des acteurs ou l'imprévu des accidents ; mais de ces écarts mêmes jaillissaient des situations nouvelles, où elle se laissait aller, tout en les gouvernant ; elle était sûre qu'au moment précis elle saurait 10 ramener la pièce qui s'enfuyait, et l'acheminer directement, à travers les dernières péripéties, vers l'éternel dénouement des comédies et des vaudevilles.

Elle maria un jour en dépit des deux familles, en dépit même des jeunes gens, à qui elle persuada qu'ils 15 s'adoraient, un catholique avec une juive, et, sur le refus du rabbin et du prêtre, elle décida un pasteur protestant à bénir le mariage. Elle eût volontiers, comme Frosine, marié le Grand-Turc avec la République de Venise, mais sans demander d'honoraires, pour 20 la gloire. Elle triomphait avec expansion ; les éclats de sa joie retentissaient partout : " Le beau mariage ! mais elle y avait pris peine ! que d'adresse, que de ménagements ! C'est à elle que ces pauvres enfants devraient leur bonheur ! " Et elle s'essuyait le front devant la 25 ville assemblée.

Un mariage où elle n'eût pas mis la main lui eût crevé le cœur. C'était un vol dont on s'était rendu coupable envers elle, une impardonnable trahison. Elle prédisait de graves infortunes au mari : un jour vien- 30 drait où elle serait vengée. Elle n'eût peut-être rien fait pour accélérer l'heure du châtement ; mais si quelque brave garçon s'en chargeait, elle n'en était pas autrement chagrine. En revanche, les maris de sa main étaient assurés contre tous les accidents. Elle en eût donné son 35

billet. Ah! le bon billet! "Je suis convaincue, leur disait-elle, que vous serez heureux, comme l'a été mon pauvre défunt."

Et elle prenait à témoin les mânes du colonel Simo-
5 nard, qui eut la discrétion de ne jamais réclamer.

Elle allait parfois, le dimanche, se promener sur les remparts; ce sont les Tuileries de Sens. Les enfants y jouent à l'ombre des grands arbres, sous les yeux de leurs mères. Elle prenait plaisir à voir courir en
10 jaquettes ce peuple de têtes blondes et roses, l'espoir de ses vieux jours. Lorsqu'elle apercevait quelque fillette qui commençait à grandir: "Eh bien! disait-elle à la mère, quand l'amenez-vous à mes mercredis? J'ai pour elle un mari tout prêt: je le lui élève à la
15 brochette."

Elle se croyait un peu la mère de tout ce petit monde. Elle avait pris des façons de parler toutes maternelles. Elle disait: "Ma bien belle," à une femme de quarante ans, et: "Mon cher enfant," à un vieux professeur. Ces
20 mignardises faisaient un singulier contraste avec l'air de sa personne. Elle était devenue énorme. Rien n'était plus plaisant que de voir trotter par la rue ce gros corps de poussah, d'où émergeait un petit visage souriant et ridé comme une vieille pomme de reinette.
25 L'habitude de la voir faisait qu'on ne riait pas. Et puis, il en avait toujours cuit à ceux qui s'étaient mis mal avec elle; elle établissait autour d'eux une sorte de blocus conjugal, elle les condamnait au célibat à perpétuité. Au demeurant, la meilleure femme du
30 monde.

Elle ne donnait qu'un bal par an; c'était moins un bal qu'une vaste sauterie. Elle avait choisi le jour des *Rois*; on les tirait en grande compagnie. C'était un prétexte à une foule de vieilles plaisanteries; après quoi
35 l'on dansait jusqu'au matin.

C'est à cette soirée qu'il s'agissait pour notre héros de se faire inviter.

Il débarqua, tout frais, la veille des Rois, chez madame Simonard, sa lettre de recommandation en poche. C'est à peine s'il aurait eu besoin de l'exhiber. La veuve 5
avait du premier coup d'œil reconnu un futur client dans ce beau jeune homme abondant en cheveux, de barbe correcte, et dont les gilets, d'une coupe à la fois sévère et gracieuse, trahissaient d'incontestables idées matrimoniales. Odeur de noces se sentait à la ronde. 10

Je ne dirai pas qu'il fut accueilli à bras ouverts. Depuis longtemps la bonne dame n'ouvrait plus les bras que pour marquer la surprise. Mais on le reçut avec un pétilllement de reconnaissance et de plaisir auquel il était impossible de se méprendre. 15

Après les premiers compliments d'usage, la conversation tourna vite sur l'unique sujet qui préoccupât madame Simonard. On s'en tint naturellement aux généralités : mais Georges laissa entrevoir que Dieu l'avait doué d'un cœur qui avait soif de son idéal. 20

Cet idéal, il l'attendait des mains de la Providence plus qu'il ne le cherchait lui-même. Que lui demandait-il ? la fortune ? non sans doute ; il ne se laisserait jamais séduire à ce vain et grossier appât ; sans être millionnaire lui-même, il possédait de quoi satisfaire à ses modestes ambitions. Ce qu'il souhaitait—mais avec quelle ardeur de passion ! . . . c'était une femme qu'il aimât pour elle-même et dont il fût aimé avec le même désintéressement, l'union délicieuse de deux cœurs fondus en une même affection. 30

Il n'avait pas encore rencontré cet oiseau bleu de ses rêves ; et c'est pour cela qu'il passait dans la vie, triste et décoloré, gardant au fond de l'âme le douloureux secret de son chagrin solitaire. Madame Simonard était la première personne au cœur de qui il eût ja- 35

mais versé de semblables confidences. Mais elle avait l'air si bon ! elle lui rappelait sa mère, une sainte femme, qui l'avait élevé dans l'horreur des mariages d'argent.

Ce solo de viole d'amour ne tarda pas à se changer en
5 un duo tendre, où madame Simonard fit sa partie, non sans verser quelques larmes sur le trépas prématuré du pauvre colonel, qui du haut de son cadre d'or lui rappelait tant de jours heureux.

— Ah ! si tous les jeunes gens vous ressemblaient !
10 soupira-t-elle.

Elle invita notre héros pour son bal du lendemain.

— Qui sait ! lui dit-elle finement, peut-être est-ce chez moi que la Providence vous ménage le trésor que vous méritez. Nous avons à Sens bien des filles à marier, et
15 de bien jolies et de bien charmantes, et qui comptent plus, pour attirer les yeux d'un mari, sur leurs qualités personnelles que sur leur dot. Vous êtes digne de les comprendre, et je voudrais que l'une d'entre elles vous parût mériter un cœur tel que le vôtre.

20 Madame Simonard en nomma bien, à la file, une bonne demi-douzaine, et Georges s'empressa d'en graver les noms dans sa mémoire. Quand un marchand vous a trop écorché, vous lui demandez son adresse pour ne jamais retourner chez lui. C'est par un sentiment ana-
25 logue que notre ami Georges écoutait avec le plus grand soin cette liste de jeunes beautés sans dot.

— En voilà dont je me garderai comme du feu, se disait-il.

Il cherchait un biais pour provoquer, s'il était possible,
30 le souvenir de celle qu'on lui avait indiquée. Il n'en trouvait point et se dépitait. Mais la vieille bavarde ne le laissa pas longtemps dans cet embarras, et parmi tous ces noms qu'elle citait sans prendre haleine, celui d'Adèle Rivals vint à son tour, accompagné d'une de ces épithètes
35 louangeuses dont elle n'était point avare.

Notre héros tressaillit involontairement.

— Vous la connaissez ? demanda madame Simonard.

— Aucunement, répondit Georges. Et de l'air le plus détaché du monde, comme un homme qui voit tomber la conversation et qui la relève, tant bien que mal, par une interrogation parfaitement indifférente :

— Ne trouvez-vous pas fort cruel qu'une jeune personne, telle que vous la dépeignez, soit dénuée de fortune, et ne puisse s'entourer de ce luxe qui relève toujours le mérite ? 10

— Qui sait ? dit madame Simonard avec un sourire malicieux.

Il faut vous dire que madame Simonard souriait toujours, et qu'elle affectait en souriant de mystérieux airs de finesse qu'elle croyait propres à donner aux autres 15 une haute idée de son esprit. Georges devina toutes sortes de choses derrière ce sourire énigmatique.

— Moi, je sais ! pensa-t-il, enchanté à part lui de sa perspicacité.

Pauvre garçon ! 20

Voyez pourtant à quoi tiennent les choses !

Si madame Simonard, au lieu de dire qu'elle comptait sur mademoiselle Adèle Rivals, s'était exprimée au pluriel et avait parlé des demoiselles Rivals, je n'aurais pas en ce moment le plaisir de vous conter cette histoire, 25 par l'excellente raison qu'il n'y aurait pas eu d'histoire. Georges eût appris, dès le premier jour, qu'il y avait deux cousines de ce nom, l'une qui était riche et l'autre qui n'était qu'aimable. Mais que voulez-vous ? le hasard, l'impitoyable hasard qui se joue des faibles mortels, avait 30 arrangé les choses de façon qu'Amélie Rivals fût pour l'heure en voyage à Paris, et que madame Simonard n'attendît à sa fameuse soirée qu'Adèle Rivals.

Sachez-moi gré de l'ingénuité avec laquelle je vous initie par avance au secret de ce funeste quiproquo. Je 35

conte innocemment l'histoire comme elle s'est passée, et ne cherche point de vains effets de surprise. J'espère que vous n'en prendrez pas moins d'intérêt au récit de la mésaventure qui finit par tourner à bien pour notre
5 héros. Il y a des gens nés coiffés, à qui tout réussit, même les sottises qu'ils font.

Mademoiselle Adèle Rivals était la fille unique d'un humble professeur, qui, après avoir enseigné trente années de suite le latin et le grec, avait pris sa retraite, et
10 s'était réfugié dans une modeste maison de campagne, moitié ferme, moitié villa, qu'un oncle lui avait léguée en mourant. Il avait joint au rapport de ce petit bien les treize ou quatorze cents francs que lui allouait l'Université, et vivait presque riche avec ce pauvre re-
15 venu aux environs de Sens; car il n'en faut pas beaucoup à la campagne pour être à son aise, et même pour y faire figure.

Il était veuf depuis longtemps; il avait perdu sa femme, alors qu'il était encore professeur en exercice,
20 et il avait reporté toutes les affections de son cœur sur la malheureuse orpheline. Il s'était plu à lui donner une éducation plus forte que celle qui est distribuée d'ordinaire aux jeunes filles, en notre beau pays de France.

Il lui avait appris un peu de latin et de grec, et, pour ses lectures, il l'avait lâchée à peu près libre dans sa vaste bibliothèque, s'en fiant à son instinct pour choisir les bons livres. Ces sortes d'éductions sont fort dangereuses. Adèle Rivals était de celles à qui la liberté
30 réussit. Elle avait été protégée contre le péril des mauvaises lectures par la chasteté de son imagination et par le bon sens exquis dont elle était douée. C'était une brave nature sur qui les mauvaises pensées coulaient, sans laisser de trace, comme l'eau sur un marbre poli.
35 Elle avait ce mérite fort rare pour une jeune Fran-

gaise d'être fort instruite sans se montrer aucunement pédante, d'être maîtresse de maison sans affecter aucun air de supériorité malséant. Elle restait naïve et bonne, tout en sachant fort bien ce qu'elle valait.

Quand son père, pressé par l'âge, se retira, non sans 5 quelques hésitations, du poste qu'il avait occupé si longtemps avec honneur, ce fut elle qui le décida à s'exiler de la ville et à jouir des douceurs de la vie de propriétaire. M. Rivals était comme tant d'autres qui parlent toujours du moment où ils pourront s'en aller planter 10 leurs choux, et qui, le jour venu, ne veulent plus les planter qu'au troisième étage d'une maison de ville. Que de fois il avait répété, en soupirant : *O ubi campi!* et encore : *Flumina amem sylvasque inglorius*, sans parler de la citation inévitable : *Fortunatos nimium sua si bona* 15 *norint agricolae!* Mais le jour où il lui fut permis de réaliser son *hoc erat in votis*, il jeta un regard mouillé sur ses vieux livres, rangés en un si bel ordre sur de nombreux rayons, et recula d'effroi.

Ce vieil enfant avait par bonheur une fille de tête, qui 20 vit bien tout de suite qu'avec des revenus diminués, il leur serait impossible de continuer à Sens le train qu'ils menaient, quelque modeste qu'il fût. Au lieu de s'épuiser à mettre sous les yeux de son père des calculs qui l'auraient navré sans le convaincre, elle lui représenta 25 qu'elle souffrait de la poitrine, que l'air de la ville lui était mauvais, et qu'elle ne pourrait se remettre que si elle respirait à pleins poumons les senteurs embaumées des champs.

Il aimait profondément sa fille, ce brave homme de 30 professeur. Il se laissa toucher à ce pieux mensonge. Il vendit une partie de sa bibliothèque, déménagea le reste, et vint s'installer aux Ormeaux. C'était le nom de la petite propriété suburbaine qui lui venait de son oncle. Il ne vit tout d'abord dans cette existence nou- 35

velle qu'un prétexte à citer plus souvent tous les vers de Virgile et d'Horace qui ont trait à la campagne, à vanter : *Mugitusque boum mollesque sub arbore somnos*, et autres détails de la vie champêtre, dont il n'avait
 5 jamais connu les délices que par des bouts d'hémistiches : mais sa fille prit et lui fit prendre la campagne au sérieux.

Elle devint fermière, au vrai sens du mot. Il y avait dans cette métairie de quoi loger des vaches et des moutons ; elle en acheta. Elle arrondit de quelques lopins
 10 de terre le jardin attenant à la maison, et les mit en rapport. Elle eut une basse-cour qu'elle soigna elle-même ; elle créa une laiterie, où elle fabriqua du beurre qu'elle envoya vendre à la ville. Elle eut un garçon de
 15 ferme, un charretier et une servante. Elle se leva tous les jours à quatre heures du matin, distribuant le travail à tout son monde, et ne boudant pas elle-même à la besogne.

Son père, stimulé par l'exemple, se chargea du verger, prit plaisir à tailler ses arbres, à recueillir ses fruits ; et il ne manquait jamais lorsqu'il greffait quelque pommier de répéter le vers de Virgile :

Miraturque novas frondes et non sua poma.

Ce ménage, qui avait toujours vécu à l'étroit, connut
 25 la joie d'une large aisance. D'argent comptant, on n'en avait point ; mais on n'en désirait guère. On vivait sur sa propriété. La terre, cette bonne mère, *alma parens*, disait le vieux professeur, fournissait toutes les denrées de première nécessité, et l'on se procurait les autres par
 30 l'échange.

Cette vie rustique, en fortifiant la santé d'Adèle, n'avait empâté ni son corps ni son esprit. Elle était restée ce qu'on l'avait toujours vue à Sens, une svelte et
 34 aimable jeune fille avec toutes les qualités charmantes

qui voltigent autour de ce nom virginal. L'habitude de commander seule à la maison l'avait sans doute déshabituée de ces jolis petits manèges de fausse ingénuité, de ces mignardises de pudeur effarouchée, qui sont le privilège des demoiselles de la bourgeoisie, élevées dans un 5 couvent. Sa chasteté, pour ne pas consister tout entière dans une ignorance étonnée et confuse, n'en était pas moins irréprochablement fière. Elle n'était point timide, et levait assurément ses regards sur l'homme qui eût osé la dévisager en face ; mais ses joues n'étaient pas moins 10 promptes à s'empourprer de rougeur à l'ombre d'une pensée douteuse. On n'eût point dit d'elle : C'est un ange, parce qu'il n'y avait ni faiblesse ni mièvrerie dans sa candeur ; mais personne n'eût douté qu'elle ne fût une honnête fille, dans la loyale acception du 15 terme.

Les soins du ménage ne la détournaient point de cultiver son intelligence. Elle avait un fonds d'instruction solide ; elle se plaisait à l'accroître encore. Il y avait à la maison une épinette du temps passé ; elle en jouait 20 quelquefois, mais elle n'en faisait pas abus ; elle tenait, comme son père, que la musique, quand on s'y livre avec trop de complaisance, détend les nerfs et amollit les âmes.

Elle était arrivée à dix-neuf ans sans avoir songé de 25 trop près au mariage. Elle adorait son père, qui, comme tous les vieillards, était quelque peu égoïste, quoique bonhomme au fond ; et elle s'était promis de n'agréer jamais qu'un homme qui voudrait passer ses jours aux Ormeaux, entre elle et lui. Il n'y avait guère apparence qu'elle 30 rencontrât un mari si parfaitement dépourvu d'ambition, qui l'épousât, sans dot, pour ses beaux yeux avec la perspective de s'enterrer dans ce coin ignoré et sans avenir. Aussi en avait-elle vaillamment pris son parti.

— Je ne me marierai point, répondait-elle à sa cousine, 35

la riche Amélie Rivals, qu'elle voyait, sans envie, cour-
tisée par des prétendants plus nombreux et plus tenaces
que ceux qui s'empressaient autour de la belle Pénélope.

— Je la marierai ! il faudra que je la marie ! s'était
5 dit madame Simonard, piquée par la difficulté même ; je
la marierai malgré elle, malgré son vieux grigou de père,
malgré tout. Ce sera mon chef-d'œuvre.

Elle n'avait donc point manqué d'inviter Adèle, sa
chère Adèle, sa charmante, son adorée, son trésor, sa
10 perle ; on était toujours tout cela pour madame Simo-
nard, tant qu'on ne lui avait pas fait l'injure de se
marier sans elle, et Adèle avait accepté. Le bal an-
nuel de madame Simonard était la seule grande soirée
que se permit la jeune fille. La célébrité de cette fête,
15 consacrée depuis longtemps à Sens, autorisait cette ex-
ception. Mais madame Simonard, aiguillonnée par la
visite qu'elle venait de recevoir, par l'espérance d'un
nouveau mariage à conclure qui lui montait comme une
fumée de vin au cerveau, ne put se tenir d'aller chez sa
20 cliente, pour lui rafraîchir la mémoire. Peut-être aussi
voulait-elle repaître ses yeux d'une tête jusque-là réfrac-
taire, et sur laquelle elle se flattait de poser la symbolique
couronne de fleurs d'oranger.

Cet empressement faillit tout gâter. La bonne dame
25 eut des clignements de paupières si expressifs, des réti-
cences si inquiétantes, des malices d'allusions cousues
d'un fil si blanc, qu'Adèle se douta de quelque chose
et flaira un prétendant sous roche. Elle avait déjà été
exposée, du fait de madame Simonard, à quelques assauts
30 qui l'eussent compromise si sa vie eût été moins retirée et
sa réputation moins établie. Elle prévint quelque ennui
de ce genre, et agita dans son esprit si elle ne refuserait
point cette fois une invitation où elle présentait encore
un piège.

35 Mais quoiqu'elle pût aisément passer pour la femme

forte de l'Évangile, elle aimait la danse. Sa robe était de simple mousseline, mais si jolie et lui allant si bien ! Perdre cette unique occasion de la mettre lui eût crevé le cœur. Et puis son père avait tant de plaisir à la voir belle, gaie, et les joues animées par le feu du plaisir ! 5 Fallait-il priver ce pauvre père de cette joie ?

— Vous viendrez, n'est-ce pas, vous viendrez ! insista madame Simonard.

— Sans aucun doute, nous viendrons, répondit le bonhomme, interrogeant sa fille du regard. 10

— Puisque mon père le veut !

Madame Simonard passa en revue la robe et les accessoires de la toilette, avec le soin d'un général d'armée qui se prépare à une grande bataille. Elle offrit de prêter pour le bal des boucles d'oreilles, que l'on s'excusa de ne 15 point accepter ; Adèle ne portait jamais pour tout bijou qu'une croix d'or qui venait de sa mère. On se sépara avec force amitiés de part et d'autre ; et le soir, les vieux habitués du whist, voyant à madame Simonard des allures mystérieuses et affairées, un visage extraordinaire, 20 celui qu'ils appelaient le visage des grands jours, ne manquèrent pas de se dire l'un à l'autre, en relevant leurs cartes :

— Oh ! oh ! il y aura du nouveau aux Rois de cette année. 25

Le secret courut bientôt toute la ville. Quel secret ? on ne le savait point ; mais on se disait à l'oreille qu'il y avait un secret, et c'était ce secret qui mettait tout le monde en émoi. A dix heures sonnant, le secret fit son entrée sous les espèces d'un grand garçon, vêtu à la dernière mode, quoique sans affectation, l'œil vif et les dents belles, que le domestique annonça : Georges Pimodat de Héricourt. Tous les regards se tournèrent vers le Parisien, et il y eut dans tout le salon comme un imperceptible frémissement de curiosité. Il s'avança avec beaucoup 35

d'aisance vers madame Simonard, qui lui fit le plus gracieux accueil, et lui demanda son bras pour le présenter à l'ingénieur en chef du département. Une conversation s'engagea aussitôt entre les deux hommes sur les propriétés de M. Valneuil, et Georges en profita pour étudier le personnel de la maison et chercher, parmi toutes ces jeunes filles, celle dont il devait tomber amoureux.

C'était l'usage chez madame Simonard qu'avant d'ouvrir le bal on tirât les rois. Il y avait une grande table dressée dans la salle à manger; on apportait dans le salon une douzaine de tables volantes; sur la grande table était placée la galette d'honneur; chaque table supplémentaire avait sa galette, en sorte qu'il y avait un assez grand nombre de fèves. Chacune d'elles conférerait à celui qui l'avait trouvée dans son morceau une foule de petits privilèges, comme de danser avec la reine choisie par lui toutes les fois qu'il en exprimerait le désir, de lui adresser des déclarations, de lui porter son éventail; et le lendemain de lui envoyer un bouquet ou un sac de bonbons. Madame Simonard désignait ceux qui devaient occuper la grande table qu'elle présidait. Elle y appela notre ami Georges, et se tournant vers Adèle:

— Et vous, ma chère enfant, lui dit-elle avec un air d'enjouement, où vous mettrai-je? Ah! placez-vous là. . . .

Elle lui indiqua la chaise vide à côté de Georges.

— M. Georges Pimodat de Héricourt, dit-elle à la jeune fille en lui présentant son voisin.

Et se tournant vers lui:

— Mademoiselle Adèle Rivals.

Georges eut un soubresaut intérieur. Mais il se remit vite; et tout en enveloppant la jeune fille d'un long regard, il sut remercier en termes galants la maîtresse

de la maison du charmant voisinage qu'elle avait bien voulu lui réserver.

Je ne vous étonnerai sans doute pas si je vous dis que madame Simonard avait des trucs particuliers pour aider le hasard et faire tomber la fève aux mains de qui il lui plaisait. Aussi ne trouverez-vous pas étrange que Georges, soulevant une des feuilles de son morceau de galette, aperçut le gonflement noir de la fève; il la détacha, et la plaçant sur son assiette:

— C'est moi, dit-il à madame Simonard, que le hasard a favorisé; il me permet de faire de vous une reine!

C'était de temps immémorial la coutume que chaque année le roi de la grande table choisît pour reine madame Simonard. Elle en profitait pour danser le premier quadrille par manière de badinage, et pour se faire dire des douceurs, qui lui rappelaient son jeune temps. Mais cette fois, elle arrêta d'un geste l'envoi que lui adressait Georges:

— Oh! je suis bien vieille, lui dit-elle, et je n'aurais plus la main assez ferme ni la jambe assez leste pour les devoirs que réclame la royauté. C'est une tradition constante ici que la maîtresse de la maison soit exceptée des personnes à qui peut être offerte la fève. Il faut, bon gré, mal gré, vous conformer à la tradition.

C'était tout ensemble un mensonge et une dérogation à l'usage. Toute la compagnie observa curieusement le visage de la bonne dame, pour y lire sa pensée. Georges, lui, n'avait aucune raison pour ne pas prendre comme argent comptant ce qu'on lui disait; il fut ravi de l'occasion que lui offrait le destin et, se tournant vers sa voisine:

— Voulez-vous me faire l'honneur d'être ma reine? lui dit-il.

La jeune fille leva ses beaux yeux bleus sur le Parisien et prit la fève qu'il lui présentait :

— Ah ça ! que m'écrivait donc cet imbécile de Varnet ! pensait-il à part lui. Elle est charmante, cette
5 petite fille, et je n'aurai aucune peine à l'aimer éperdûment.

Il avait devant lui une glace ; il s'y regarda d'un coup d'œil à la dérobée.

— L'affaire est dans le sac, ajouta-t-il mentalement.

10 Il y avait bien longtemps que Georges se préparait à l'assaut qu'il allait livrer. Il s'était cent fois posé cette question redoutable : Comment devrait commencer l'attaque ? Car tout dépend du premier pas en ces sortes d'affaires.

15 Fallait-il brusquer une déclaration à la hussarde, et tomber tout à coup aux genoux de la personne aimée, et la compromettre ? On avait vu plus d'une fois, dans les romans qu'il avait lus, ce coup d'audace réussir. Mais il se méfiait des romans. Valait-il mieux tâter d'abord
20 le fer, témoigner l'excès subit de sa passion par des silences éloquents, des regards significatifs, des soupirs chargés d'expression, et ne porter le dernier coup que lorsque la place aurait marqué qu'elle faiblissait ? C'étaient deux systèmes en présence ; quel était le bon ?

25

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Georges n'avait jamais osé. C'est selon, s'était-il dit bien souvent. Avec les brunes, la première méthode a plus de chances ; l'autre réussira mieux avec les blondes. Quant aux châtaines, on verra.

30 On verra ! c'est le mot des irrésolus. Ce n'est pas que Georges manquât de résolution. Mais je voudrais bien vous voir à sa place. En rêve, il n'y a rien de si aisé que de former de beaux plans de cam-
34 pagne ; mais sur le champ de bataille c'est une autre

affaire. On y regarde à deux fois avant d'entamer l'action.

Georges, ce grand vainqueur en chambre, jetait à la dérobée sur la forteresse à prendre des regards d'hésitation. Elle ne lui avait pas, à vue de pays, fait l'effet 5 d'être si difficile à emporter; pourquoi lui semblait-elle en ce moment hérissée de bastions et de contrescarpes. C'est étrange comme elle lui imposait! Une petite fille! et qui pis est, une petite fille de province! Et lui à qui quelques jolis hébés parisiens avaient rendu les armes, 10 il tremblait devant cette péronnelle départementale!

Car il n'y avait pas à dire: il tremblait! Ce que c'est pourtant, pensait-il en lui-même pour s'excuser de son accès de timidité, ce que c'est que de courir à l'assaut d'un million! On a des peurs bêtes! Le fait est que 15 j'ai peur de débiter par une fausse démarche! Adieu le million, si je me trompe!

Laissez-moi vous révéler ce secret. Le million n'était pour rien dans l'affaire. Georges était embarrassé, tout simplement parce qu'il se trouvait en face d'une honnête 20 fille, et qu'il avait de mauvais desseins sur elle. Ah! s'il s'était agi de Nana ou de Tata, il aurait su comment s'y prendre. La fille du vieux professeur lui imposait; et toutes les belles phrases qu'il avait méditées dans le silence du cabinet lui paraissaient stupides et se refusaient à sortir de ses lèvres. 25

C'est ce qui explique pourquoi, avec tous ces magnifiques projets de séduction, il ne trouva pas d'autre phrase par où entrer en conversation que celle qui serait venue à un simple calicot. 30

— Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la première contredanse?

Il est vrai que pour relever cette politesse banale, il l'accompagna du regard le plus incendiaire qu'il put trouver, un regard d'électricité, un de ces regards 35

dont il avait expérimenté la puissance, et que nulle femme ne pouvait supporter sans tressaillir.

Adèle ne tressaillit point.

— Avec plaisir, monsieur, répondit-elle.

- 5 Sa voix ne marquait point d'émotion. Ses yeux ne respiraient que la joie de la danse.

Cette petite fille n'a pas de cœur, se dit Georges. Ah ! si elle n'était pas riche d'un million ! mais je suis venu pour la fasciner ! . . . et nous verrons bien !

- 10 Georges dansait joliment. C'est un de ces talents qu'il avait cultivés avec le plus de soin. Polka, mazurka, valse, la valse surtout, la valse classique, la valse à trois temps ; c'était un cavalier idéal. Il eût fait tourner en mesure la danse de Saint-Guy en per-
15 sonne.

- A la seconde invitation, Adèle crut devoir répondre par un refus. Elle pensait au fond que c'était vraiment dommage ; que ce joli garçon, bien qu'un peu extraordinaire et passablement fat, était un danseur incompara-
20 ble, et comme elle n'en retrouverait guère ; mais les bienséances lui commandaient de ne pas s'afficher ainsi avec un jeune homme.

- Mais madame Simonard la surveillait du coin de l'œil. Elle débucha comme un sanglier blessé sur sa protégée
25 récalcitrante :

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? s'écria-t-elle, la reine qui refuse d'obéir à son roi ! Voilà qui est du joli ! La femme doit obéissance à son époux ; c'est un article du code. Allons ! donnez-moi vos mains.

- 30 Georges tendit franchement la sienne en souriant ; Adèle y fit plus de façons ; mais enfin elle se leva à demi, toute rougissante ; d'un geste de condescendance mutine, elle s'abandonna au bras de son cavalier et tous deux s'envolèrent, en tournant comme deux oi-
35 seaux silencieux, dans le grand salon de madame

Simonard, qui marquait la mesure en dodelinant de la tête.

Georges ne tarda pas à oublier, dans le mouvement de la danse, ses projets méphistophéliques de séduction. L'animation du bal le rendit à sa nature, qui était bonne 5 et aimable.

Une fois rejeté dans son naturel, Georges fut, sans y prendre garde, aimable et spirituel. On le pria de conduire le cotillon ; et il sut aisément se passer de tous les accessoires qui manquaient. C'était l'habitude, ce jour- 10 là, de terminer, à quatre ou cinq heures du matin, le bal par une de ces rondes que madame Simonard avait dansées dans son enfance, la *Boulangère a des écus* et le *Carillon de Dunkerque* ; il se trouva que Georges en savait les figures. Il chanta les couplets, il en impro- 15 visa, il fit des gestes que l'on répéta après lui ; il s'amusa pour son compte, comme un bienheureux, et tout le monde pâma de rire à le voir faire.

Je sais très bien que je n'observe aucune des règles des romans, en contant avec cette innocence les choses 20 comme elles se sont passées. Mais quoi ! la vérité me presse. Il est certain que durant toute cette soirée, Georges oublia ses beaux desseins, qu'Adèle ne songea qu'au plaisir de remuer ses pieds en cadence, et qu'il n'y eut dans toute l'assemblée qu'une personne qui ne perdit 25 pas de vue un seul instant le mariage projeté, ce fut madame Simonard.

Son excuse, c'est qu'elle ne dansait plus.

— Ce jeune homme est fort aimable, dit le vieux professeur à sa fille, en s'en retournant. 30

— Il est charmant, mon père, répondit ingénûment la jeune fille.

— J'espère que nous le reverrons.

— Mais sans doute, il m'a demandé la permission de m'apporter des bonbons. C'est son droit ; le droit de la 35

fève. Je lui ai permis de venir après-demain ; il déjeunera avec nous, à la ferme.

— Je lui montrerai mes livres, dit le père.

— Et moi, mes vaches, dit la fille.

5 — C'est un garçon instruit, dit le père, il m'a cité deux vers d'Horace.

— C'est un bon garçon, dit la fille, il boira du lait bourru.

— *Spumantem pateram !* ajouta le vieux professeur.

10 Pauvre vieux ! bon vieux ! il n'y voyait pas plus loin que son nez. La jeune fille avait l'ignorance de la chasteté parfaite, et lui, l'ingénuité de l'égoïsme inconscient.

Et cependant Georges, rentré chez lui, dégrisé par le froid de la rue, et repassant tous les incidents de cette
15 soirée, se frappait la tête de coups de poing :—Triple sot que je suis, s'écriait-il, animal ! âne bête ! je me suis amusé comme un collégien ! Je n'ai pas su lui dire un mot ! Se doute-t-elle seulement que je l'adore ? Car je crois que je l'adore pour de bon !

20 Le croiriez-vous ? cette idée humilia profondément notre héros. Est-ce que vraiment j'en serais venu à ce point de naïveté, moi, Georges Pimodat, de m'être amouraché d'une pensionnaire de couvent ? allons donc ! Non, c'est le million, la fascination du million ! Mais
25 que me disait donc cet imbécile de Varnet ? Pas jolie ! pas jolie ! C'est un rêve que cette fille ! Et dire qu'elle a cinq cent mille francs dans chaque main ! Madame Simonard a serré la mienne d'une façon bien significative. Bonne madame Simonard ! Excellente madame
30 Simonard ! Elle est assez ridicule avec sa petite figure de pomme de reinette, mais elle me mariera ! Je suis tout de même un fier roué.

Et Georges se caressa la barbe ; et, comme il n'en pouvait plus de fatigue, il dormit à poings fermés jusqu'au
35 lendemain midi, sans faire le moindre rêve. ...

Mon Dieu ! que ce don Juan est peu poétique et peu byronien ! Comme il va se faire mépriser de toutes nos lectrices ! Mais je n'y puis rien, et ce n'est pas ma faute. Il était de ceux qui, lorsqu'ils ont dansé toute la nuit, n'ont aucune envie de contempler la lune ; et, sitôt la tête sur l'oreiller, s'en vont prosaïquement faire un tour au pays du sommeil, le tour du cadran. 5

Jamais stupéfaction n'égala celle qui saisit la femme de chambre de madame Simonard, quand, le lendemain de cette fête mémorable, aussitôt après le déjeuner, elle vit sa maîtresse arborer une robe de sortie, coiffer son chapeau et demander qu'on attelât. Cette honnête camériste laissa tomber ses bras d'étonnement et demeura immobile, la bouche ouverte, comme si la foudre l'eût frappée. 10 15

Eh quoi ! l'argenterie, éparse dans un panier, attendait encore qu'on l'eût comptée et resserrée dans ses écrins ; les cristaux n'étaient pas rentrés dans leurs placards ; des montagnes de serviettes encombraient le garde-manger, et des restes de gâteaux traînaient encore partout ; et madame Simonard, elle, une ménagère exacte et méticuleuse, comme la plupart des provinciales, au lieu de procéder au rangement de sa maison bouleversée, s'en allait courir la prêtantaine, dans le cabriolet des jours carillonnés ! Elle ne tenait pas en place ; elle pressait, en grondant, ses domestiques : 20 25

— Allons ! Jean, la voiture est-elle prête ? répétait-elle avec impatience.

— Et où conduirai-je madame ? demanda Jean, qui petillait de curiosité. 30

— Aux Ormeaux, et plus vite que cela.

Aux Ormeaux, tout le monde était debout depuis longtemps, quand madame Simonard y fit son entrée. Le bonhomme de père eut la naïveté de s'extasier sur une visite si imprévue, si obligeante ; Adèle rougit ; elle l'attendait. 35

On débuta par de grands compliments sur la soirée de la veille ; après quoi, madame Simonard, se tournant vers la jeune fille :

— Dis donc, petite, veux-tu nous laisser un instant
5 seuls ; j'ai à causer avec ton père, en particulier.

Adèle adressa, à la dérobée, un regard suppliant à son père.

— Permettez à cette enfant de rester, dit-il à madame Simonard. Je vois à peu près ce dont il s'agit. Car
10 vous nous avez habitués à vos prévenances. Mais j'ai confiance en son bon sens autant qu'en son bon cœur. Je ne lui cache jamais rien. Elle tient ici la place de sa pauvre mère ; elle y est seule maîtresse, et elle a le droit de tout entendre.

15 — Je sais, ajouta madame Simonard, qu'elle joint la raison d'une femme à la grâce d'une jeune fille. Je n'ai donc nul embarras à parler devant elle de certains projets, dont on fait ordinairement grand mystère aux jeunes personnes de son âge. Je n'y vais pas par quatre chemins,
20 moi : il nous faut marier cette enfant-là.

— *Plenis jam nubilis annis ; jam matura viro !* interrompit le vieux professeur.

— Je n'entends rien à votre latin ; mais si ce latin-là dit qu'Adèle est en âge d'épouser un honnête homme qui
25 la rende heureuse, comme je l'ai été avec M. Simonard, il a tout à fait raison. Que faut-il à une jeune fille pour qu'elle se marie ?

— Mais un mari, d'abord . . . dit le père.

— Je l'ai, et jeune, et beau, et bien élevé, et amoureux,
30 et riche. . . .

— Tout cela à la fois ! dit Adèle avec un soupçon de raillerie, le prince Charmant, alors !

— Oui, petite, le prince Charmant.

Et la mère Simonard entama bravement l'éloge de
35 son protégé, qu'elle connaissait à peine. Elle avait

cette faculté, qui n'est pas rare chez les femmes, de croire parfaitement vraies les histoires qu'elle inventait, sur le moment, pour les besoins de la cause, et de les dire avec un accent de sincérité qui trompait tout le monde.

Elle ne les expédiait pas en gros, comme une personne 5 qui ne les sait que par ouï-dire : elle les contait avec un luxe inouï de petits détails, comme si elle y eût elle-même été témoin ou acteur ; elle en relatait, sans omettre un seul, les plus menus faits, avec leurs circonstances les plus pittoresques ; elle refaisait les conversations tenues, 10 les entremêlant de ces locutions explétives et familières qui donnent confiance ; elle s'attendrissait, elle s'indignait, elle s'irritait, elle éclatait de rire ; et jamais, à moins de la connaître à fond, on ne se fût douté que, dans tout ce récit, il n'y avait pas un mot, mais pas un 15 seul mot de véritable.

C'est ainsi qu'elle donna sur la famille, la généalogie et les terres patrimoniales de Georges Pimodat de Héricourt les renseignements les plus circonstanciés et les plus authentiques. Elle en avait attrapé au vol, dans 20 l'unique visite qu'il lui avait faite, quelques bribes, qu'elle arrangea à sa façon, les assaisonnant, comme elle disait elle-même, de toutes les herbes de la Saint-Jean. Elle le présenta comme l'intime ami du grand seigneur dont il était secrétaire, destiné à la plus haute 25 fortune, plein d'une noble ambition, et cependant, modeste en ses goûts ; qui saurait flatter tous les orgueils d'une femme, sans lui refuser aucune des satisfactions du bonheur domestique : le phénix des maris.

— *Rara avis in terris !* dit le bonhomme. 30

— Et vous croyez, reprit Adèle, que ce brillant Parisien s'en ira chercher une pauvre petite provinciale au fond de son humble trou, qu'il la prendra sans demander une dot !

— Une dot, s'écria impétueusement madame Simo- 35

nard, il songe bien à une dot ! il est riche pour deux ! le désintéressement lui est facile. Il n'est pas homme à s'inquiéter jamais du chiffre de la vôtre, ni même si vous en avez une. Au fait, puisqu'il est question de
5 cela, parlons sérieusement, combien donnez-vous à votre fille ?

— Qu'importe ? dit malicieusement Adèle, puisqu'il ne tient nul compte de ce détail ?

— On dit ces choses-là, ma chère enfant. La vérité
10 est qu'il vaut toujours mieux qu'une jeune personne, ne fût-ce que par égard pour elle-même, n'entre pas sans dot dans la maison de celui qui doit être son mari. Ce n'est pas pour M. Georges que je fais cette demande, c'est pour vous, pour votre dignité, pour votre bonheur
15 futur.

— Mais, dit le père, je possède ce domaine. . . .

— Laissez-moi répondre, mon cher père ; car c'est moi que cette affaire touche. Mon mari, si jamais il s'en rencontre un, me prendra sans dot. Tout ce qui est ici ap-
20 partient à mon père et n'appartient qu'à lui. Je n'entends pas qu'il en distraie la moindre chose pour moi. Mon bonheur, puisque vous en parlez, est de passer mes jours avec lui, et je ne donnerai ma main qu'à l'homme qui voudra bien m'aider à lui rendre ici la vie plus
25 douce. C'est mon dernier mot, et je vous supplie, madame, de le regarder comme définitif.

Elle débita ce petit discours tout d'une haleine, d'un ton si péremptoire et si absolu, que madame Simonard vit bien que c'était un parti pris et qu'il n'y avait plus à
30 y revenir. Elle se mordit les lèvres :

— Cet enfantillage, dit-elle, comme répondant à sa propre pensée, rendra la négociation plus difficile.

— Mais je ne veux pas qu'il y ait de négociation ! un mariage n'est pas une affaire de négoce.

35 — Eh ! là, là ! petite fille, vous vous emportez comme

une soupe au lait ! Vous serez épousée pour vos beaux yeux. C'est une affaire entendue.

Et elle remonta en voiture.

— Cette petite pécore est insupportable avec ses idées de l'autre monde, se disait madame Simonard en rentrant chez elle. Si elle croit que les mariages sont faciles à conclure dans ces conditions-là ! Voilà bien les filles d'à présent ! des vaniteuses, qui veulent qu'on les épouse pour leurs beaux yeux ! Mais je n'en aurai pas le démenti. 5

Et cependant Adèle disait à son père : 10

— De quoi se mêle madame Simonard ? ne peut-elle laisser ce jeune homme tranquille ? elle va l'ennuyer, me mettre sur le tapis, me rendre encore une fois la fable de la ville.

— C'est une bonne femme, ma fille, elle veut te 15 marier.

— Je n'ai besoin de personne, mon père, je me marierai toute seule, ou ne me marierai pas.

Madame Simonard rentra chez elle de fort méchante humeur. Une seule idée la consolait, c'est qu'elle ne 20 pouvait, le jour même, manquer de recevoir la visite de Georges. Elle se fit céler pour tout le monde, donnant ordre qu'on n'ouvrit la porte qu'à celui qu'elle attendait.

Georges n'avait l'intention que de déposer sa carte, 25 mais on lui dit que madame recevait et il fut bien forcé d'entrer. Ce furent naturellement tout d'abord des exclamations sans fin sur le plaisir qu'on avait pris de part et d'autre à ce bal charmant, mais la conversation ne tarda pas à glisser sur un sujet qui intéressait également 30 les deux interlocuteurs.

— C'est une bien singulière fille, dit madame Simonard, tout à fait singulière. Imaginez-vous que sa folie est d'être épousée sans dot.

— Oui, je sais, dit Georges, à qui le mot échappa. 35

— Comment ? vous savez ?

— Oh ! c'est une façon de parler. J'écoutais avec une vive attention les détails que vous me faisiez l'honneur de me donner, et je disais : Oui, je sais, comme j'aurais
5 dit autre chose : histoire de faire entendre que j'étais à la conversation et tout oreilles.

— C'est différent. Eh bien ! c'est une idée dont elle s'est, je ne sais pourquoi, chaussé la cervelle. Elle veut que l'homme qui la demandera en mariage la croie pau-
10 vre et l'accepte sans aucune espèce de dot. Ce n'est pas au moins qu'elle n'en ait une. . . .

Georges l'interrompit précipitamment :

— Eh ! madame ! quel besoin mademoiselle Rivals a-t-elle d'une dot ? Est-ce que sa dot, la plus riche de
15 toutes, ce n'est pas sa beauté, sa grâce, sa vertu ? Est-ce que toutes ses qualités charmantes, que je n'ai pu, hélas ! qu'entrevoir en cette soirée délicieuse, ne valent pas mieux que tous les millions du monde ! Pour moi, madame, je ne fais nul compte de l'argent. Je suis
20 décidé à n'épouser jamais que la jeune fille qui me plaira, sans lui infliger cette question ignoble : Combien avez-vous ?

— Noble jeune homme ! s'écria madame Simonard au comble de l'enthousiasme. La délicatesse de vos senti-
25 ments me touche jusqu'aux larmes. Vous me rappelez M. Simonard, mon pauvre défunt (et elle montra le portrait) qui tint à m'épouser sans dot ; mais il n'eut point à s'en repentir. Le colonel m'a dit à son lit de mort qu'il n'avait jamais, avec moi, connu un seul mauvais
30 jour. Il était fort triste de partir ; mais les malheureux sont ceux qui restent !

Elle ajouta beaucoup de détails sur tous les genres de bonheur qu'avait goûtés près d'elle le digne colonel. Vous avez pu remarquer que la brave dame était fort
35 verbeuse. Elle ne laissa pas de munir son protégé de

conseils sur la conduite à tenir. Elle l'engagea fortement à entrer dans la manie de cette petite fille, qui était assez romanesque pour vouloir qu'on la prit sans s'inquiéter de son apport.

— A quoi bon la contrarier sur ce sujet? dit-elle 5 avec bonhomie. Vous serez le maître le lendemain de la noce.

— Je serai son esclave toute la vie, dit galamment Georges.

Et il prit congé sur ce mot de troubadour. 10

— A la bonne heure! pensa madame Simonard. Voilà un homme qui est du bois dont on fait les maris! Pourvu que cette petite pécure ne décourage pas de si bons sentiments! J'y veillerai.

Et pour finir la journée, elle demanda sa table de jeu 15 et se fit une réussite. Les cartes lui annoncèrent que Georges épouserait Adèle; il faut dire au reste que les cartes avaient toujours la complaisance de lui annoncer tout ce qu'elle désirait voir s'accomplir.

— C'est une affaire dans le sac, s'écria-t-elle joyeuse- 20 ment.

Pourquoi mademoiselle Rivals dormit-elle si mal cette nuit-là? Jamais l'ange qui veillait sur son sommeil n'avait vu ses yeux ouverts, passé onze heures; jamais il ne l'avait entendue soupirer ni se plaindre. A quoi songait- 25 elle, le regard fixé sur le brasier, qui s'éteignait et ne jetait plus par la chambre qu'une mourante lueur? Elle se sentait comme accablée d'un trouble inconnu, de je ne sais quelle vague inquiétude. La phrase délicieuse que laisse tomber Marguerite en pensant à Faust; 30

Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme,

chantait à son oreille et l'excitait à rêver.

Ce n'était point certes la première fois que madame Simonard l'avait entreprise sur le chapitre du mariage. Sa 34

pensée ne s'y était pas arrêtée un seul instant. Elle vivait si heureuse et si gaiement innocente avec son père qu'elle avait rejeté bien loin ces propositions, sans même y prendre garde. D'où vient qu'elle était à cette

5 heure si étrangement préoccupée !

Comme il y avait chez elle un fonds de haute raison, elle s'interrogeait sur ce point délicat, et non sans un secret effroi, et ne trouvait pas de réponse. Elle chassait loin de son souvenir l'image importune de son dan-

10 seur, que madame Simonard lui amenait par la main ; elle ne réussissait pas à l'en écarter.

— C'est la faute de cette vieille intrigante. De quoi se mêle-t-elle ? quelle est cette rage de marier malgré eux des gens qui n'y pensent point ?

15 Qui n'y pensent point ! elle n'y pensait que trop, et sa pudeur s'en effarouchait. Mais lui, y pensait-il ? Elle avait trop souvent pris madame Simonard en flagrant délit de mensonge pour croire absolument à son récit. Et cependant, elle ne pouvait se figurer qu'une personne

20 de cet âge se fût avancée si loin, dans une matière si importante, s'il n'y avait pas eu quelque petit fonds de vérité.

— Il m'aura remarquée parce que j'étais à côté de lui. Mais quelle apparence qu'un Parisien, un jeune

25 homme si bien lancé, si riche . . . ah ! s'il n'était pas riche ! . . .

Elle se plut à se le représenter pauvre, comme elle l'était elle-même ; il resterait à la maison ; on achèterait quelques quartiers de terre dans le voisinage ; on culti-

30 verait ; c'est le premier de tous les états. On serait heureux ; le bonheur s'achète à si peu de frais, quand on aime !

— Je l'aime donc ? se demanda-t-elle.

Et elle cacha, rougissante, sa tête dans son oreiller.

35 Le jour vint flotter sur ses rideaux roses, qu'il illumina

d'un rayon de soleil ; il la surprit dans une sorte d'engourdissement physique et moral où elle s'était assoupie. Il lui rendit la netteté de son esprit et sa force de résolution ; elle avait décidé qu'elle n'épouserait jamais un homme plus riche qu'elle. Georges ne comptait plus à ses yeux. Elle avait fait un mauvais rêve, qu'avait dissipé le matin. Elle était prête à recevoir son hôte, avec la même liberté souriante qu'elle eût accueilli un vieil ami de sa mère. 5

Georges arriva vers une heure de l'après-midi, chargé d'un énorme sac de bonbons, qu'il avait fait venir de Paris, et tout plein des projets les plus vainqueurs. Un seul point l'inquiétait : de quels artifices useraient-ils tous les deux, le père et la fille, pour lui cacher le secret de leur grande fortune ! Il se promettait un certain plaisir à percer le mystère de leurs petites ruses, bien résolu d'ailleurs à faire semblant d'être la dupe de cette malice. Le plus attrapé des deux, ce ne serait pas lui ! A mesure pourtant qu'il approchait des Ormeaux, son cœur battait plus fort, le succès lui paraissait moins assuré que ne voulait bien le dire madame Simonard. Cette jeune fille avait l'enjouement si peu abordable ! Enfin, on verrait bien ! 10 15 20

C'était l'heure du dîner aux Ormeaux, quand il fit son entrée. Le potage venait d'être posé sur la table ; il fumait dans une grande soupière de faïence, ornée d'oiseaux extravagants.

— C'est vous ! dit le père avec un bon et franc rire, vous tombez à pic. Vous allez vous mettre à table et manger la soupe avec nous. 30

Georges s'excusait.

— Vous n'avez pas l'habitude, vous autres Parisiens, de dîner à ces heures-là. Ici nous tenons pour les vieilles traditions. Nous faisons nos quatre repas, et nous ne nous en trouvons pas plus mal. Je vous préviens que 35

vous nous empêcherez de manger si vous ne vous asseyez, là, ma fille entre nous deux !

Georges accepta, non sans se faire prier. Il rayonnait, il se fût volontiers frotté les mains, comme le
5 Rodin d'Eugène Sue : Ça marche ! ça marche ! Il se croyait un grand fourbe et un profond diplomate.

Les œillades au dîner, après le café la déclaration, et le reste devait aller de soi.

Il fut très gai, ce dîner improvisé, vraiment très gai.
10 Et vous ne devineriez jamais pourquoi. J'ai quelque honte à le dire : car je sens quel tort je vais faire à mes deux héros. C'est pourtant la vérité, et les natures vaporeuses et poétiques en penseront tout ce qu'il leur plaira. Le professeur ne haïssait pas le bon vin ; il s'y
15 connaissait et avait pris plaisir à se composer une de ces caves comme on n'en trouve qu'en province, où les propriétaires eux-mêmes soignent leur vin et le mettent en bouteilles.

En sa qualité de Bourguignon, il n'estimait que les
20 crus de cette côte, qui a été si justement nommée la côte d'Or. Il renvoya le petit ordinaire dont tous deux se contentaient aux jours ouvrables, et s'en alla lui-même choisir les vins qu'il destinait à cette petite fête, des vins qui dataient du consul Plancus, comme dit Horace.

25 C'est à peine si Adèle but quelques gouttes de la noble et réchauffante liqueur, et néanmoins un sang plus vif, une joie plus cordiale anima ses yeux et colora ses joues. Il entraînait dans le plan de conduite que s'était tracé Georges de jouer la mélancolie, de passer pour
30 un être éthéré, que l'amour consumait de sa flamme. Mais quand il se vit en face d'un filet bien saignant, d'un verre où étincelait la lumière du vin, à côté d'une jolie fille qui ne lui faisait pas mauvaise mine, tous les ressorts de la volonté se détendirent chez lui, la nature reprit le dessus, et il s'aban-

donna, par un mouvement instinctif, à sa gaité habituelle.

Il eut le bon sens de ne point trop parler des amusements frivoles de Paris, de tout ce train de la vie du boulevard, qui fait ouvrir parfois de grands yeux aux provinciaux, mais qui leur inspire au fond un certain mépris. Il n'affecta pas les airs de supériorité ridicule que prend volontiers un Parisien qui a vu la première représentation de la *Fille de madame Angot*, et qui, le soir, conduit le cotillon dans les salons du monde officiel. 5

Il eut l'air de s'intéresser à tout ce qu'il voyait, et le fait est que sans y faire effort, il se sentait pris de je ne sais quel goût pour cet inconnu. Il aperçut de belles faïences sur le dressoir ; il se connaissait, comme tous les Parisiens, en bibelots ; il en parla avec chaleur, et cette érudition charma le vieillard, qui ne savait rien, hors ses livres ; elle lui fit croire que ce jeune homme était un puits de science. Il est vrai qu'il abordait tous les sujets, et qu'il ne semblait étranger à aucun. Le professeur avait un Horace dans sa poche : 15

— Ah ! la jolie reliure de Capé ! s'écria Georges.

— Tu vois, ma fille, reprit le savant, radieux. Il admire mes reliures. Je vais, tout à l'heure, mon jeune ami, vous en montrer d'autres, qui ont leur prix également. 25

Adèle constata que Georges n'était pas moins ferré sur les engins de la toilette féminine que sur les faïences et les livres. La dentelle ni la guipure n'avaient point de secrets pour lui. 30

Il s'extasia sur une tapisserie en loques qui pendait au mur, et que personne n'avait regardée :

— C'est du quatorzième siècle, et du plus beau travail, s'écria-t-il.

On en avait d'autres au grenier, qui n'avaient 35

jamais été déroulées ; on promet de les lui faire voir.

Il conta sur le goût des Parisiens pour toutes ces antiquités, sur tous les petits mystères de l'Hôtel des Ventes une foule de détails, qu'il entremêla de quelques historiettes personnelles.

Il y en avait de plaisantes, et l'on rit beaucoup. Le malheureux oubliait de faire sa cour.

On se leva de table, enchantés les uns des autres.
10 — C'est un bon garçon et plein d'esprit, dit le père à sa fille.

— Quel dommage qu'il soit si riche ! soupira intérieurement la fille.

Elle était sous le charme. Elle se sentait envahie
15 d'une sorte de torpeur qu'il lui fallut secouer :

— A mon tour ! dit-elle en riant ; allons voir la ferme.

Elle appelait ainsi un corps de logis, attenant à la maison, d'où dépendait une vacherie, une écurie, un
20 poulailler et des remises.

— Je vous laisse, mes enfants, dit le bonhomme. Mais n'ennuie pas trop longtemps M. Georges. Toutes les bêtes ne l'intéressent guère.

Georges protesta que mademoiselle Adèle ne pouvait
25 lui faire un plus sensible plaisir ; et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il disait vrai. Il était de ceux qui n'ont jamais appliqué à un sujet l'ardeur et la ténacité d'une réflexion bien profonde ; mais sa curiosité toujours en éveil voltigeait incessamment de l'un à l'autre. Rien
30 de nouveau ne le laissait indifférent. Il s'instruisait par la conversation, et de toute chose il cueillait rapidement la fleur.

Il voulut voir comment on s'y prenait pour traire une vache :

35 — Parbleu ! dit-il, j'en ferais bien autant.

La jeune fille partit d'un éclat de rire ; ce rire frais, sonore, qui ressemble à un chapelet de perles qu'on égrènerait dans un bassin d'or.

— Si vous me promettez de rire ainsi, j'essaie, dit-il en riant lui-même.

5

— Attendez ! vous gâteriez vos habits, monsieur le Parisien.

Elle envoya chercher une blouse, dont elle lui passa elle-même les manches, le coiffa d'un chapeau de paille, pour compléter l'accoutrement, et tous deux furent 10 pris, l'un en face de l'autre, d'un accès de gaieté folle.

Georges se mit dans la position qu'il avait vu prendre à la femme de service ; il imita son geste, mais la vache se refusa obstinément à donner son lait. Il avait beau 15 presser le pis de la bête récalcitrante, il ne venait pas à bout d'en exprimer une goutte, si bien que, ne sachant plus comment faire, il se renversa sur le dos, pâmant de rire. La joie de ce rire était si communicative qu'Adèle s'y laissa entraîner, et les voilà repartis tous deux. 20

De la vacherie, on passa au poulailler. Adèle marchait devant, montrant le chemin. Ses beaux cheveux s'étaient dénoués, et leur masse onduleuse flottait librement sur ses épaules. D'un gracieux mouvement de tête, elle les rejetait en arrière, quand ils venaient 25 s'égarer sur son visage. Georges, qui suivait par derrière, ne pouvait s'empêcher d'admirer la souplesse de sa taille, son je ne sais quoi de délibéré et de fier dans le maintien, dans la démarche, que tempérait une grâce virginale de jeune fille. Tout son être se confondait 30 en une contemplation muette.

On arriva à la basse-cour et le pas des visiteurs n'eut pas plus tôt crié sur le sable de l'allée que ce fut un pépiement général de la gent volatile, qui accourut, gloussant, caquetant, se bousculant.

35

—C'est l'heure où je fais ma distribution de pain. J'en ai toujours dans mes poches.

Elle tira des profondeurs de sa robe une énorme tranche de pain bis, qu'elle se mit à émietter. Georges s'amusait de voir toutes ces bêtes fondre à l'envi sur un morceau jeté au loin, puis se poursuivre, se le dérober tour à tour, et parfois le coq, hautain et galant, mettre tout le monde d'accord en s'emparant du morceau disputé, dont il abandonnait une part à la favorite.

10 Parmi toutes ces poules, il y en avait une qui semblait fort mélancolique et se tenait à l'écart. Lorsque, par hasard, elle faisait mine de s'approcher des autres, elle en recevait force coups de bec, et se sauvait tristement.

15 — C'est une pauvre paria, dit Adèle ; ses camarades la rebutent, je n'ai jamais su pourquoi. Il faut qu'il y ait partout des victimes et des souffre-douleurs. Aussi est-elle ma préférée. C'est à elle que je réserve les meilleurs morceaux, et je les lui donne dans son coin, en
20 cachette des autres.

— Oh ! vous êtes bonne ! s'écria Georges, avec un élan de tendresse passionnée.

Adèle lui éclata de rire au nez, mais de si bon cœur que Georges, un moment déconcerté, ne put se tenir ; il
25 répondit en colère :

— Non, lui dit-il, vous n'êtes pas bonne, puisque vous vous moquez de moi. Vous n'êtes bonne que pour les poules.

Et il ajouta, comme par manière de raillerie et avec
30 une emphase comique :

— Ah ! que ne suis-je poule !

D'un geste coquet, Adèle lui jeta une miette de pain, qui vint tomber dans l'écartement du gilet, sur la chemise.

Georges saisit la balle au bond et, brandissant un projec-
35 tile de même nature, il menaça de le lui envoyer.

— Bah ! je parie que vous ne m'attrapez pas, s'écria-t-elle, et elle s'enfuit tout courant.

Georges courut derrière elle, et tous deux arrivèrent, un peu essoufflés, au perron de la salle à manger. L'animation de la course avait empourpré les joues de la 5 jeune fille, dont les yeux brillaient de plaisir et de malice.

Le vieillard les regardait venir :

— Les jeunes fous ! dit-il avec bonté. Est-il possible de se mettre dans des états pareils ? 10

Et il pressait un mouchoir sur le front moite d'Adèle.

— Une visite pour toi, ajouta-t-il. C'est le père Bruneau qui a à te parler.

La jeune fille alla un instant causer à voix basse 15 avec le paysan ; elle revint le front soucieux vers son père :

— Je vous demande pardon, monsieur Georges, il faut que je vous quitte. La pauvre malheureuse, qui est malade . . . tu sais, mon père . . . a besoin de moi. Il faut 20 que j'aille tout de suite la voir.

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner ? demanda Georges.

Adèle hésita un instant, interrogea du regard son père, qui fit un signe de consentement. 25

— Je crains, dit-elle, que ces spectacles de tristesse et de misère ne soient bien douloureux pour un homme qui n'en a pas l'habitude. Mais si vous le désirez . . . partons !

Et les deux jeunes gens se mirent en route sous la conduite du père Bruneau. 30

Ils marchèrent quelque temps, gardant le silence. Le père Bruneau, qui les regardait avec la curiosité matoise du paysan, le rompit le premier par cette phrase qu'il lança à brûle-pourpoint : 35

— C'est-y votre fiancé, mademoiselle Adèle, ce beau jeune homme-là ?

— Je n'ai point envie de me marier, père Bruneau.

— Ah ! dame ! c'est que vous feriez un joli couple
5 tout de même. On ne sait pas . . . on ne sait pas . . .
Vous êtes dans l'âge, mademoiselle Adèle, et vous êtes
un beau brin de fille. Vous feriez une fière femme. Il
n'y en a pas de plus jolie à dix lieues à la ronde, et qui
sache mieux le ménage, et qui soit plus honnête, plus
10 entendue, une vraie femme, quoi ! un trésor dans une
maison.

— C'est bon, père Bruneau, c'est bon. Assez, pour
l'amour de Dieu !

Mais le père Bruneau ne lâchait pas aisément un sujet
15 de conversation quand il l'avait entrepris. Et l'éloge des
vertus d'Adèle les mena tous trois jusqu'au seuil de la
maison où Mathurine se débattait contre la maladie.

Les paysans ont la rage d'enfourer leurs malades sous
des rideaux et des couvertures, et de les sevrer absolu-
20 ment d'air respirable, sous prétexte de leur conserver
une bonne chaleur : comme si l'air libre et pur n'était
pas un véhicule de santé et le plus efficace de tous les
remèdes ! Mais il n'y a rien à faire contre ce préjugé,
et les médecins de campagne y ont tous perdu leur latin.
25 Georges s'arrêta suffoqué à la porte d'entrée. Mais Adèle
était habituée à ces airs nauséabonds. Elle avança déli-
béramment, ouvrit d'autorité une fenêtre, si l'on peut appeler
de ce nom les lucarnes dont les paysans, par crainte
de l'impôt, trouent leurs murs comme à regret, écarta les
30 rideaux, et, le jour tombant sur elle, comme au théâtre
un rayon de lumière sur la fée en scène, Georges la vit
se détacher, blanche et lumineuse, sur le fond sombre et
fauve de la chambre.

Elle se pencha vers la malade, lui prépara une tisane,
35 la lui offrit avec de bonnes paroles, tandis que deux petits

enfants la regardaient avec cet œil grand ouvert qui est familier aux paysans. L'ordonnance du médecin avait été laissée sur la table de nuit. Elle la prit, la lut et appelant d'une voix douce :

— Monsieur Georges ! dit-elle.

5

L'autre ne se le fit pas dire deux fois. Elle lui mit le papier dans la main, lui souffla quelques indications à voix basse, et il partit en courant. Il avait des ailes, il était heureux de se trouver de moitié avec cette aimable jeune fille pour une bonne action.

10

Fut-ce une illusion de son esprit ? il lui sembla, quand il revint, que cette misérable chaumière avait changé d'aspect : tout y était rangé dans le plus bel ordre ; le lit était refait et propre ; les haillons, traînant partout, avaient disparu ; un jour égayant se répandait dans l'appartement et s'accrochait, par petits points brillants, à la batterie de cuisine, pendue le long de la vaste cheminée. Adèle, assise au chevet de la malade, rayonnait dans cet intérieur transformé par elle. Elle avait un livre de prières en main ; elle les récitait de cette voix lente et cadencée qui berce la souffrance et qui l'endort.

Georges, qui s'était doucement introduit, sans éveiller l'attention, contempla d'un long regard ce spectacle délicieux. Son cœur se fondait d'admiration, de reconnaissance et de tendresse. Qu'y avait-il de plus simple pour tant ? Mais lui qui était armé, de pied en cap, contre toutes les séductions féminines, contre les roueries des femmes comme il n'en faut pas, ne s'était jamais mis en garde contre ce charme angélique qui émane d'une honnête fille faisant la charité avec grâce.

30

Lorsque Adèle vit Mathurine endormie et calme, elle se leva, et s'adressant au père Bruneau :

— Restez là, lui dit-elle, je reviendrai demain.

Elle sortit d'un pas suspendu, retenant son souffle. Quand ils furent dehors, Georges par un mouvement

35

instinctif et comme machinal, arrondit son bras afin de le lui offrir, et, pour la première fois de sa vie, il se trouva légèrement ridicule, dans cette position d'homme du monde, à la campagne, sur un grand chemin.

- 5 Merci, monsieur, lui dit-elle, je n'ai besoin de personne pour rentrer à la maison, tout le monde ici me connaît et me respecte. Voilà qu'il se fait tard : il est temps pour vous de rentrer à Sens.

— Je vous en supplie, permettez-moi de vous recon-
10 duire.

Il y avait dans sa voix une expression de prière si tendre et d'angoisse si vive qu'Adèle n'eut pas le courage de tenir bon.

— Soit, dit-elle, mais un bras où je m'appuie est
15 inutile. Je sais fort bien marcher seule.

— Voulez-vous donc marcher seule toute la vie ? Pourquoi pas à deux ?

La route était déserte, et déjà la nuit, qui tombe vite en hiver, commençait à les envelopper de son crépuscule gris.

- 20 Adèle s'arrêta, et le regardant franchement dans les yeux :

— Monsieur, lui dit-elle d'une voix singulièrement grave, j'ai perdu ma mère quand j'étais encore enfant ; j'ai dû me conduire seule dans la vie, et voir en face des situations que l'on a pour habitude de dérober aux jeunes
25 filles de mon âge. J'aime les situations nettes ; j'ignore quelles sont vos intentions. . . .

Le moment était venu : chose bizarre ! ce moment, Georges s'y était de longue date préparé ; il avait médité le discours qu'il devait tenir, et les arguments
30 irrésistibles qu'il lui faudrait employer ; mais ce qu'il n'avait pas prévu, c'est qu'il serait lui-même bien ému, bien troublé ; c'est qu'il aurait perdu quelque peu la tête. Il avait arrangé toute sa scène d'amour, sans se douter qu'il serait amoureux lui-même. Que voulez-
35 vous ? On ne pense pas à tout.

Mais le désordre d'esprit où le jeta cette interpellation directe, et qui se marqua aussitôt sur sa physionomie, le servit bien mieux que n'eussent fait les phrases les plus éloquentes :

— Mes intentions ! s'écria-t-il, mais je n'en ai d'autres 5
que de vous demander à monsieur votre père, après vous avoir obtenue de vous-même.

— Écoutez-moi, dit-elle d'un ton sévère. Je suis
pauvre. . . .

Georges fit un haut-le-corps. 10

— Je n'ai pas de dot, reprit-elle plus fortement, pas
l'ombre de dot.

— Eh ! qu'importe ! s'écria Georges.

Vous pourriez croire que Georges, en lançant ce sublime : Eh ! qu'importe ! n'était qu'un comédien attentif à 15
son rôle, qui donnait la réplique, dans une situation étudiée par avance. Je suis heureux de vous détromper. Ce brave garçon était de bonne foi. Il eût cru à ce que lui disait Adèle qu'il eût encore répondu : Eh ! qu'importe ! Le fait est qu'il ne s'inquiétait pas, à ce moment-là, si 20
elle était riche ou pauvre ; si elle disait la vérité ou le soumettait à une épreuve ; toutes ses idées étaient bouleversées, il ne prenait plus le temps de la réflexion, il était emporté par des sentiments inconnus, plus puissants que sa volonté même. 25

— Il importe beaucoup, reprit Adèle avec fermeté.
Vous êtes riche. . . .

— Mais non, s'exclama Georges, vous vous trompez, je
ne suis pas riche. . . .

— Vous avez de la fortune. . . . 30

Il fit un geste de dénégation désespérée.

— Plus de fortune que nous en tout cas, beaucoup
plus. Eh bien ! je n'épouserai jamais un homme qui
soit dans une position trop élevée pour mon père et pour
moi. Mon bon père m'a donné toute sa vie ; il est heu- 35

reux dans cette maison, qu'il habite, et qui est un bien de la famille. Jamais je ne l'abandonnerai ; tant qu'il vivra, je resterai près de lui, et mon mari, si jamais j'en accepte un, se réduira à cultiver, entre lui et moi, le petit
5 domaine que vous connaissez.

Georges allait répondre et jurer qu'il serait ce mari.

— Non, mon ami, lui dit-elle, non, ne vous engagez pas. Je vous crois bon, mais vous êtes Parisien, vous êtes habitué à une autre vie, vous aimez le monde ; l'ex-
10 istence étroite qui vous serait réservée ici ne conviendrait ni à vos goûts, ni à votre condition, ni à votre fortune. Soyons bons camarades, et donnez-moi la main, sans rancune.

Georges lui serra la main :

15 — Ah ! que vous devriez me la laisser ! dit-il moitié sérieux, moitié plaisantant.

Elle répondit par un geste coquet de menace.

— Et maintenant, beau chevalier, nous voilà arrivés sans encombre. Je vous remercie et vous souhaite le
20 bonsoir. Je transmettrai vos adieux à mon père.

— Mes adieux ? N'aurai-je donc plus la permission de vous revoir ?

— Vous serez toujours le bienvenu à la maison, en camarade.

25 — Va pour la camaraderie !

Cela est évident, se disait-il, en revenant à la ville, la tête basse ; elle ne veut pas de moi. Quoi de plus simple ? Elle est riche, et ne doit pas manquer de partis en vue. Elle m'a bien accueilli, parce que j'ai été une dis-
30 traction d'une heure dans son ennuyeuse vie de province. Mais je ne lui représente pas un mari sérieux. C'était une leçon qu'elle me donnait indirectement, quand elle me parlait sans cesse de ma fortune. Il y avait là une façon détournée de m'avertir que j'avais
35 tort de prétendre à la sienne. Ah ! que n'est-elle

pauvre ! Quel malheur qu'elle ne soit pas dans la dernière misère ! Je l'épouserais tout de suite ! Que fait-elle en ce moment ? A quoi pense-t-elle ? . . .

— A quoi penses-tu donc ? disait juste à la même minute le bonhomme à sa fille, en la voyant accoudée 5 sur la table, rêveuse et les yeux perdus dans le vague.

— A rien, mon père, répondit-elle en rougissant.

Et au fond de son cœur, elle entendait une voix qui ne cessait de lui répéter :

— Quel dommage qu'il soit si riche ! 10

Ai-je besoin de dire que madame Simonard reçut, le lendemain, la visite de Georges, qui répandit ses doléances dans le sein de la pitoyable douairière ! Elle subit deux ou trois fois, sans sourciller, le récit de tout ce qui s'était passé la veille, s'enquit de tous les détails, les fit 15 répéter, comme un docteur qui tâte le poulx d'un malade et médite une consultation. Un seul point l'étonnait un peu : c'était l'insistance avec laquelle Georges revenait sur la grande fortune de mademoiselle Rivals. Elle est trop riche pour moi, s'écriait-il ; pourquoi est-elle si 20 riche ?

Ce jeune Parisien serait-il légèrement idiot ? pensait-elle. Il a dû voir le train de la maison, et juger qu'on n'y est pas millionnaire. Me jouerait-il une comédie ?

Eh non ! maître Georges était sincère. Il n'avait rien 25 vu de ce qui eût crevé les yeux à tout autre ; c'est peut-être que l'amour porte un bandeau ; c'est plus probablement qu'il n'avait jamais vécu à la campagne, et ne se rendait pas compte du nombre de bêtes et de gens qu'une grande exploitation agricole met en jeu. Et puis c'est 30 une terrible chose que d'arriver quelque part avec une idée préconçue : on ne voit plus les objets qu'à travers son imagination, qui leur impose sa forme et les imprègne de sa couleur.

— Allons ! disait madame Simonard, du ton maternel 35

qu'elle affectait en ces sortes de circonstances, allons, mon cher enfant, fiez-vous à moi ! j'arrangerai tout cela sans doute. Adèle a quelque fortune ; mais enfin vous n'êtes pas un parti à dédaigner ; vous êtes joli garçon, 5 spirituel, aimable ; vous avez une position ; ce sont là des avantages.

— Je suis pauvre vis-à-vis d'elle.

— Mais non . . . , mais non Vous vous faites des monstres de tout . . . , laissez-moi agir ; me donnez- 10 vous carte blanche ?

— Vous êtes ma providence !

Elle lui tendit la main, et il en baisa avec effusion les rondeurs jadis appétissantes.

Il allait se lever, pour prendre congé, quand on sonna : 15 d'un geste rapide, madame Simonard écarta les rideaux et regarda, dans un miroir accroché près de la fenêtre, qui lui arrivait à cette heure.

— J'en étais sûre, dit-elle avec satisfaction. C'est précisément monsieur Rivals et sa fille qui me viennent 20 voir. Entrez dans cette chambre, mon jeune ami, et attendez-y la fin de cette conférence. Peut-être aurai-je dans une demi-heure du nouveau à vous annoncer.

— Ne pourrais-je assister à cette entrevue ?

— Vous gâteriez tout. Ils montent ; dépêchez-vous, 25 disparaissez.

Et elle referma la porte sur lui, comme ces chers visiteurs entraient dans le salon. Elle n'était pas femme à laisser la conversation s'attarder longtemps aux bagatelles de la porte. Elle était pressée d'en finir, et jugea 30 plus à propos de saisir le taureau par les cornes.

— M. Georges Pimodat sort justement d'ici, dit-elle négligemment.

Un pied de rouge monta aux joues d'Adèle qui chercha à dérober la confusion de son visage derrière 35 un écran.

— Il ne faut pas rougir de la sorte, ma chère enfant. M. Georges vous aime ; c'est un garçon charmant. . . .

Elle allait entonner la litanie des mérites de Georges, mais Adèle l'interrompt et d'une voix nette et grave :

— Madame, j'ai déjà dit à M. Pimodat ce que je pensais de sa recherche, et mon père, à qui j'en ai parlé, m'approuve absolument. 5

— Je t'approuve, ma fille, dit le vieux professeur, et je ne t'approuve pas. Je t'approuve sans t'approuver ; je t'approuve parce que tu as exigé mon approbation ; car sans cela, tu ne l'aurais pas eue. Il faut que les jeunes filles se marient ; que deviendrais-tu si je venais à mourir ? . . .

— O mon père ! . . .

— *Omnes debemur morti nos nostraque.* J'y passerai 15 comme les autres, et mon seul désir est de te laisser, avant de partir, aux mains d'un honnête homme, qui sache le prix du trésor que je lui confie.

Choisis-le, car c'est à toi qu'il doit plaire, mais ne pose pas des conditions trop difficiles à celui qui te plaira. 20 Accepte-le bonnement, comme le ciel te l'envoie, et si la reliure du volume est un peu plus dorée qu'il ne conviendrait, qu'importe, pourvu que le livre soit bon !

— Votre père a raison, fillette, et vos scrupules ont trop de délicatesse. Ils font le malheur d'un brave 25 garçon que vous réduisez au désespoir. Il pleurerait, là, tout à l'heure devant moi, il s'arrachait les cheveux. . . .

— Vraiment ? les cheveux ? interrogea Adèle avec une moue ironique. 30

— Mon Dieu, c'est une façon de parler ; il avait beaucoup, mais beaucoup de chagrin. Je vous assure qu'il vous aime à en perdre l'esprit. . . .

— Si encore, dit la jeune fille, il n'avait qu'une de ces fortunes qui ne tirent point les yeux, qu'une de ces for- 35

tunes dont on ne parle pas ! Mais non ; il est très riche ; c'est vous-même qui me l'avez dit.

— Je vous l'ai dit . . . je vous l'ai dit . . . C'est une façon de parler . . . Il est riche sans l'être.

5 — Il est riche sans l'être ?

— Puisque c'est une façon de parler. Voyons ! j'arrangerai tout cela. Répondez, en dehors de son argent, répondez-moi, auriez-vous quelque raison de le refuser ? . . . Non, vous n'en avez pas . . . Est-ce vrai que vous
10 n'en avez pas ? . . . Elle ne répondra pas, la petite obstinée. . . . Ah ! que les mariages sont difficiles à conclure ! . . .

Et la bonne dame se mit à raconter, avec cette abondance de paroles qui était un des caractères distinctifs de
15 sa nature, la foule de mariages qu'elle avait ménagés et menés à bien, au prix de quelles démarches et de quelles peines ! Mais elle n'avait jamais trouvé d'affaire qui se présentât plus hérissée d'épines.

Adèle bouillait d'impatience à l'entendre. Elle avait
20 bien envie de lui crier :

— Mais, madame, je ne vous demande rien. Ne vous donnez pas tant de mal pour moi . . . Je saurais bien me marier toute seule si j'en avais envie.

Il est probable qu'elle laissa passer sur son visage
25 quelque chose de ce sentiment de fierté blessée, car madame Simonard coupa court à ses histoires, et la faisant rasseoir, comme elle se levait :

— Préparez-vous, lui dit-elle en souriant, vous allez recevoir un coup.

30 — Quel coup ?

— C'est un secret. Permettez-moi seulement de passer dans la chambre à côté.

Elle avait un air si mystérieux et si triomphant en parlant de la sorte que le père et la fille interrogèrent
35 son visage avec une inquiétude visible.

Elle était enchantée de son effet.

— Attendez-moi, répéta-t-elle. Je vous ménage une surprise dont vous me direz des nouvelles.

Et elle se déroba par la porte, qu'elle entr'ouvrit discrètement, le doigt posé sur les lèvres, et semblant implorer le silence. 5

Vous avez bien compris qu'elle allait chercher son dernier argument, le plus irrésistible de tous, Georges, qu'elle avait caché dans la chambre à côté.

— Qu'est-ce qu'elle veut dire? demanda Adèle au comble de l'angoisse. 10

— Ma foi! je ne sais, fille, répondit le père. Mais nous ne risquons rien à attendre. Attendons!

— Attendons! répondit la jeune fille.

Au moment où elle répétait: Attendons! la porte 15 d'entrée de la chambre s'ouvrit, et ce fut Georges dont la figure parut dans l'encadrement.

Il fit un cri étouffé de surprise, comme si c'était par erreur qu'il eût poussé le battant. Le fait est qu'il avait lieu d'être étonné. 20

Maître Georges, quand madame Simonard l'eut prié de passer dans le salon à côté, avait commencé d'abord par prendre en patience le mal de l'attente.

Il avait distraitement feuilleté des albums, regardé les tableaux, étudié les fleurs du tapis de Smyrne, tambouriné une marche sur les carreaux; puis il s'était promené avec agitation, ne pouvant dompter l'inquiétude de son cœur.

Enfin, n'y tenant plus, il s'était senti un besoin irrésistible de remuer, d'aspirer l'air frais du dehors; il 30 avait pensé qu'il serait mieux, pour attendre, dans la rue, arpentant le trottoir.

Il avait ouvert une porte de communication, d'où il était tombé dans un corridor qu'il avait enfilé au hasard, cherchant la porte de sortie. 35

Impossible de s'orienter dans une maison dont il ne connaissait pas les dégagements, et voilà comment il se fit qu'au moment même où madame Simonard disparaissait derrière la tenture soulevée il se trouvait revenu dans la chambre, où M. Rivals et sa fille étaient restés seuls.

Qui pourrait dire ce qui se passa en lui à cette vue ? Eut-il comme un pressentiment que toute sa vie se jouait en cette minute ? Céda-t-il à un de ces entraînements soudains, que l'on ne s'explique guère de sang-froid, mais auxquels on se laisse emporter dans les grands mouvements de passion ? Je ne saurais trop analyser les idées qui lui traversèrent le cerveau et se ramassèrent comme en un jet électrique de sentiment ; tout ce que je puis dire, c'est qu'il courut comme un fou vers le couple silencieux, et que, tombant aux genoux de la jeune fille, dont il saisit la main avec force :

— Pardonnez-moi, mademoiselle, lui dit-il.

Elle était au comble de l'étonnement.

20 — Vous pardonner ? demanda-t-elle, et pourquoi ?

— Parce que je suis un sot, parce que j'ai agi comme un sot, parce que je ne suis pas digne de vous et que je vous adore.

Elle ne répondit rien, mais il y avait dans toute sa personne comme un air d'anxieuse interrogation.

— Je vous ai trompée, mademoiselle.

Elle fit un haut-le-corps.

— Oh ! ce n'est pas ce que vous croyez, ajouta-t-il rapidement. Je vous aime sincèrement, profondément, et Dieu m'est témoin qu'il n'y a rien de plus vrai au monde, comme il n'y a rien de plus pur que cette affection. Mais je suis venu ici dans des intentions mauvaises, et cette pensée me tourmente comme un remords.

Une stupéfaction visible se peignit sur le visage du père et de la fille.

— Oui, mademoiselle, je savais votre fortune, votre grande fortune. Un ami m'avait averti et poussé. Mais ce n'est pas lui que j'accuse. Non, c'est moi ; c'est moi seul. Je suis un idiot et un méchant. Ma première idée a été d'épouser une dot et de faire ce qu'on appelle un 5
beau mariage. Car je ne possède rien ; non, mademoiselle, rien, ou si peu de chose qu'autant vaut dire rien. Je suis venu, je le confesse, à Sens, travaillé de cette idée absurde, et je m'en repens à cette heure, et je ne sais comment j'ai eu le cœur assez bas pour oser l'y 10
admettre un instant. Mais il a suffi d'un regard de vos yeux limpides pour chasser ces vilains nuages. Je vous ai vue, mademoiselle, j'ai été vaincu, je vous ai aimée, et mon désespoir, c'est que je ne suis plus digne de vous. Je vous ai recherchée pour votre argent ; 15
jamais je n'aurai plus le courage de demander votre main ; je m'en retourne à Paris l'âme brisée, mais heureux de vous avoir fait cet aveu qui me pesait, et d'emporter, en m'en allant, l'estime de la seule personne que j'aie jamais aimée et que j'aimerai jamais. 20

Le visage d'Adèle avait passé, durant ce petit discours, par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Elle avait d'abord été révoltée de cette confession ; puis elle en avait admiré la franchise ; elle s'était sentie profondément émue de l'humilité de ce pécheur, qui reconnaissait 25
si bravement et dans un moment si délicat des torts qu'il lui était, après tout, bien facile de dissimuler.

Le cœur d'une femme a des trésors d'indulgence pour les fautes qui partent d'un homme sincèrement épris ; elle le regarda avec des yeux pleins de douceur tout ensemble 30
et pétillants de malice :

— Et vous vous repentez ? lui dit-elle. Vous m'épouseriez alors même que cette fortune dont vous parlez ne serait qu'un rêve de votre imagination ?

— Ah ! plût à Dieu ! s'écria-t-il transporté.

— Eh bien ! mon ami, voici ma main, elle est à vous. Vous allez être l'homme le plus heureux du monde ; je n'ai rien ; c'est la vérité, absolument rien.

— Rien du tout, confirma le père.

- 5 Avez-vous jamais reçu une cheminée sur la tête, par un vent d'orage ? Cela n'est pas probable. Vous ne pouvez alors vous faire une idée exacte de la sensation qui fondit sur notre ami Georges à ces derniers mots, dont il ne pouvait révoquer en doute la sincérité : abso-
10 lument rien.

O bizarreries de l'esprit humain ! O contradictions de notre pauvre et infirme nature ! Jamais on ne fut de meilleure foi qu'il n'était en débitant sa petite tirade ; jamais langage plus vrai ne coula d'un cœur
15 plus ardemment épris. Eh bien !—j'ai honte à l'avouer pour notre héros, et je crains que vous ne le méprisiez comme un hypocrite. . . . Hypocrite ! non, il ne l'était pas ; il pensait du plus profond de son âme ce qu'il avait dit, et néanmoins la certitude de tous ses plans renversés
20 lui porta un coup. Mais ce ne fut qu'un éclair de pensée, qui ne se trahit même point au regard de ses yeux. Il mit avec transport sa main dans la main qu'on lui tendait, et détachant de son petit doigt une bague ornée d'une diamant :

- 25 — Mademoiselle, dit-il d'une voix émue, c'est une bague que ma mère, à son lit de mort, m'a prié de conserver en souvenir d'elle. Voulez-vous la passer à votre doigt ? Ce sera l'anneau des fiançailles.

Il se pencha vers elle de façon à ce que sa bouche
30 touchât presque au front de la jeune fille.

— Allons ! dit le bonhomme en souriant, en ces occasions-là, de mon temps, on s'embrassait.

Adèle approcha son front en rougissant, et les lèvres de Georges s'y appuyèrent longuement.

- 35 — *Hymen ! io hymen !* s'écriait le vieux professeur.

A ce moment, madame Simonard, qui avait cherché partout son fugitif, rentrait dans le salon. Son premier mouvement fut de stupéfaction, en voyant ce baiser ; son second, de dépit ; elle ne pouvait admettre qu'on se fût ainsi arrangé sans elle. Mais le troisième. . . . 5

Les moralistes ont longtemps discuté sur le premier et le second mouvement ; ils n'ont jamais rien dit du troisième. Le troisième fut le bon pour madame Simonard. Elle comprit tout de suite le parti que l'on pouvait tirer de la situation, et, par une manœuvre adroite, elle ramena dans le cercle de son action le couple récalcitrant. 10

— Voilà qui va bien ! mes enfants, dit-elle joyeusement. A quand la noce ? C'est chez moi qu'elle se fera, je le veux. . . . Non ? eh bien ! le retour de noce, 15 en ce cas ! et j'entends que l'on danse, et j'ouvrirai le bal !

Elle parla longtemps, sur ce thème, avec sa volubilité ordinaire ; elle aurait pu bavarder plus longtemps encore : les deux amants, la main dans la main, ravis dans la contemplation de leur bonheur, étaient heureux d'entendre cette voix qui leur permettait de savourer leur joie en silence. 20

Les bonheurs s'évaporent à s'exhaler en phrases de conversation banale. Il faut les conserver comme une liqueur odorante, que l'on enferme dans un flacon précieux, sévèrement bouché.

— Je compte sur vous pour ce soir ! dit madame Simonard en terminant.

Adèle adressa à son fiancé un regard de muette supplication. 30

— Pardonnez-nous, madame, répondit Georges. Il nous sera impossible de nous rendre à votre aimable invitation. Vous devez comprendre, vous, madame, dont le cœur est coutumier de toutes les délicatesses, 35

qu'après une journée aussi remplie d'émotions, on ait besoin de se recueillir.

— Je le comprends, je le comprends, dit madame Simonard, adressant un regard mouillé au colonel, qui
5 souriait imperturbablement dans son cadre d'or.

Par quelles imperceptibles fissures les nouvelles se répandent-elles dans les petites villes? Personne ne le saura jamais. Dès six heures du soir, tout Sens avait eu vent du mariage projeté, et les salons de ma-
10 dame Simonard étaient pleins, comme aux plus beaux jours. Elle se promenait de groupe en groupe avec des airs de discrétion mystérieuse à mourir de rire; elle avait des sourires pleins de diplomatie et de malice, et clignait de l'œil à mettre en éveil les juges d'instruction
15 des quatre-vingt-six départements. Elle se sentait, elle, madame Simonard, le centre de tous les regards, de toutes les interrogations.

Elle s'exécuta enfin, et Dieu sait les variations brillantes dont elle orna ce thème, et elle termina son his-
20 toire par cette phrase mémorable:

— Ah! c'est un mariage qui m'a donné bien du mal! . . . bien du mal! répéta-t-elle en s'éventant de toutes ses forces.

Et tandis qu'elle se faisait ainsi de fête dans ce bon-
25 heur, qu'elle avait failli rendre impossible, Georges, seul en sa chambre d'hôtel, écrivait à son ami, l'inspecteur d'assurances, qui l'avait détaché sur une fausse piste:

“ Mon vieux camarade,

“ Deux mots en courant. Tout a réussi, et je suis
30 le plus heureux des hommes. Il n'y a qu'un point de changé, mais de peu d'importance: elle n'a pas de dot. J'en suis ravi; car si elle avait été riche, j'aurais été refusé net. Je cherchais la fortune; j'ai trouvé le bonheur. C'est jouer à qui perd gagne. Dans un mois, tu
35 seras mon garçon d'honneur.

“ Dieu te *doint* la pareille, comme dit notre bien-aimé Rabelais.

“ Ton vieil ami,

“GEORGES.”

P. S.—Mais où avais-tu pris qu'elle était millionnaire? 5
Ah bien! si ce sont là les renseignements que tu donnes à ta Compagnie. . . .

Je m'assurerai sur la vie au profit de mon fils; c'est un client de plus pour toi. Rebonsoir! Je vais faire des rêves d'or. La vie est-elle autre chose qu'un rêve? 10

NOTES.

NOTE.—The references are to the Editor's "Reading French Grammar."

Page. Line.

- 9.— 1. **Amaury Duval**, a distinguished portrait-painter, born near Paris in 1808. Among his works are some fine mural paintings in the church of Saint-Germain-en-Laye and the chapel of the Virgin at Saint-Germain l'Auxerrois. He exhibited a very remarkable picture at the Salon of 1864, entitled "*Jeune Fille sortant du Bain*." He died in Paris in 1885.
21. **Lamartine**, one of the most illustrious of French poets, born at Maçon in 1791 and died in Paris in 1869. He was not only a poet, but an orator and statesman of no mean ability, and exercised an important influence during the Monarchy of July, and later under the Republic and the reign of Napoleon III. His policy was always that of a liberal conservatism, and, although a statesman, he was hardly at any time a politician, except in the best sense of that word.
- 10.—10. **Il n'y a . . . que**, *there is nothing but*.
11. **Tandisque . . . la bonne fortune d'admirer**, a reference to the great mural paintings of Duval, with which several churches in Paris are decorated.
26. **vous ne m'en voudrez pas**, *you will not find fault with me*. The *en* here refers to the following clause. In such expressions it frequently refers to what precedes. This construction with *vouloir* is a Gallicism which can hardly be rendered literally in English. It is most clearly explained by supplying *mal* as the direct object of the verb.
28. **Je vous serre la main**, *I clasp your hand*. An infor-

Page. Line.

- mal method of closing a letter, usually to an intimate friend.
- 11.— 1. *Deux heures venaient de sonner*, *two o'clock had just struck*. Less. 50, viii. 3; Less. 52, Note †.
4. *que de vous apprendre*, *than to inform you*. Note this frequent use of *de* with infinitives when a previous word with 'of' could be supplied; thus, "no other intention than the *intention* of informing you." Less. 52, xiv.
6. *symptôme*; note the omission of the article, the word being an appositive of the following clause, *que ces deux heures*, etc. Less. 35, iii. 3 (a).
9. *se sauve*, *runs away*; lit., *saves itself*.
10. *vaquent*, *devote themselves to*. This word, meaning 'to be at leisure,' is used with *à* in this sense. Being at leisure in other respects, one can devote himself the more earnestly to the object in hand. *Vaquer*, Lat. *vacare*, has the same etymology as 'vacant' and 'vacation.'
12. *comme*, *how*.
13. *dissipées*, for this form of participle, see Less. 51, xiii. 2.
- 12.— 2. *On y va*, *I am coming*. Note the flexible use of the pronoun *on* for pronouns of any person or number, to be determined by the context.
3. *En femme habituée à ces algarades*, *like a woman accustomed to these outbursts of passion*.
5. *à grands pas*, *with great strides*. Note that the preposition *à* very frequently introduces an adverbial clause of manner, while *de* is more frequently used to denote means.
6. *qu'est-ce qu'il y a encore?* *what is the matter now?* *Encore* here = 'this time,' or 'now.'
8. *d'un geste violent*, *with a violent gesture*. For this use of *de* compare line 5 above.
11. *je ne réponds de rien*, *I answer for nothing* = I will not answer for the consequences.
17. *ça a-t-il du bon sens*, *is it sensible*. *Ça* refers to the following clause, *de se mettre*, etc.
20. *qui ne fait pas déjà tant de bruit*, *which does not make so very much noise*. This peculiar use of *déjà* explains why Frenchmen sometimes use, in English, such expressions as: He does not make so much noise already.

Page. Line.

- 12.—23. à travers la croisée ouverte, *thro' the open window.*
à travers usually means 'through,' 'across,' when there is little or no obstruction; au travers de being generally used when the obstruction is greater.
- 13.— 4. c'est à en devenir fou, *it is enough to drive one mad.*
8. à travers la fragile barrière. Compare 12—23.
13. quand vous vous tournerez les sangs, a quoi ça sert-il, *what is the use of your becoming excited.* This construction is analogous to the following: mon sang n'a fait qu'un tour, *I became suddenly excited; literally, 'my blood made but one turn.'*
21. c'est à faire frémir la nature, *it is enough to make one's blood run cold; literally, 'to make nature shudder.'*
Compare 13—4.
29. changer d'appartement, *to change your rooms.*
changer, *to transform; changer de, to exchange one thing for another.*
29. en fin de compte, *after all, at last.*
35. l'île Saint-Louis, an island in the Seine, near the centre of Paris, formed early in the seventeenth century by the union of l'île Notre Dame and l'île aux Vaches. It is near l'île de la Cité, the original site of Paris. It is now chiefly occupied by public buildings and business houses, and is not a favorite place of residence.
- 14.— 7. dès aujourd'hui, *this very day.* The time is emphasized by the use of dès.
12. demandés, plural, to agree with the preceding object que. Less. 51, xiii. 2.
14. Qu'est-ce qu'a dono monsieur? *what can be the matter with my master?* Donc is sometimes used for euphony, and adds, as here, some emphasis.
15. Il ne se connaît plus, *he is out of his senses, he goes beyond all bounds.*
21. à travers ses sourcils, *through his eyebrows; compare 12—23.*
23. je ne sais quel goût de sensualité, *something of a taste for sensual things; je ne sais quel* being used as an indefinite adjective phrase.
27. les ailes en, *its nostrils.* For this use of en, see Less. 45, 3 (1).

Page. Line.

- 14.—23. **Comme si c'eût été, as if it had been.** For this use of the subjunctive after *si*, see Less. 64, iv. 1.
29. **Cousin Pons.** This is the title of one of a series of volumes by Balzac, called "*Scènes de la Vie Parisienne*." Cousin Pons is the son of rich parents, who has a mania for collecting bric-à-brac. They called him *pique-assiette*, "pick-plate," because he picked up his meals where he could find them, and never dined at home.
31. **jouisseuses, pleasure-loving.**
32. **musicien**, for the omission of the article, see Less. 35, 3 (b).
34. **qu'il s'en était glissé une méchante, that a wicked one had slipped in.** Impersonal construction, with the real subject following the verb. The *en* = 'of them,' referring to *fées*, is not required in the English translation.
- 15.— 6. **Conservatoire.** The *Conservatoire de Musique* in Paris, which was established in 1789, and where six hundred students are taught music and oratory at the expense of the state.
21. **n'avait-il jamais reçu cette secousse, it had never received that shock.** For the inversion, see Less. 44, iv.
25. **ce qu'il y a de certain, c'est, that which is certain is;** see Less. 46, i. 1, Note 2.
- 16.— 4. **Il s'y connaissait, he was a good judge of it.**
20. **la lui chuchotant à l'oreille, whispering it in his ear.** For the use of the article instead of the possessive pronoun, see Less. 35, ii. 1.
25. **n'avait d'autre ressource que de puiser, had no other resource than to take;** compare 11—4.
32. **ne s'était pas encore mis à la portée de toutes les bourses, had not yet been brought within the reach of all purses.**
- 17.— 5. **à voix basse, with a low voice;** compare 12—5.
7. **un sabot de rebut, an old worn-out violin.**
12. **dès le matin, in the early morning;** compare 14—7.
15. **charivari.** This word, meaning a tin-pan and tin-horn serenade to one who is unpopular for some recent act, may here be rendered *discordant music*. The derivation

Page. Line.

of the word is involved in much obscurity. Larousse's long article upon it, giving all the suppositions from the various languages and dialects, is almost a *charivari* in itself, in the popular acceptation of the word. The names of the principal comic paper in Paris, and of the "Punch, or London Charivari," are taken, of course, from this popular signification.

17. *au travers desquelles, through which, among which; compare 12—23.*

18. *orgues de Barbarie, hand organs, barrel organs.* 'Barbarie' is believed to be here a corruption of *Barberi*, the name of an Italian organ-maker.

25. *cordon-bleu, an excellent cook; literally, 'a blue ribbon.'*

18.— 2. *tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, the pitcher that goes often to the well is broken at last.* This proverb is almost literally the same in both languages. It is *probably* of French origin, as it was used by Villon, a French poet of the fifteenth century, in this form:

"Tant va le pot à l'eau qu'il brise."

19.— 5. *tout aussitôt, immediately.* *Tout* strengthens the expression, like the familiar form 'right away,' in English.

6. *corps de bâtiment, detached building.*

8. *rez-de-chaussée, ground floor; literally, 'level with the street.'*

9. *concierge, doorkeeper, caretaker of a house.* The large houses in Paris, being usually built in the form of a hollow square, one or more rooms on the ground floor are set apart for this official, who pulls a cord releasing a spring when a stranger rings, and the large door opens of itself, and admits to the courtyard. Hence the expression in line 12, *fonctionnaire du cordon.*

13. *le second for le second étage, the second story = our 'third story;'* i. e. up two flights of stairs.

15. *en train de tricoter, occupied in knitting.*

18. *et regarda longuement l'aspirant locataire, and looked a long time at the would-be tenant.*

23. *A la bonne heure, very well, so be it, good, all right.*

26. *Avancez à l'ordre, proceed in regular order.*

Page. Line.

- 19.—27. un peu, *a little*. Used for the familiar expression, 'I rather think so.'
- 20.—12. si vous faites mon affaire, *if you suit me*.
 17. Opéra-Comique, the name of one of the leading theatres in Paris.
 24. voilà qui va bien, *that suits very well*.
 29. je crois que vous m'irez, vous, *I believe that you will suit me*. The *vous* is repeated for emphasis.
 35. du moment qu'il s'agit, *since it is a question*. Du moment que may also be rendered 'whenever,' but 'since' is the more literal translation.
- 21.—2. ça de gagné, *so much gained*.
 13. à la halle, *at the 'halle,'* i.e. the large public market, near the centre of Paris; usually called *les Halles*.
 13. tout aussi intéressantes, *quite as interesting*.
 31. Personne ne lui en connaît, *no one knows that he has any*. The pronoun *en* is used as the direct, and *lui* as the indirect, object.
- 22.—11. Passe pour le sabre, *never mind the sabre*.
 12. aux anges, *in ecstasy, delighted;* lit., 'with the angels.'
 14. pas un liard avec, *not a farthing more*.
 21. que Valdreck n'avait l'intention, *than Valdreck had the intention*. For this use of *ne* with no negative force, see Less. 61, iii. 1.
 28. Aussi n'osa-t-il point, *so he did not dare*. For the inversion of the subject after *aussi*, see Less. 44, iv. Note.
 29. coup de tête, *rash act, inconsiderate act*.
 32. il s'en ouvrit, *he opened the subject*.
- 23.—1. c'est du propre! *that is a fine thing indeed!*
 8. sur le dos, *upon your hands;* lit., 'on the back.'
 28. secouait les oreilles, *shook his head;* lit., 'shook the ears.'
 35. à petits coups, *with little sips*.
- 24.—6. fit observer Marguerite, *observed Margaret*. *faire observer* means 'to call one's attention to,' or simply 'to observe,' 'remark.'
 14. c'est un coin du paradis que cette maison, *this house is a corner of paradise*. When the *ce* of *c'est* stands for a following subject, that subject may be introduced by *que*, which is redundant in English.

Page. Line.

- 25.—27. **vous en serez pour vos frais**, *you will lose your money*. This expression often means *you will lose your time and money*.
- 26.—15. **ses goûts de rêverie et de farniente**, *his taste for reverie and idleness*. Farniente, *doing nothing*, from the Italian.
18. **fût mis à l'étude**, *should be put on rehearsal*.
30. **vous devez joliment les ennuyer**, *you must annoy them very much*.
- 27.— 9. **en se rengorgeant**, *proudly drawing herself up*.
21. **elle crevait dans sa peau**, *she could hardly contain herself*.
35. **vasistas**, from the German *was ist das? qu'est ce? what is it?* A small window to observe what passes; frequently, as here, in the door of the *conciergerie's* room.
- 28.— 6. **Phryné**, a celebrated Grecian woman, remarkable for her great beauty, the original of the *Vénus Anadyomène* of Apelles and of other distinguished works of art.
32. **que ce finale irait aux nues**, *that this finale would be praised to the skies*.
- 29.— 8. **il passa grand homme**, *he passed for a great man*.
10. **se prit pour la musique d'une passion**, *became possessed with a passion for music*.
23. **riait dans sa barbe**, *laughed in his sleeve*.
- 30.—15. **Renaissance**, the name of a theatre in Paris established in 1873.
- 32.—20. **Il doit y avoir**, *there ought to be*.
27. **revenir en matière**, *to enter again upon the subject*.
- 33.— 1. **n'avait pas sa langue dans sa poche** = *n'avait pas la langue liée*, or *avait beaucoup de langue*, = *had a free use of her tongue*.
22. **le denier à Dieu**, *earnest-money, the sum given to close a bargain*.
- 34.— 3. **vous avez beau être artiste**, = *although you are an artist*; 'avoir beau' with infinitive meaning usually 'to be in vain to.'
5. **sur les bras**, *upon your hands*; lit., 'on the arms.' Compare 23—8.

Page. Line.

34.—22. Il n'y avait plus à s'en dédire, *it was no longer possible to retract it.*

35.— 1. je t'en donnerai, *I will give thee some.* In such cases *en* = 'some,' although, strictly, a genitive, after an implied direct object, is treated as a direct object itself. Here the direct object is also expressed, following the emphatic *à toi*. The whole passage may be rendered thus, giving force to all the words used in French: "*Ah! I will give thee some! Thee! opera tickets!*"

7. si l'on m'y reprend! *if I am caught at it again!*

• 16. une entrée en matière, *a suitable approach to the subject*; compare 32—27.

18. Il la vit qui l'attendait, *he saw her awaiting him.* Less. 46, ii. 1.

27. afin d'amadouer Marguerite, *in order to appease Margaret.* Various derivations are proposed for *amadouer*. The most plausible seems to be this: *amadouer* = *ami-doux-er*; i. e. to call another *ami-doux*; 'to flatter,' 'coax,' 'appease.'

36.— 6. coup de marteau, *bee in the bonnet*; lit., 'stroke of a hammer.'

37.— 4. un je ne sais quel air aristocratique, *a kind of aristocratic air*; compare 14—23.

8. ma tante avait du monde, *my aunt had company.*

9. veuillez me donner mon bougeoir, *be so kind as to give me my candlestick.* The imperative forms *veuille* and *veuillez*, followed by an infinitive, usually mean 'be so kind as to.'

24. qui a bien voulu accepter, *who has been so kind as to accept.*

32. Jocelyn, a well-known poem of Lamartine, forming a part of what was intended to be a great humanitarian epic, never completed.

38.— 6. les songes qui sortent par la porte d'ivoire, *the dreams which come from the ivory gate.* False dreams. See Virgil's *Æneid*, Book VI., lines 893—896.

14. les menus commérages du quartier, *the small gossip of the neighborhood.* *Commérage* is derived from *commère*, 'a godmother,' 'a gossip.'

Page. Line.

39.—13. nous avons une nouvelle voisine, à cette heure,
we have a new neighbor just now.

15. La vanne de l'écluse, *the flood-gate.*

40.—22. Jouerait-elle de la mandoline? *Could she be playing on the mandoline?* See Less. 57, xix. 1. Note.

24. C'en était donc fait, *it was all over then.*

41.—8. peu ou prou, *little or much, more or less.* Although *prou* is called obsolete, it is frequently thus used by modern writers.

13. Il lui prit une irrésistible envie, *he was seized with an irresistible desire.*

17. en un tour de main, *in an instant.*

42.—10. quelques accords plaqués, *some chords struck at random.* This popular use of *plaquer* is not noted in the dictionaries.

17. Devin du Village, the title of an opera in one act by Jean-Jacques Rousseau, which, although of an inferior order of merit, was highly applauded in his time, and has given a place to the bust of its author among the distinguished musicians of France at the New Opera in Paris.

22. Boccherini, a distinguished Italian musician, was born at Lucca in 1740, and died at Madrid in 1806. His music is remarkable for its harmony, and it has been said of it: "If God wished to *speak* to men in music he would use that of Haydn; if he wished to *hear* music, he would choose that of Boccherini." Although long a great favorite at the Spanish court, in his later life he was superseded by rivals, and died in poverty and neglect.

25. motifs pastichés, *pieces of music made up from portions taken from different composers.*

29. il dut avoir, *it must have had.*

29. le neveu de Rameau. Rameau was a celebrated French composer who died in Paris in 1760. The *Neveu de Rameau* is the title of a romance written by Diderot. It is regarded as his *chef-d'œuvre*. The hero was a real personage, and a most strange and inconsistent character.

31. Diderot, a profound philosopher, critic, and romance-writer of the eighteenth century. Of him Michelet

Page. Line.

says: "Diderot était l'homme le plus grand du XVIII^e siècle."

43.—27. C'est une triste chose que de n'être pas riche, *it is a sad thing not to be rich.* For this use of *que*, see Less. 49, vii. Note 2.

44.—13. de se mettre en frais de, *to go to the expense of.*

13. d'un Pleyel ou d'un Érard. These are the names of two families of musical-instrument makers who have enjoyed a high reputation in Paris during much of this century. Of their pianos Chopin, a distinguished French pianist and composer, has said: "When I am out of tune, I play on a piano of Érard, and I am sure to find tones that correspond to my frame of mind; but when I am at my best, and wish to produce the best possible results, I need a piano of Pleyel."

22. Je ne veux d'autre cachet, *I wish for no other ticket; i. e. 'payment.'* This expression comes from the practice, common in Paris, of giving to a teacher a *ticket* after each private lesson, by which, at the end of a term, he reckons up his account.

26. d'un ton pénétré tout ensemble et résolu, *in a tone wholly convinced and resolute.* Tout ensemble, *wholly, altogether, entirely.*

31. A demain, a form of taking leave = *good-bye until to-morrow*; so à ce soir, à cette après-midi, à bien-tôt, etc.

45.—4. à ce point, *to this extent.*

5. à force de réfléchir, *by dint of reflection, by continuous reflection.*

6. il en arriva à se persuader, *he succeeded in persuading himself.* Note that *en*, 'of it,' 'about it,' is here, as often, unnecessary in English.

9. ce qu'il y a de plus étrange, c'est, *what is more strange is.* For this use of *de*, see Less. 36, v., which presents a similar use, *ce qu'il y a* really implying *il y a quelque chose.*

46.—9. de les lui faire payer cher, *to make her pay dearly for them.* For the construction of *lui*, see Less. 39, iii. Note 2.

12. les heures de silence qu'il lui plairait, puis-

Page. Line.

- qu'il resterait le maître de diriger à sa fantaisie les études de la jeune fille, *the hours of silence which it pleased him (to secure), since he would remain able to direct the studies of the young girl according to his fancy.* Note that the first *il* is impersonal, the second personal.
25. **et encore ne les faut-il,** *and after all they need not be ;* lit., 'it is unnecessary to give them,' *les* being the object of *donner* understood. For this inversion of subject after *encore*, see Less. 44, iv.
- 47.— 2. **pour aller dans le monde,** *to make his calls.*
11. **fût-il un grand artiste,** *should he be a great artist.* For the mode and the inversion of subject, see Less. 64, iv. 1.
- 48.— 4. **l'heure du berger,** *the lover's hour.*
19. **c'était plaisir d'avoir affaire à,** *it was a pleasure to have to do with.*
33. **quand la fantaisie lui en prenait,** *when the fancy took her.*
34. **il ne lui en savait pas mauvais gré,** *he was not displeased with her for it.*
- 49.— 1. **une sorte d'obsession,** *a species of perpetual annoyance.* *obsession, a besetment,* is used here in a somewhat unusual sense.
8. **Avec ça que,** *indeed one would think that.*
15. **Ce serait moi,** = *if it were I.* The conditional not being regularly used after *si*, when the conditional is used in a conditional clause another turn is given the sentence. For similar cases, see Less. 64, iv. 3, Notes 2 and 3.
16. **cette autre chipie,** *that other trifler.* The word *chipie* is not used here in any injurious sense.
17. **Les hommes sont toujours des hommes.** This is an interesting use of *de*, 'are of the men,' i. e. 'are like men.'
19. **floritures,** *embellishments.* From the Italian *floritura*, 'act of flowering.'
30. **au moins . . . avait-il à qui se prendre,** *at least he had some one to find fault with.* For the inversion, see Less. 43, iv. Note.

Page. Line.

- 50.— 2. n'en pouvant plus, *being no longer able to bear it.*
 28. seriez-vous malade, *are you sick, for êtes-vous malade;*
see Less. 57, xix. 1, Note.
- 51.—12. qu'est-ce qu'il y a encore? . . . il y a . . .
 il y a que, *What is the matter again? . . . the matter*
. . . the matter is that. . . .
20. veux-tu bien te sauver, *will thou be so kind as to go*
away? The singular pronouns *tu, te, ton, ta* are used in
 addressing *inferiors*, as well as children and intimate
 friends.
- 52.— 1. comme il en était là, *as he was at that point.*
 6. c'est que for c'est parce que, *it is because;* a fre-
 quent use.
11. je vais me la payer, *I am going to enjoy it.*
17. qu'il n'en avait jamais montré, *than he had ever*
shown. For the *ne*, apparently redundant, see Less. 61,
 iii. 1.
20. à pas de loup, *with a stealthy step;* lit., 'the step of a wolf.'
- 53.—20. hommes de peine, *workmen, laborers.*
29. un fier gars, *a proud boy, a fine boy.* The word *gars* is a
 very interesting survival of an old French nominative, of
 which the accusative is *garçon*; i. e. *garçon*. The final *rs*
 is silent (*gd*) in the popular pronunciation of this word.
32. prenez garde de rien abîmer, *take care not to spoil*
anything.
- 54.— 3. payé comptant, *paid in ready money, cash down.*
14. autrement difficile, *more difficult.*
16. ce râtelier d'Anglaise, *that rack in English style;* said
 contemptuously of the piano, which, although first con-
 structed in Saxony, was brought out in England some
 years later, in 1760, antedating by some years its appear-
 ance in France.
22. qui ne se font pas, *which are not done = which cannot be*
done.
- 55.— 1. un drôle de particulier, *a strange individual.*
 3. vous vous enlevez comme une soupe au lait,
you are off like a hasty person; lit., 'like milk porridge.'
10. Lisette, the name of a light character in various French
 poems and comic operas.
29. en fait de piano, *in the matter of a piano.*

Page. Line.

56.— 8. *il n'en faut pas*, you cannot have any; lit., 'there is need of none.'

21. *d'un pas suspendu*, with a light step, with a stealthy tread.

57.— 8. Malherbe, a distinguished poet of the latter half of the sixteenth century. He did much to establish the rules of verse which governed the great classic writers of the following century, but which have been largely set aside by the Romanticists, under the leadership of Victor Hugo. This stanza of Malherbe, so often quoted in this story, forms the first verse of a poem which appears in Lallanne's edition of his works (I. 221), under the simple title of *Chanson*. It was printed probably for the first time in 1615, with music, and is supposed to be written on the absence of the Vicomtesse d'Auchy, whom Malherbe frequently addresses under the poetical name of *Caliste*. There are four stanzas in all, and each concludes with the following lines:

"Dieux amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter?"

59.—10. *mit sa cervelle à l'envers*, quite upset her.

19. *ce misérable croquenote*, that wretched thrummer.

23. *L'Algérie*, a large territory in Northern Africa, under the government of France since 1830.

24. *d'ici-là*, = *between now and then*; lit., 'from here there.'

60.— 3. *qu'on ne se préoccupe d'*, than one is anxious about.
For the redundant *ne*, see Less. 61, iii. 1.

16. *voulez-vous que je lui dise que vous n'y êtes pas*, do you want me to say to him that you are not in.
For the subjunctive *dise*, see Less. 55, xviii. (b).

61.— 5. *j'ai cru comprendre*, I believed that I understood. For the omission of the subject of *comprendre*, see Less. 63, ii. Note.

23. *ne pas se laisser étouffer par un secret*, not letting a secret stifle her; see Less. 39, iii. Note 2.

32. *qu'on dût la tenir secrète*, that one ought to keep it secret. For the subj. *dût* after the implied negation in *ignorais*, see Less. 55, xviii. (b) Note.

Page. Line.

62.—15. qu'on se représente malaisément, *that one imagines with difficulty.*

22. il m'arriva de le perdre, *it happened that I lost it;*
see Less. 48, iv.

63.—2. quoiqu'elles soient assez difficiles, *although they are quite difficult.* For the subjunctive *soient*, see Less. 56, 3.

13. de part et d'autre, *on both sides.*

33. de quelques éloges délicats à l'adresse du musicien, *with some delicate praises intended for the musician.*

64.—3. la seule qu'il n'eût pas le plaisir de connaître, *the only one which he had not the pleasure of knowing.* For the subjunctive *eût*, see Less. 56, 2.

6. Opéra-Comique, the name of a leading theatre in Paris.

7. une loge, *a box*; so coupon de loge, page 64, line 31.

28. a bien voulu, *has been so kind as.*

65.—1. pour l'algarade, *for the insulting attack.* Algarade, from the Spanish *algarada*, from the Arabic *al-garah*, 'an incursion upon hostile territory.'

66.—24. si nous emmenions, *suppose we take*; lit., 'if we took,' a not infrequent use of *si*.

67.—1. à elle tout lui est permis, *everything is permitted to her*; or, as we may say for greater emphasis, 'to her everything is permitted.'

7. c'est qu'elle a déjà vu la pièce. *C'est que* here, as previously explained, is equivalent to *c'est parce que*, and refers to an objection in the mind of the speaker; rendered in English in cases like this: 'but she has already seen the piece.'

13. Dame blanche, one of the most popular comic operas in France during the past half century, written by Eugène Scribe, with music by the celebrated composer Boiëldieu.

15. c'est que; see note to line 7. This usage will be found to be very frequent.

17. c'est encore vrai, *it is true also*; see line 12.

30. qu'il voudrait bien ne pas s'en tenir, *that he would be so kind as not to confine himself.*

68.—2. qui se reflétaient, *which were reflected*; see Less. 50, ix.

7. il n'était pas grand clerc, *he was no great judge.*

Page. Line.

- 68.—14. *si une pensée importune ne se fût tout à coup dressée devant son esprit*, if a troublesome thought had not suddenly risen before his mind. For this use of the subjunctive after *si*, see Less. 64, iv. 1.
22. *le vit qui offrait*, saw him offering; see Less. 46, ii. 1.
29. *qui ne se seraient . . . jamais connus*, who would never have known each other. For the form of the participle *connus*, see Less. 51, xiii. 2.
34. *que surmontait un oiseau de paradis*, which was surmounted by a bird of paradise. For the inversion of the subject after *que*, see Less. 38, i. 2; and for the use of the active voice where the passive is better in English, see Less. 50, ix.
35. *se la montraient*, pointed her out to each other. The pronoun *se* is here, as frequently, used as a reciprocal pronoun.
- 69.—4. *coup de sang*, apoplectic fit, stroke of apoplexy.
8. *qui connaissait de reste la partition*, who knew the part very well.
14. *il passait comme un éclair*, there passed a kind of flash.
29. *la vue . . . en appartenait à tout le monde*, the sight of it belonged to everybody. For this use of *en*, see Less. 45, iii. (1).
30. *ce n'était pas là un lot*, that was not a privilege. This use of *ce* and *là* separately for *cela* is not uncommon.
34. *ceux qui s'en viennent*, those who come. In this case *s'en venir* = *to come*; as *s'en aller* = *to go*.
- 70.—17. *que l'on bisse encore*, which they still encore. *Bisser*, to cry *bis*, the French method of encoring. *Bis*, Latin, 'twice,' 'again.'
20. *Il a résisté aux orgues de Barbarie*, it has resisted the street-organs; i. e. it has not been made unpopular, although so often played by the strolling players in the streets.
22. *la ritournelle*, the chorus. Italian *ritornello*; i. e. 'the part to which one returns.'
23. *se mit à dodeliner*, began to nod her head. This word *dodeliner*, English 'dandle,' sometimes means to rock a child to sleep. "Expression onomatopéique, comme *faire dodo*, expression enfantine pour dormir." Schéler.

Page. Line.

24. avec l'air capable, *with the knowing air.*
- 71.—11. pour qu'ils se prissent d'amour, *in order that they should fall in love.*
15. il y avait là de quoi s'arracher les cheveux, *it was enough to make him tear his hair.*
20. Racan, a French poet of the seventeenth century; a friend and imitator of Malherbe. He was one of the first chosen by Cardinal Richelieu as a member of the French Academy. His principal poem was a pastoral tragedy entitled "Les Bergeries." M. Sarcey seems to have taken some liberty with these opening lines of his "Stances sur la Retraite," which are as follows:
- "Thyrsis, il faut songer à faire la retraite;
La course de nos jours est plus qu'à demy faite."
- 72.—1. Francesca de Rimini, Ital., Francesca da Rimini, an historical character, a beautiful woman of Ravenna, and a heroine of one of the most charming episodes of the Divina Commedia of Dante; since made the subject of various operas, tragedies, and noted works of art.
7. Je ne sais quel = *a species of.*
16. le terzo incommodo, *the inconvenient third party.*
35. tendit l'oreille, *listened intently.*
- 74.—3. Je crains . . . que vous ne soyez, *I fear that you are.* For this use of *ne*, see Less. 61, iii. 1.
- 75.—3. on voyait aisément aux yeux ardents de l'élève, à ses mouvements rapides, *one easily saw, by the glowing eyes of the pupil and by her rapid movements.* The means is frequently thus expressed by the preposition *à*, which may usually be translated by either *by* or *in*.
6. qui était réservé et sauvage, *which was reserved and shy.*
7. d'en rester là, *to stop there*; the *en*, 'from it,' 'of it,' being redundant in English, as in many idioms with *en*. Compare 63—23.
9. aurait-elle pu répondre, *she might have replied.*
20. en flagrant délit, *in the very act.*
25. Boïeldieu, a distinguished musical composer, born at Rouen

Page. Line.

- in 1775. The two great names of which the ancient city of Rouen is especially proud are Boïeldieu and Corneille.
- 76.—13. *qu'est-ce qui vous prend, what possesses you?*
 21. *tant plus ils sont vieux, the older they are.*
 27. *je n'y vais pas par quatre chemins; je suis franche comme l'osier, I do not go by a roundabout way; I am perfectly frank. Lit., franche comme l'osier, frank or direct as the osier; "because the osier is usually straight-grained and free from knots." Larousse.*
33. *un diner à s'en lécher les quatre doigts et le pouce, a dinner to make one smack his lips; lit., 'to make one lick the four fingers and the thumb.'*
34. *dont vous me direz des nouvelles, of which you will give me a good report == 'with which you will be well pleased.'*
- 77.—18. *en tout petit comité, a small select company.*
 35. *avait convié le ban et l'arrière ban de ses collègues, had invited all of her companions whom she could muster. Le ban et l'arrière ban == 'all vassals owing service to a king who can be assembled in time of war.'*
- 78.—16. *leur front à tous deux, both their brows.*
 19. *il ne tarda pas à avoir le mot de l'énigme, he was not long in obtaining the secret of the enigma.*
 21. *ce diner . . . se trouve être, this dinner turns out to be.*
- 79.—31. *qu'il jouît de son reste, that he should make the most of his remaining time.*
 33. *fort avant dans la nuit, very far into the night.*
- 80.— 7. *s'en fut se mettre au lit, went away and retired. S'en fut = s'en alla. Of this substitution Larousse remarks: "On trouve des exemples de cet emploi du verbe être dans les écrivains anciens et modernes. Ces manières de s'exprimer n'en sont pas moins bannies du bon langage."*
- 81.— 9. *il est vieux et il ne l'est pas, he is old and he is not (so); see Less. 44, v. Note.*
 27. *on est arrivé, one has made his way in the world.*
- 82.— 8. *je la mettrai à même de, I will put her in a position to.*

Page. Line.

- 82.—10. *c'est là une raison, that is a reason.* For the separation of *ce* and *là* of *cela*, see note 69—30.
14. *Prince Charmant*, a name given in fairy stories to a beautiful young prince who suddenly appears and delivers innocent and persecuted victims. He is the knight of the fairies.
17. *le pas est vite franchi, the step is quickly taken, the transition is easy.*
17. *peut-être suis-je trop modeste, perhaps I am too modest.* For inversion of subject, see Less. 44, iv.
24. *ces câlineries de voix et ces chatteries de geste dont elle ouatait leur intimité, those fond expressions and playful gestures with which she smoothed the course of their intimacy.* Oüater (English 'wad') scarcely admits of a more literal translation.
26. *Qu'on refusât d'y voir de la passion, à la bonne heure, that one should fail to see in these things a lover's passion, well and good.*
- 83.—5. *Le sort en est jeté, the die is cast.* Here, as so often, *en*, 'of it,' 'about it,' is redundant in English.
12. *vous êtes tout de même bien drôle depuis quelque temps, allez! you have been, however, very strange for some time, indeed you have.* *Allez*, as interjection, often simply emphasizes the statement which precedes it, as here.
19. *sa canne à pomme d'or, his gold-headed cane.* For this use of *à*, see Less. 39, iv. 4.
33. *le mystère qui se cachait, the mystery which was concealed; see Less. 50, ix.*
- 84.—12. *le cœur lui battait, his heart was beating; see Less. 35, ii. 1.*
20. *à qui il serait tombé une cheminée sur la tête, upon whose head a chimney had fallen.*
29. *que voulez-vous que j'y fasse? what do you wish me to do about it?* For the subjunctive *fasse*, see Less. 55, xviii. 1 (b).
33. *il serait plus simple . . . que je chargeasse ma chère tante, it would be simpler to charge my dear aunt.* For the subjunctive *chargeasse*, see Less. 55, xviii. 1 (a).

Page. Line.

- 85.—10. **Saint Laurent sur le gril**, *St. Lawrence upon the gridiron*. St. Lawrence suffered martyrdom at Rome in 258 A. D. under the emperor Valerian, being placed upon a gridiron heated with burning coals. This terrible scene is represented in several important works of art.
18. **comme si une vipère l'eût mordu au talon**, *as if a viper had bitten his heel*. For the subjunctive *eût mordu*, see Less. 64, iv. 1.
23. **Tout ce que je réclame de votre bienveillance**, *c'est, all that I demand of your kindness is*. When the *ce* of *ce que* is separated from its verb by a clause, the *ce* is usually repeated before the verb.
- 86.—10. **Je n'ai pas l'habitude de ces métiers-là**, *I am not accustomed to that kind of business*.
15. **tant qu'il vous plaira**, *as much as you please*.
16. **à la bonne heure!** *good! all right!* Compare the two familiar expressions, *à la bonne heure!* and *par exemple!* The former expresses *satisfaction*, and may often be rendered as here. The latter, on the other hand, expresses *dissatisfaction* or surprise, and may be rendered, *is it possible! you don't say so!* etc.
18. **ma langue se sèche au palais**, *my tongue becomes dry in my mouth*. For the reflexive form *se sèche*, see Less. 50, ix.
27. **qu'est-ce qu'il y a**, *what is the matter*; so below (l. 32), in the reply of Valdreçk, **Il y a** = *the matter is*.
34. **au travers de**, *in the way of*. This form, as usual, refers to some obstruction, while *à travers* usually refers to a *passing through*, with little or no obstruction.
- 87.— 3. **Tonnerre de Brest**, a form of oath, because Brest is a strongly-fortified town in the N. W. part of France; one of the finest military posts in Europe.
11. **Fichez-moi le camp**, *away with you, be off* (familiar style).
16. **n'avait décidément plus sa tête à lui**, *was decidedly no longer in his right mind*.
23. **Si accoutumée que fût Marguerite**, *accustomed as Margaret was*. For the subjunctive with the indefinite relative adverb *si—que*, see Less. 56, 3.
31. **Marais**, a division in the eastern part of Paris, on quite

Page. Line.

- low ground, built over in the reign of Louis XIII.; so called because of the number of market-gardens (*jardins maraichers*) which then existed there.
31. *je me suis mis sur le dos, I have got upon my hands; lit., 'I have placed upon my back.'*
- 88.— 5. *de vous mettre dans des états pareils, to get into such a state of mind.*
29. *s'il s'en manque de quelque chose, if I lack something of it.*
30. *il ne vaut pas la peine, it is not worth while.*
- 89.— 1. **L'Avare.** In Act II. Sc. V. of *l'Avare*, Froisine says to Harpagon, when presenting the attractions of Mariane: "Ah! que vous la connaissez mal! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards."
2. *une particularité de sa nature . . . c'est, a peculiarity of her nature is.* The subject of *est*, being separated from the verb, here, as often, *c'est* is used. Compare 85—23.
13. **Labruyère**, a celebrated French moralist of the latter half of the seventeenth century. The perfection of his style and the correctness of his portraits have placed him among the great writers of France. His greatest work was a powerful satire upon his times called "**CARACTÈRES**."
- 91.—32. *comme un bruit de croisée qui se fermait, something like the sound of a closing window, a not infrequent use of comme, 'as,' 'like,' 'as it were.'*
- 92.— 5. *c'est selon, that depends upon circumstances.* The "circumstances" in Margaret's mind must have been made obvious by the course of the story. Her own more than kindly feelings toward Valdreck can hardly have escaped the notice of the reader. For the *dénoûment*, thus purposely left obscure, see the dedication of the book, page 9, l. 22 to page 10, l. 2.

QUI PERD GAGNE.

NOTE.—The references are to the Editor's "Reading French Grammar."

Page. Line.

- 93.— 1. **avait fait son droit**, *had studied law*.
 12. **à le bien prendre**, *upon careful consideration*.
 15. **pour peu qu'elle ait**, *if only she has*.
 27. **la nature m'a fait cadeau d'une tournure passable**, *nature has endowed me with a passable figure*; lit., 'made me a present of.'
- 94.— 5. **mon acte de naissance**, *the registry of my birth*.
 8. **En pareille matière**, *in such a case*.
 9. **mais encore n'ai-je pas**, *but after all I have not*. For the inversion of subject, see LESS. 44, 4.
 12. **Il n'est pas besoin d'une grosse mise de fonds**, *there is no need of a great investment of capital*. **Il n'est pas**, as often, = **il n'y a pas**. Here probably used by analogy with *il est nécessaire*.
 15. **Avec le train que je mène**, *with the style in which I live*.
 16. **d'ici là**, *between now and then*; lit., 'from here there.'
 25. **et vous jaugent du premier coup un homme avec l'infailible coup d'œil du commissaire-priseur**, *and they gauge a man on the spot with the infallible glance of an appraiser*. The *vous*, 'for you,' is a case of *dativus ethicus*, and is redundant in English, or sometimes used colloquially. Note the different meanings of *coup*.
 28. **il n'y a pas à**, *it is not possible to, there is no such thing as*.
 29. **Elle n'achète point chat en poche**, *she does not buy a pig in a poke*; lit., 'a cat in a pocket.'
 35. **qui dérobent de leur mieux**, *who do their best to hide*.
- 95.— 2. **ce sont les violettes du million**, *they are the modest millionaires*; lit., 'the violets of the million.' This expression reminds us of the lines of Wordsworth:

Page. Line.

"A violet by a mossy stone,
Half hidden from the eye,
Fair as a star, when only one
Is shining in the sky."

95.— 9. **mettent en branle toutes les filles à marier**,
bring out all the marriageable girls; lit., 'put in move-
ment,' etc.

24. **Perrette**, the name of the "Milkmaid," in La Fontaine's celebrated fable, who was imagining, as she tripped along with the pail of milk on her head, the various things which she could purchase when she sold her milk, when she suddenly tossed her head in pride, and spilled it all. This fable is entitled "*La Laitière et le Pot au Lait*." Book viii. Fable x. Max Müller, in a curious chapter, traces it from Sanscrit origin down through the Persian, Arabic, Greek, Hebrew, Latin, Spanish, German, Italian, French, and English.

29. **la députation**, a seat in the *Chambre de Députés*, equivalent to our "House of Representatives."

33. **adieu veau**, etc. This is quoted from the fable referred to in line 24, and the couplet reads as follows:

"Perrette là-dessus saute aussi, transportée:
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée."

96.— 2. **qui ne sont point d'extérieur et d'apparat**,
which are not essential for personal appearance and display.

4. **qui . . . était forcé de sacrifier tout à la mon-**
tre, *who was forced to sacrifice everything to display*.

10. **en passe de devenir un homme influent**, *in a*
fair way of becoming an influential man.

18. **jusqu'à se rompre au jeu de l'impromptu**, *even*
so far as avoiding the game of 'impromptu'; i. e. he avoided even the most innocent games, from a connection, however remote, with gambling.

19. **un bouquet à Chloris**, *some tender verses to his lady-*
love. Chloris, the Greek goddess of flowers.

32. **frais émoulu des écoles**, *fresh from school*; lit.,
'freshly sharpened.'

35. **De sa vie le marquis n'avait prononcé un**

Page. Line.

- discours, never in his life had the marquis delivered an address. Observe that *ne* is used without *pas*, because *jamais* is implied in the phrase *de sa vie*.
- 97.— 8. s'il eût reçu, if he had received. For this subjunctive after *si*, see Less. 64, iv. 1.
9. il tenait à rester libre, he desired to remain free.
13. le cas échéant, if circumstances require it.
15. il me donnera un coup d'épaule, he will give me a lift (colloq.).
- 98.— 9. s'était fourré dans, had thrust himself into.
25. causé de ces projets caressés par l'un d'eux, conversed about these projects entertained by one of them.
28. au fond de quelque huitière départementale, in the depth of some country oyster-bed.
- 99.— 17. quelques petits os de réjouissance, par-dessus le marché, some little profits into the bargain. The literal meaning of *os de réjouissance* is 'bones and scraps which are the profit of the butcher.'
30. Le tien a soixante-sept ans sonnés, thine (i. e. the father of the girl) is fully sixty-seven years old.
32. en l'état, under the circumstances.
- 100.— 2. c'est ainsi que l'on dresse les filles de millionnaires, it is thus that they train the daughters of millionaires.
6. à l'endroit de la dot, in the matter of the dowry.
21. tu es en plein conte de fées, thou art fully embarked in a fairy story.
22. elle se monte l'imagination, her imagination becomes excited.
23. comme chez Perrault et madame d'Aulnoy, as in the fairy stories of Perrault and Madame d'Aulnoy. Perrault was a *littérateur* of considerable note in the seventeenth century. He wrote upon a variety of subjects, but his reputation as a writer of fairy stories is his principal claim to immortality. Madame d'Aulnoy was a humble imitator of Perrault in the same field, far inferior to him.
31. une sous-préfecture de l'Yonne, a sub-prefecture of the Yonne. A *département* is one of the principal

Page. Line.

divisions of France. Its governor is called a *préfet*, 'prefect.' The subdivisions of the *départements* are called *arrondissements*, and they are governed by a *sous-préfet*, 'sub-prefect.' Hence the word *sous-préfecture* for *arrondissement*. An *arrondissement* in a city may be translated 'a ward.'

34. *le nom que la jeune personne porte devant les anges*, the given (or baptismal) name of the young person. Sometimes called *le petit nom* in French. This first name is jealously guarded by French women as a sacred treasure. To be used by an ordinary acquaintance would be to profane it.

101.— 5. *bal des Rois*, a festival where a large cake is cut, containing one bean, and the person who gets the bean is pronounced "king of the festival," or *le roi de la fève*. Compare 101—20.

28. *pile et face*, before and behind, referring to the two sides of a coin, (according to some authorities), one side having pillars (*piliers*) and the other a head. Other explanations are proposed, and the origin is disputed. In the expression *croix ou pile*, used in playing the game of "pitch-penny," the *cross* takes the place of the *head*.

102.—14. *la vie d'estaminet*, life in the drinking-saloon.

15. *il faut qu'elles broutent*, they must get their living; lit., 'browse.'

27. *prêtes à fondre sur eux*, ready to pounce upon them.

28. *un enlèvement de Sabins*, a carrying off of the *Sabines*. An amusing allusion to the carrying off of the Sabine women by the Romans, but here applied to men instead of women.

103.— 7. *Paphos*, an ancient city in the island of Cyprus, famous for a temple and the worship of Venus. Hence this application to the *salon* of Madame Simonard is obvious.

12. *c'était s'afficher . . . que de le fréquenter assidûment*, it was to advertise one's self to frequent it habitually. When the *ce* of *c'est*, *c'était*, etc. stands for a following infinitive which is the logical subject of the sentence, this infinitive is introduced by *de*, and fre-

Page. Line.

- quently by *que de*, the *que* seeming to identify the subject more definitely.
18. **par avoir raison**, *by getting the better of, by conquering.*
22. **ce donquichottisme conjugal**, *this conjugal Donquixotism; i. e. a mania for making matches, as Don Quixote had for attacking windmills.*
24. **l'Arc-de-Triomphe**. This triumphal arch, constructed to commemorate the battles of Napoleon I., is one of the most conspicuous public monuments in Paris. It is situated upon high ground at the head of the Champs Elysées, and is the centre from which radiate most of the great boulevards constructed by Napoleon III.
- La Barrière du Trône**. This was nearly on the opposite side of Paris from the Arc-de-Triomphe, now **La Place de la Nation**. These two conspicuous points are here named to stand simply for Paris itself.
- 105.— 5. **son éducation datait de '89**, *i. e. she was educated in the liberal views which immediately preceded the breaking out of the French Revolution.*
13. **un fonds d'habitués**, *a ready-formed circle of habitués of the house.*
15. **culottes de peau**, *old soldiers who have preserved their soldierly habits; lit., 'leather-breeches.'*
27. **n'est plus de bon ton**, *is no longer fashionable.*
32. **s'y faire marquer un bon point de conduite**, *to obtain there a good mark for conduct.*
- 106.— 1. **Hôtel des Invalides**, one of the striking monuments of Paris, a retreat for old soldiers, dating from 1670. Under the centre of the dome of its church the remains of Napoleon I. were placed in 1840.
2. **qui fut qualifié d'attentatoire**, *which was characterized as outrageous.*
5. **dont elle fut dupe toute la première**, *by which she was herself the first one deceived.* For the feminine form of the adverb *toute*, see Less. 47, iii. 2.
6. **Il fallait l'entendre dire**, *you should have heard her say.*
8. **qui a pignon sur rue**, *who has a house of his own; lit., 'who has a gable upon the street.'*
11. **elle se prit pour lui d'une belle passion**, *she became passionately fond of it.*

Page. Line.

106.—17. *de vive force ou par ruse, by main force or stratagem.*

23. *qui démontaient leur mauvais vouloir, which disarmed their ill-will.*

25. *en désespoir de cause, as a last resort.*

35. *veut dire silence, means silence.*

107.—2. *elle éclatait dans sa peau, she was bursting with exultation; lit., 'in her skin.'*

4. *Siècle de Périclès, age of Pericles = its period of glory.*

10. *les burgraves du whist, the old whist-players.*

14. *et jouait au vingt-et-un, and played at vingt-et-un. The vingt-et-un is a game of cards in which, by special regulations, twenty-one points are made.*

18. *y mit discrètement la main, took some part in the game.*

21. *qu'elle avait mariés, whom she had married. For the form of mariés, see Less. 51, xiii. 2.*

108.—2. *elle se les fit présenter, she had them presented to her. Literally, les is the direct object, and se the indirect, of présenter. In this case the object of the principal verb (fit), which is, at the same time, the subject of présenter, is not expressed. If expressed it would be in the form of an indirect object, thus: elle se les fit présenter par un de ses amis, she had one of her friends present them to her. See Less. 39, iii. Note 2.*

6. *et put, dès lors, opérer à coup sûr, and was able, consequently, to operate with a sure hand.*

17. *nager en pleine eau de, wholly absorbed in; lit., 'swimming in the full flood of.'*

24. *ce personnage de Molière, Le Malade Imaginaire, Acte III. Sc. 14.*

25. *ne . . . que bonnes fièvres pourprées, only good scarlet fevers.*

30. *elle pétillait de le mener à bien, she was eager (or lit., 'itched,' colloquial) to make it turn out well.*

109.—2. *qui font leur personnage au naturel, who perform their parts naturally.*

19. *Frosine, the femme d'intrigue and match-maker in*

Page. Line.

- l'Avare* of Molière: "J'ai surtout pour les mariages un talent merveilleux; il n'est point de partis au monde que je ne trouve en peu de temps, le moyen d'accoupler; et je crois, si je me l'étais mis en tête, que je marierais le Grand Turc avec la République de Venise." Acte II. Sc. V. This is borrowed by Molière, with some changes, from Rabelais.
27. **Un mariage où elle n'eût pas mis la main**, a marriage in which she had not had a hand. For this subjunctive of concession, see Less. 56, 3.
- 110.— 2. **comme l'a été mon pauvre défunt**, as my poor deceased husband was. For this use of *le*, see Less. 44, v. Note.
7. **les Tuileries de Sens**, i. e. a favorite place of resort for the people of Sens, as are the great shaded gardens of the *Tuileries*, east of the *Place de la Concorde* of Paris.
15. **je le lui élève à la brochette**, I am bringing him up tenderly for her; lit., 'on the spit,' as meat is roasted. Said jestingly for 'with tender care.'
22. **ce gros corps de poussah**, that great rocking form. *Poussah*, from the Chinese *pou-sa*, 'an idol.'
26. **il en avait toujours cuit à ceux qui s'étaient mis mal avec elle**, it had always been too warm for those who were on bad terms with her.
29. **Au demeurant**, but after all.
33. **le jour des Rois**, Epiphany, Twelfth-day.
- 111.— 4. **C'est à peine s'il aurait eu besoin**, he would hardly have had need.
18. **On s'en tint**, they confined themselves.
22. **plus qu'il ne le cherchait lui-même**, more than he sought it himself. For this use of *ne* after a comparative, see Less. 61, iii. 1.
23. **il ne se laisserait jamais séduire à ce vain et grossier appât**, he would never allow that vain and coarse attraction to mislead him. For the construction of *appât* with *à*, see Less. 39, iii. Note.
27. **une femme qu'il aimât**, a woman whom he should love. For the subjunctive, see Less. 56, 2.
- 112.—19. **vous parût mériter un cœur tel que le vô-**

Page. Line.

- tre, *should appear to you to deserve a heart like yours.*
For the subjunctive *parût*, see Less. 55, xviii. (b).
29. Il cherchait un biais pour provoquer, *he sought an expedient for calling forth.*
- 113.— 5. tant bien que mal, *as well as he could.*
19. enchanté à part lui, *delighted within himself.*
21. à quoi tiennent les choses, *how much depends on trifling circumstances.*
31. de façon qu'Amélie fût pour l'heure en voyage à Paris, *so that Amelia was at the time on a journey to Paris.* For this subjunctive of result, *fût*, see Less. 56, 3.
34. Sachez-moi gré de l'ingénuité, *thank me for the frankness.*
- 114.— 5. nés coiffés, *born to good luck ; lit., 'with a coiffe ("caul") on the head.'*
9. avait pris sa retraite, *had retired on a pension.*
11. avait léguée en mourant, *had bequeathed to him at his death.* For the fem. form *léguée*, see Less. 51, xiii. 2.
15. il n'en faut pas beaucoup, *not much is necessary.* The *en*, here referring to *revenu*, is unnecessary in English.
22. une éducation plus forte, *a more thorough education.*
- 115.— 4. tout en sachant fort bien ce qu'elle valait, *well knowing what she was worth.* When *tout* is thus used it is sometimes considered redundant, but generally is nearly equivalent to *tout le temps*, 'all the time.' It may be so rendered here.
13. O ubi campi! This and the following quotations on the pleasures of rural life are taken from the second book of the Georgics of Virgil.
17. Hoc erat in votis, *this was among my desires.* Horace, Satires, II. 6-1.
20. une fille de tête, *an intelligent daughter.*
22. le train qu'ils menaient quelque modeste qu'il fût, *the course of life which they led, however modest it be.* For this use of the subjunctive *fût*, see Less. 56, 3.
31. Il se laissa toucher à ce pieux mensonge, *he*

Page. Line.

- allowed this pious fraud to affect him.* For the use of *à* in such a case, see Less. 39, iii. Note 2.
- 116.— 3. *Mugitusque boum mollesque sub arbore somnos*, *the lowing of the oxen and the pleasant slumbers under the tree.* Georgics, II. 470.
6. *et lui fit prendre*, *and made him take.* For the construction of *lui*, see Less. 39, iii. Note 3.
11. *et les mit en rapport*, *and connected them.*
17. *ne boudant pas elle-même*, *not sparing herself.*
23. *Miraturque novas frondes et non sua poma*, *and he admires the new leaves and the grafted fruit.* Georgics, II. 82.
25. *on n'en avait point; mais on n'en désirait guère*, *they had none, but they desired but little.* The *en*, 'of it,' twice repeated here, is, as so often, redundant in English.
33. *ce qu'on l'avait toujours vue*, *what they had always seen her.* For the fem. form of the participle *vue*, see Less. 51, xiii. 2.
- 117.— 6. *pour ne pas consister*, *without consisting.* In this idiom *pour ne pas* = *sans*. Compare the Eng. 'not to say' = 'without saying.'
25. *de trop près*, *very much, over much.*
28. *de n'agréer jamais que*, *never to accept any one but.*
- 118.— 3. *Pénélope.* The suitors of Amélie are compared with those of Penelope, the wife of the wandering Ulysses.
4. *Je la marierai*, *I will marry her off.* Note the difference between *se marier* and *épouser*, and *marier*, the first and second being used of the contracting parties, the third of the one who performs the ceremony or brings about the marriage.
14. *la seule grande soirée que se permit la jeune fille*, *the only great party which the young girl allowed herself.* For the subjunctive *permit*, see Less. 56, 2.
19. *ne put se tenir d'aller*, *was not able to refrain from going.*
26. *des malices d'allusions cousues d'un fil si blanc*, *cunning allusions so clearly made; lit., 'sewed with so white a thread.'*
28. *un prétendant sous roche*, *a suitor in disguise.* The

Page. Line.

- expression is from *anguille sous roche*, 'a snake in the grass;' lit., 'an eel under the rock.'
29. **du fait de madame Simonard**, by the action of *Madam Simonard*.
29. **à quelques assauts**, to some approaches.
- 119.— 2. **lui allant si bien**, so becoming to her.
18. **avec force amitiés de part et d'autre**, with many expressions of regard on both sides. Force is not unfrequently used thus in the place of *beaucoup de*, especially in conversation.
19. **voyant à madame Simonard**, seeing in *Madam Simonard*.
29. **A dix heures sonnant**, at exactly ten o'clock, on the stroke of ten.
30. **sous les espèces de**, in the shape of.
- 120.— 9. **qu'avant d'ouvrir le bal on tirât les rois**, that before opening the ball they should draw lots for the kings. For the subjunctive *tirât*, see Less. 55, xviii. 1 (a).
15. **fèves**, lima beans; see 146—20.
- 121.—25. **bon gré, mal gré**, whether you wish it or not.
30. **prendre comme argent comptant**, to take in earnest; lit., 'to take as ready money.'
- 122.— 4. **à part lui**, to himself.
7. **un coup d'œil à la dérobée**, a stealthy glance.
9. **est dans le sac**, is in a fair way.
15. **à la hussarde**, in hussar style, abruptly.
18. **qu'il avait lus**, which he had read. For the plural form *lus*, see Less. 51, xiii. 2.
19. **Valait-il mieux tâter d'abord le fer**, was it better to feel the edge of the sword first.
22. **C'étaient deux systèmes en présence**, it was two methods arrayed against each other. For the plural form of the verb, see Less. 49, vii.
23. **Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses**, guess if you can, choose if you dare. This is a celebrated verse of Corneille in his tragedy of *Héraclius*, Act IV. Scene V. The verse has passed into a proverb, and is many times quoted by various authors, when referring to difficult situations, where a decision or choice is doubtful.

Page. Line.

123.— 5. *à vue de pays*, at the first glance, on a superficial view.9. Et lui à qui quelques jolis bébés parisiens
avaient rendu les armes, and he who numbered
among his conquests several pretty young Parisians.

12. il n'y avait pas à dire, there was nothing to be said.

14. ce que c'est que de courir, what it is to run. Be-
fore the infinitive, with which the *ce* of *c'est* is in appo-
sition, *de*, or, for more definiteness, *que de*, is used.

22. comment s'y prendre, how to go about it.

29. par où, whereby, by which.

124.—13. c'était. For this form instead of *il était*, see Less. 49,
vii. Note 1.13. Il eût fait tourner en mesure la danse de
Saint-Guy en personne, he would have made the
dance of St. Guy himself keep time. A strange epidemic
which widely prevailed in Europe from the end of
the fourteenth century was called "the dance of St.
Guy," because those affected by it, believing they were
under the influence of celestial wrath, went in great
numbers in procession to the chapel of Saint Weit, or
Saint Guy, at Dresselhausen, for relief. About the end
of the fifteenth century two species of this disease were
recognized, called *la grande danse de Saint-Guy* and *la
petite danse de Saint-Guy*. The last alone is recognized
by modern writers, and is what is also called in English
St. Vitus's dance. Note this name as coming from St.
Weit of the chapel at Dresselhausen.20. et comme elle n'en retrouverait guère, and such
as she would seldom find.

31. y fit plus de façons, made more objection to it.

32. toute rougissante, deeply blushing. For this form of
the adverb, see Less. 47, iii. 2.125. 4. Méphistophéliques, *Mephistophelian*. From Mephisto-
pheles: "One of the seven chief devils in the old
demonology, the most powerful after Satan. He fig-
ures in the old legend of Dr. Faustus as the familiar
spirit of that renowned magician. To modern readers
he is chiefly known as the cold, scoffing, relentless fiend
of Goethe's Faust, and as the attendant demon in Mar-
lowe's Faustus."—Wheeler. Of this character, Larousse

Page. Line.

says: "Il est un diable élégant et de bonne compagnie, un Belzébuth dandy."

7. Sans y prendre garde, *without taking any pains.*

13. Boulangère a des écus, *the bakeress has many crowns.*
This is a song written in the eighteenth century, and which is often sung at country marriages. A drama, founded upon it, was first represented in Paris in 1855.

14. Carillon de Dunkerque. An air played by a clock at Dunkirk; also the name of a social game and dance.

126.— 9. spumantem pateram, *the foaming bowl.*

16. âne bûté, *a regular donkey; lit., 'a saddled ass.'*

26. et dire qu'elle a, *and to think that she has.* The verb dire, 'to say,' is often thus used where 'to think' is the ordinary expression in English.

34. à poings fermés, *with closed fists, a favorite expression in French for 'sleeping soundly.'*

127.— 2. il va se faire mépriser de toutes nos lectrices, *he is going to make all our lady readers despise him.* For the construction, see Less. 39, iii. Note 2, the more unusual *de* being used instead of *à* or *par*.

7. le tour du cadran, *for fully twelve hours; lit., 'the turn of the dial.'*

11. arborer une robe de sortie, *put on a visiting dress.*

24. courir la pretantaine, *to gad about.* "Ce mot est une onomatopée, dit Ménage, du bruit que font les chevaux en galopant; *pretantan, pretantan, pretantaine.*" Schéler.

24. dans le cabriolet des jours carillonnés, *in the high holiday carriage.*

128.—19. Je n'y vais par quatre chemins, *I do not beat about the bush, I speak out plainly.* An ordinary more emphatic form is, Je n'y vais par trente-six chemins.

21. Plenis jam nubilis annis; jam matura viro! *now marriageable, of ripe age; now ready for a husband!*

32. prince Charmant, *the knight-errant of fairy tales.*

129.— 5. elle ne les expédiait pas en gros, *she did not state them in general terms; lit., 'she did not dispatch them wholesale.'*

Page. Line.

- 129.—14. à moins de la connaître à fond, *without knowing her thoroughly.*
23. la Saint-Jean. The fête of St. John is a festival of ancient origin, celebrated in different countries at different seasons of the year. It was common in France until the time of the Revolution. Note the feminine article *la*, to agree with *fête* understood. "Employer toutes les herbes de la Saint-Jean = employer, pour réussir en quelque affaire, tous les moyens dont on peut s'aviser." Dict. de l'Académie.
29. phénix, a fabulous bird which, according to the opinion of the ancients, was unique of its kind, lived several centuries, and when destroyed rose again from its ashes. Hence here *a remarkable husband, one of a million.*
30. Rara avis in terris, *a rare bird upon the earth.* Juvenal, Sat. VI. 165.
- 130.—11. ne fût-ce que par égard pour elle-même, *were it only out of regard for herself.*
29. c'était un parti pris, *it was a settled matter.*
35. vous vous emportez comme une soupe au lait, *you go off like a hasty pudding.*
- 131.—7. Voilà bien les filles d'à présent, *that is the way with the girls at the present time.*
9. Mais je n'en aurai pas le démenti, *but I will not be defeated in it.*
- 132.—5. histoire de faire entendre, *a way of saying.*
7. une idée dont elle s'est . . . chaussée la cervelle, *an idea which she has taken into her head.*
27. qui tint à m'épouser sans dot, *who was determined to marry me without a dowry.*
- 133.—1. sur la conduite à tenir, *about the course to pursue.*
4. sans s'inquiéter de son apport, *without being anxious about her personal estate.*
12. qui est du bois dont on fait les maris, *who is of the material of which husbands are made.*
- 134.—23. il m'aura remarquée, *he must have observed me.* For this use of the future perfect, see Less. 58, xxiii. Note; and for the fem. form of the participle, see Less. 51, xiii. 2.

Page. Line.

135.—29. *vous tombez à pic, you come in the nick of time* (popular).

32. *vous autres Parisiens, you Parisians*; see Less. 19, x. 3, Note 2.

136.—5. **Eugène Sue.** Marie-Joseph Sue (Eugène being his assumed name, that of his godfather, Eugène Beauharnais) was one of the most distinguished romance writers of the realistic school of the first half of the present century. His most popular work was "The Mysteries of Paris," in which, as in some of his other works, he unveils all the vices, crimes, and shames of humanity.

21. *le petit ordinaire, the ordinary table wine.*

24. **consul Plancois.** Sarcey probably here refers to Horace, Odes, III. 8, 12:

"Amphoræ fumum bibere institutæ consule Tullo."

29. *se détendirent chez lui, were relaxed within him.*

137.—9. **Fille de madame Angot.** Madam Angot represents a type of bold women who sprang up before the Revolution, and especially flourished under the Empire. As a distinct personality she had no existence, but she reproduced, with striking characteristics, the ridiculous side of Society. The Madam Angots called themselves "*les femmes de la Nouvelle France*."

27. *n'était pas moins ferré, was no less posted.*

138.—4. **Hôtel des Ventes,** "Hôtel où l'on vend, à Paris, par le ministère des commissaires-priseurs, des objets mobiliers." Larousse. Public auction under direction of the government.

16. *A mon tour, it is my turn.*

139.—20. *et les voilà repartis tous deux, and they both burst out laughing again.*

28. *son je ne sais quoi de délibéré et de fier dans sa maintien, something determined and proud in her bearing.* Note that *je ne sais quoi* is often used as an indefinite adjective phrase. It is here used substantively.

140.—3. *enorme tranche de pain bis, a great slice of brown bread.*

141.—34. *qu'il lança à brûle-pourpoint, which he uttered*

Page. Line.

- abruptly*; more literally, 'at close quarters.' **Tirer à brûle-pourpoint** means to shoot from so near as to burn the coat (or doublet).
- 142.—10. **une vraie femme, quoi!** *a true woman, indeed.* In exclamations *quoi* is often used in this sense.
24. **les médecins de campagne y ont tous perdu leur latin,** *the learning of the country physicians is of no avail against it.*
28. **par crainte de l'impôt,** *thro' fear of the taxes.* Referring to the method, still prevalent in France, of taxing houses according to the number and size of the windows.
31. **la vit se détacher, blanche et lumineuse, sur le fond sombre et fauve de la chambre,** *saw her stand out, white and luminous, upon the dark and gloomy background of the chamber.* Sarcey seems to forget that he has not in hand a fairy story; but he is charming, and we readily pardon him.
- 143.—6. **L'autre ne se le fit pas dire deux fois,** *the other did not make her tell him twice.*
9. **de moitié avec,** *in any way associated with.*
16. **s'accrochait, par petits points brillants, à la batterie de cuisine,** *and seemed to touch, in brilliant points, the kitchen utensils.*
26. **de pied en cap,** *from head to foot.*
27. **des femmes comme il n'en faut pas,** *of women such as they ought not to be.*
34. **d'un pas suspendu,** *with a light step.*
- 144.—7. **Voilà qu'il se fait tard,** *see, it is getting late.*
24. **que l'on a pour habitude de dérober,** *which one is accustomed to conceal.*
35. **On ne pense pas à tout.** These words, said under these circumstances, are an admirable illustration of what Sarcey so frequently shows in his charming style, and what the French express by that really untranslatable word, *esprit*.
- 145.—10. **fit un haut-le-corps,** *gave a sudden start.*
18. **il eût cru à ce que lui disait Adèle qu'il eût encore répondu,** *he might have believed what Adele was saying to him, and yet he would still have answered.*

Page. Line.

For a similar construction, where the *conditional* is used instead of the *subjunctive*, see Less. 64, iv. 3, Note 3.

146.—35. *que n'est-elle pauvre!* *why is she not poor!* For this use of *que*, see Less. 60, ii. 4.

147.—30. *une grande exploitation agricole met en jeu,* *a great agricultural establishment requires* (puts in play).

148.—7. *vis-à-vis d'elle,* *in comparison with her.*

28. *aux bagatelles de la porte,* *with introductory trifles.*

33. *Un pied de rouge,* *a flush of red.*

149.—3. *Entonne la litanie,* *go through with the list.*

15. *Omnes debemur morti nos nostraque,* *we and ours must all die.* Horace, *Ars Poetica*, l. 63. Sarcey seems here to quote from memory, *omnes* not occurring in the original text.

151.—3. *dont vous me direz des nouvelles,* *which will please you;* lit., 'of which you will tell me news.'

29. *n'y tenant plus,* *not being able to endure it any longer.*

152.—2. *comment il se fit,* *how it happened.*

8. *se jouait,* *was at stake.*

153.—7. *autant vaut dire rien,* *I may as well say nothing.*

33. *même que,* *even if, although.*

156.—12. *à mourir de rire,* *enough to make one die of laughter.*

18. *Elle s'exécuta enfin,* *she complied at last.*

24. *elle se faisait ainsi de fête dans ce bonheur,* *she thus busied herself about this happiness.*

25. *qu'elle avait failli rendre impossible,* *which she had come near rendering impossible.*

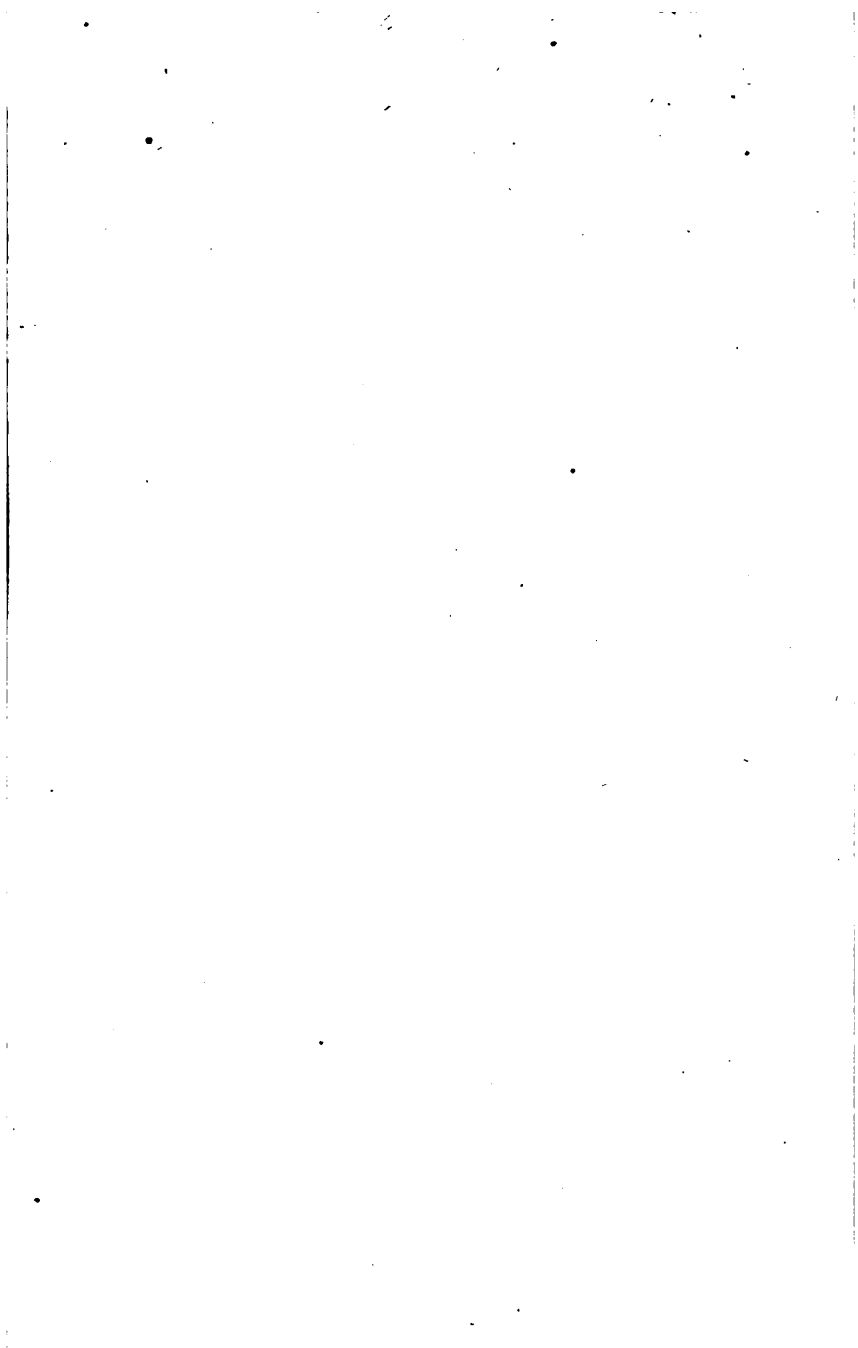
32. *j'aurais été refusé net,* *I should have been flatly refused.*

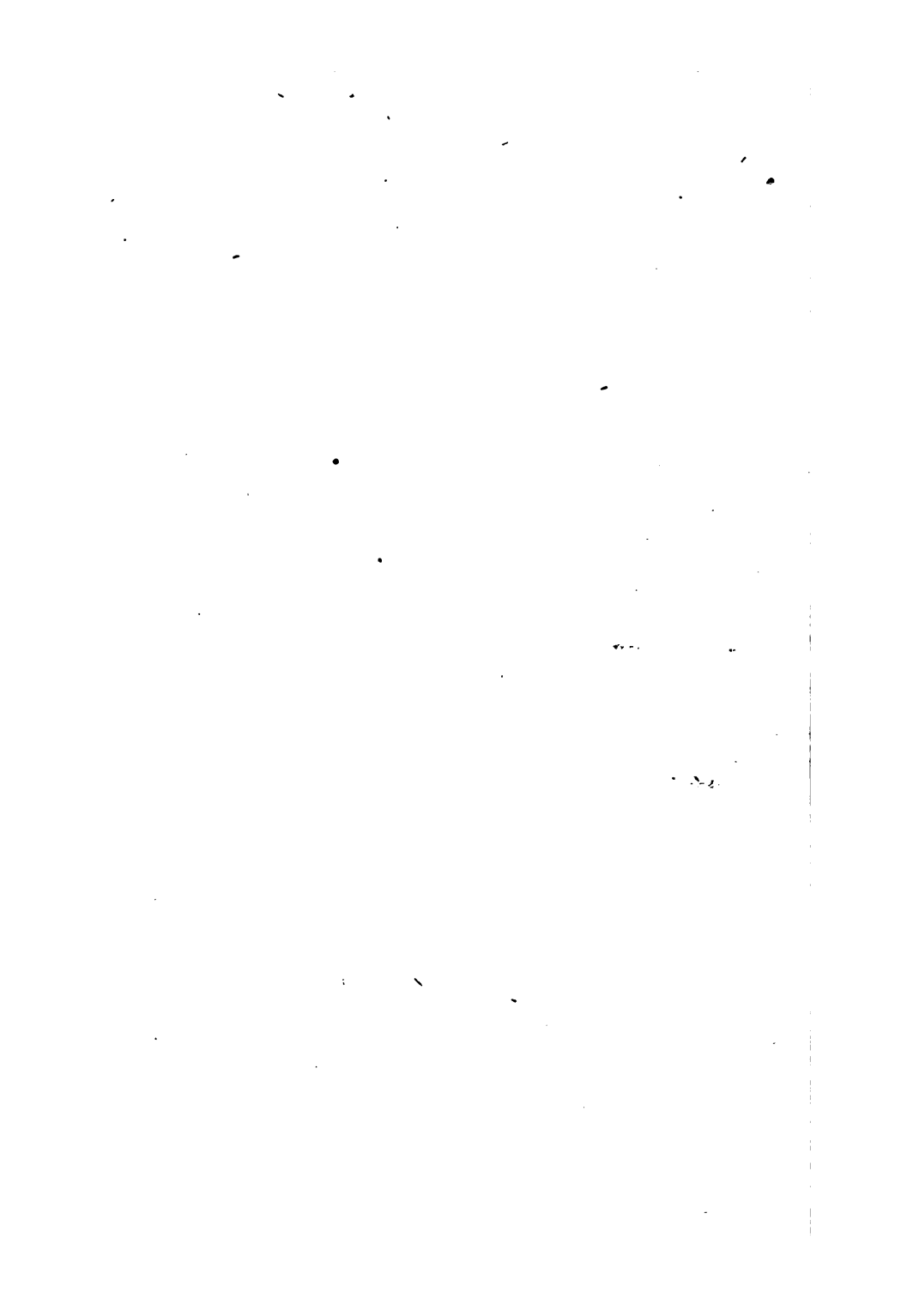
35. *mon garçon d'honneur,* *my best man.*

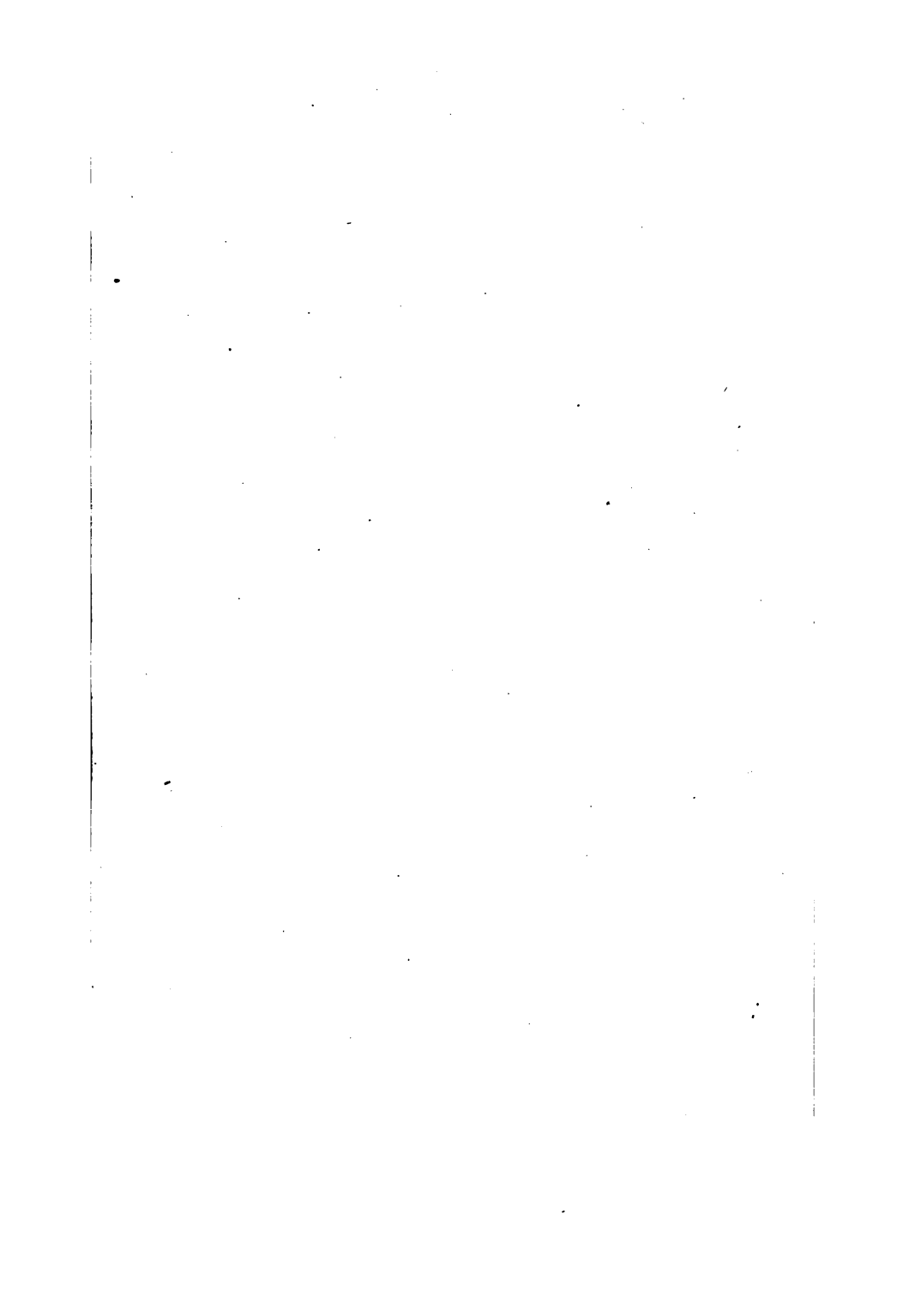
157.—1. *Dieu te doint la pareille,* *may God give thee the like.* *doint* is an old (now obsolete) form of the 3d pers. Pres. Subj., standing for *que . . . donne.*

2. *Rabelais.* François Rabelais was one of the most noted early prose writers of France. He belongs to the first half of the sixteenth century. His most distinguished works are, "The History of the Great Giant Gargantua" and "The Deeds and Sayings of the Good Pantagruel."

8. *Je m'assurerais sur la vie au profit de mon fils,* *I will insure my life for the benefit of my son.*







THE
NORMAL EDUCATIONAL SERIES
OF
SCHOOL AND COLLEGE TEXT-BOOKS.

"Every child that comes into the world has a right to an education."

"The dearest interest of a nation is the education of its children."

The art of Teaching, as well as all other arts, is making very rapid progress in this very progressive age. The remarkable growth of Normal Schools, organized to instruct in the best methods of teaching, and employing as professors the most able and advanced educators in the country, has given an immense impetus to the advancement of this most honorable and useful of professions, and almost revolutionized the whole art of teaching. These great changes create a necessity for text-books adapted to them, and the publishers of the above series have taken great pains to meet this necessity. By the aid of their improved text-books, the work of the school-room, instead of being a drudgery, becomes pleasant to teachers and pupils, and they as well as parents are delighted with the rapid progress made with them.

Raub's Normal Primary Speller.

Raub's Normal Speller.

Admirably arranged and classified. Simple and easy, yet logical and comprehensive.

Welsh's Practical Grammar.

BY JUDSON PERRY WELSH, A.M.,

PROF. OF ENG. LANGUAGE AND LITERATURE, STATE NORMAL SCHOOL, WEST CHESTER, PA.

Teachers who prefer the use of diagrams will find this an admirable work, in which this popular method of analysis is made clear and simple as possible. It treats of the English Language as it is spoken and written to-day, while tracing its history from older periods. Lessons on Composition and Letter-writing are also given.

Fewsmith's Elementary Grammar.

Fewsmith's Grammar of Eng. Language.

BY WM. FEWSMITH, A.M., AND EDGAR A. SINGER.

Based on the well-known Murray's System. Easy to understand, the lessons before dreaded become a delight to teacher and pupils. Care has been taken in grading every lesson, modelling rules and definitions, and making every sentence an example of grammatical accuracy.

Publications of CHRISTOPHER SOWER COMPANY, Philadelphia.

Westlake's How to Write Letters.*

This remarkable work of Professor Westlake is a scholarly manual of correspondence, exhibiting the whole subject in a practical form for the school-room or private use, and showing the correct Structure, Composition, Punctuation, Formalities and Uses of the various kinds of Letters, Notes and Cards. The articles on Notes and Cards, Titles and Forms of Address and Salutation, are invaluable to every lady and gentleman.

Westlake's Common School Literature.

A scholarly epitome of English and American Literature, containing a vast fund of information. *More culture* can be derived from it than from many much larger works.

Lloyd's Literature for Little Folks.

The gems of child-literature, arranged to furnish easy lessons in Words, Sentences, Language, Literature and Composition, united with Object-Lessons. For children in Second Reader. Handsomely illustrated. The book is the delight of all children.

Pelton's Outline Maps*. Large Size.

These are about 6 by 7 ft. and mounted on ordinary rollers. Price per set of six Maps, \$25.

Pelton's Outline Maps*. Reduced Size.

These are about 4¼ feet square. Price, on ordinary rollers, \$12 per set of six Maps. On spring rollers with handsome canopy case, \$18 per set.

1. Physical and Political Map of the Western Hemisphere.
2. Physical and Political Map of the Eastern Hemisphere.
3. Map of the United States, British Provinces, Mexico, Central America and the West India Islands.
4. Map of Europe.
5. Map of Asia.
6. Map of South America and Africa.

Pelton's Key to full series of Outline Maps.

This beautiful series of Maps is the only set on a large scale exhibiting the main features of Physical in connection with those of Political and Local Geography. Notwithstanding the many outline maps published since Pelton's series originated this method of teaching Geography, the popularity of these elegant maps is undiminished.

Sample copies sent to Teachers and School Officers for examination upon receipt of two-thirds of retail prices, except those marked (*). Introduction \$1. Copies furnished upon most liberal terms. Catalogues and Circulars sent free upon application. Correspondence and School Reports solicited. Address

CHRISTOPHER

S,
Philadelphia.

